John Carter Brown.

Gen. Sp. Am.

JOHN CARTER BROWN

DESCRIPTION

DES

TERRES MAGELLANIQUES

ET DES PAYS ADJACENS.

PARTIE I.

---

by Falconer

DESCRIPTION
DES TERRES
MAGELLANIQUES
ET DES PAYS ADJACENS.

*Traduit de l'Anglois par M. B**.*

PARTIE I.

A GENEVE,
Chez FRANÇOIS DUFART.
Et à PARIS,
HÔTEL LANDIER, N°. 5. Rue Haute-Feuille, au coin de celle Poupée.

M. DCC. LXXXVII.

INTRODUCTION.

JE ne me propofe point de donner une defcription du Chili, telle que la donna Ovales ; je me borne à en décrire les parties que j'ai vues, & qui font les moins connues en Europe.

J'ai cependant confulté des hommes inftruits & des voyageurs ; j'ai raffemblé & fait un précis des récits des habitans de ces contrées & des Efpagnols, qui ayant été faits prifonniers dans ces lieux, y ont vécu plufieurs années & ont enfuite obtenus leur liberté. Entre le grand nombre de perfonnes que j'ai confultées, je citerai

le fils du Capitaine *Manſilla*, de Buenos-Ayres, qui fut captif pendant ſix ans parmi les Tehuelhets, & qui a parcouru la plus grande partie de leur pays; je citerai encore le grand Cacique *Cangapol*, qui réſidoit à Huichin ſur la riviere Noire. Ce chef étoit appellé par les Eſpagnols, le *Cacique Bravo*; il étoit grand & bien proportionné. Il me parut avoir ſept pieds & quelques pouces; en me levant ſur les pieds, je ne pouvois atteindre au haut de ſon front. Je le connoiſſois intimément, & j'ai fait quelques voyages avec lui. . . . Je me rappelle d'avoir vu un Indien d'une taille plus haute encore; il le ſurpaſ-

ſoit d'un ou deux pouces. Son frere qui s'appelloit *Sauſimian*, avoit environ ſix pieds. Les Patagons ou Puelches ſont un peuple de grande taille & bien proportionné ; mais je n'y ai point entendu parler de cette race giganteſque dont on faiſoit tant de bruit autrefois. J'ai vu cependant des hommes de toutes les différentes tribus de l'Amérique méridionale.

Toutes mes propres obſervations, tout ce que j'ai recueilli d'autres perſonnes, s'accordent à donner à cette contrée plus d'étendue de l'orient au couchant, que ne lui en donne la Carte de Mr. Danville. Il ne m'appartient pas de le concilier avec les re-

lations des Indiens, ni avec ce que j'ai pu obſerver moi-même relativement à la diſtance entre différentes villes; je laiſſe ce travail aux Géographes. Mais je dirai que je penſe qu'il s'eſt trompé, même dans ce qui concerne les poſſeſſions Eſpagnoles, en faiſant la diſtance entre les villes de Cordova & de Santa-Fé, moindre de quarante lieues qu'elle n'eſt en effet. Le chemin qui conduit de l'une à l'autre eſt dans une plaine unie, où l'on ne voit pas s'élever la plus foible éminence. Cependant aucun courrier n'entreprendroit d'y aller en moins de quatre ou cinq jours; & les courriers font en général, dans

cette contrée, vingt lieues & plus dans un jour.

J'ai fait moi-même le voyage de Cordova à Santa-Fé, ainſi que celui de l'une & l'autre de ces villes à Buenos-Aires, & je crois pouvoir aſſurer que la diſtance eſt telle que je viens de le dire.

Je ne crois pas qu'aucune perſonne capable ait fait des obſervations de longitude dans ces contrées, pour déterminer la différence du méridien de ces deux villes de l'Amérique méridionale; & les erreurs des Géographes qui font ce continent plus étroit qu'il n'eſt, viennent peut-être de la difficulté que les navigateurs trouvent

à faire des reconnoiſſances exactes en faiſant voile autour du cap Horn ; la variété & la violence des courans ne le leur permettent pas. On en trouve une deſcription particuliere dans le *Voyage* de Don Ulloa dans l'Amérique méridionale.

DESCRIPTION
DES TERRES MAGELLANIQUES
ET DES PAYS ADJACENS.

CHAPITRE I.

Du sol & des productions de la partie la plus méridionale du continent de l'Amérique.

Le district de la ville de St. Jago del Estero, dans la province de Tucuman, est un sol plat, sec & sablonneux. La plus grande partie en est couverte de bois épais, qui commencent à cinquante lieues au midi

de cette ville, & s'étendent juſqu'au diſtrict du Tucuman qui en eſt à 30 lieues au nord. Du côté du levant, ils ſont bornés par la Rio Dulce, dans une étendue de vingt milles; & du côté du couchant juſqu'au Chaco qui en eſt éloigné de plus de ſoixante milles. Il y a ſi peu de chemins ouverts dans ce diſtrict, & ceux qui le ſont, ſont ſi fréquemment inondés par les rivieres Dulce & Salado, (la riviere Douce & la riviere Salée), qu'il y a peu de communications & point de commerce. Les habitans ſont obligés d'abattre les bois pour y ſemer leur chacras. Derriere ces bois, à l'eſt, vers les montagnes de Rioïa & celle de la vallée de Catamarca, ſont de vaſtes plaines couvertes de pâturages abondans; mais où l'on ne trouve point de rivieres, point de ſources, point de lacs ou étangs d'eau douce qui ſoient conſtans:

les eaux de pluie y en forment dans les saisons pluvieuses ; mais ces lacs sont bientôt desséchés, & alors ceux qui les traversent sont en danger d'y périr de soif. Le grand nombre de croix qu'on y a élevées & qu'on y voit çà & là, prouvent combien de gens y ont été les victimes de leur témérité, en se hazardant à faire ce dangereux voyage. Cette vaste contrée s'étend à près de quatre-vingts lieues, des montagnes de Cordova à celles de la vallée de Catamarca ; on l'appelle la *Travesia de Quilino & Ambergasta.*

Malgré ces désavantages, le sol n'en est pas stérile, lorsqu'il est bien cultivé ; il produit des melons musqués, des melons d'eau d'une grosseur prodigieuse & d'un fumet plus agréable qu'aucun de ceux qui croissent dans ces contrées. Ceux du Tucuman sont plus gros encore ; mais l'hu-

midité du sol les rend presque insipides. Le bled y croît en grande quantité, & on l'envoye à Cordova, ou à Buenos-Aires. Le coton y prospère, & l'indigo en fut autrefois une des plus grandes richesses; mais la négligence des habitans l'y a laissé dépérir. On y recueille une petite quantité de cochenille sur une espece d'opuntia épineux & bas, qui se multiplie de lui-même, & qu'on trouve aussi dans les bois, sans culture. Il y prospéreroit davantage, s'il étoit cultivé & préparé comme il l'est à Quito, & en d'autres lieux du Pérou. Le sol produiroit, si l'on y donnoit quelques soins, quelque culture, des pêches, des figues & des dates.

Les arbres fruitiers qu'on y voit croître naturellement, sont l'algarrova, le mistol, le channar & le molie, avec quelques autres qui ne méritent pas qu'on s'y arrête,

L'algarrova eſt un grand arbre, de la groſſeur d'un chêne ordinaire : ſon bois eſt fort, durable & très-grené ; ſes feuilles ſont petites & feſtonnées ; pluſieurs croiſſent enſemble autour d'une tige commune, voiſines & oppoſées les unes aux autres, de maniere que dix ou vingt de ces feuilles ſemblent n'en compoſer qu'une. Ses fleurs ſont petites, d'une couleur foible & blanche, diſpoſées en grappes comme celles des groſeilles, mais plus petites & plus ſerrées ; à ces fleurs ſuccédent de longues coſſes comme celles des pois, mais moins larges. Ces coſſes ſont de deux eſpeces, l'une blanche & l'autre noire ; la derniere eſt plus étroite, mais a un goût plus agréable. Avant qu'elles ſoient arrivées à leur maturité, la coſſe eſt verte, & eſt fortement aſtringente ; elle fait ſentir ſur la langue une âpreté ſinguliere,

lorſque le fruit eſt mûr, il eſt d'une douceur peu commune ; mais il exhale une odeur forte, déſagréable, ſemblable à celle de la punaiſe.

Cet arbre eſt une eſpece d'acacia ; il reſſemble à l'acacia arabique, on le trouve en grande abondance dans ce pays ; les habitans en font de grands amas, ſon fruit eſt leur aliment le plus commun, celui ſur lequel repoſe le plus leur ſubſiſtance. Ils réduiſent ce fruit en farine & la mêlent quelquefois avec celle du bled d'Inde : lorſqu'ils la délaient dans de l'eau froide, ils appellent cet aprêt *anapa*. La farine ſeule eſt gommeuſe, s'attache & forme des maſſes ; ils en font des gâteaux, ou des pains quarrés qu'ils conſervent pour leur nourriture : c'eſt ce qu'ils appellent du *patay*. De cette coſſe concaſſée, ils font une liqueur forte, ou leur chica, en la laiſſant infuſer pen-

dant douze ou vingt - quatre heures dans une ſuffiſante quantité d'eau froide ; elle y fermente, & devient une boiſſon qui étourdit, enflamme, & cauſe des ivreſſes dangereuſes. On peut tirer beaucoup d'eſprit de cette chica ; mais les habitans ne ſont pas aſſez adroits, aſſez inſtruits pour réuſſir dans cette opération.

Plus au midi cet arbre ne devient pas auſſi grand, & dans le pays de Tehullets, il dégénére en un petit arbriſſeau qui n'a que trois pieds de hauteur. J'ai vu donner le fruit de cet arbre comme un remede, préparé en patay ou en chica, & j'ai remarqué qu'il produiſoit de bons effets dans les conſomptions qui proviennent de ſueurs extraordinaires, & dans l'éthiſie : ces maladies mêmes ſont rares chez ceux qui ſe ſervent de ce fruit en aliment.

Il y a dans ce pays une ſeconde eſpece

de cet arbre qui m'a paru le véritable accacia des Arabes. Ses feuilles ſont ſemblables à celles de l'algarrova ; mais ſes fleurs & ſes fruits ſont différents : les premieres ſont d'une belle couleur jaune, petites, raſſemblées en un bouquet rond, & exhalent un parfum aromatique ; les coſſes qui leur ſuccedent ſont épaiſſes, noires, renfermant des ſemences ſemblables à la lentille, mais plus dures. Elles ont une qualité gommeuſe, un goût fort & aſtringent : mêlées à la couperoſe, elles donnent une encre fort noire, une teinture de cette couleur pour le drap & le linge, & c'eſt principalement à cet uſage que les habitans s'en ſervent. Le bois de l'arbre eſt ferme & dur, d'un rouge plus foncé que celui de l'algarrova ; il en ſuinte une gomme qui paroît exactement la même que celle d'Arabie.

Il y en a une troiſieme eſpece qui n'a point une tige ſi élevée, dont la coſſe eſt d'un rouge obſcur, tirant ſur le brun ; ſon goût n'eſt ni doux ni aſtringent ; les habitans en font de la chica, avec laquelle ils ſe guériſſent de la maladie vénérienne : c'eſt un bon ſudorifique, & j'en ai vû de bons effets dans les maladies qui demandent en Angleterre qu'on excite la ſalivation.

On a vu une quatrieme eſpece de ces arbres : elle produit une coſſe plus large, plus forte, d'une couleur rouge, plus foncée qu'aucune des précédentes. C'eſt dans le Chaco qu'on le trouve. Ses fruits ſont aſtringens & balſamiques ; ils exhalent une odeur forte comme celle du bois de cyprès ; le miſſionnaire qui m'en apporta, me dit que l'arbre qui les porte eſt gros, épineux, & ſans feuilles. J'ai vu

en effet que ces fruits étoient balſamiques, un vulnéraire aſtringent, & pouvoient être de grand uſage en médecine, au moins dans les applications extérieures. . . . .

Le miſtol eſt, dans ce pays, un arbre bas, noueux & tortu ; dans les climats plus chauds il devient plus grand & plus droit ; dans les plus froids, comme au midi de St. Jago, il ne croît point du tout. Les Américains s'en ſervent pour faire des lances, parce que c'eſt un bois peſant & dur. Il porte des fruits de couleur rouge, gros comme la chataigne d'Europe : la partie extérieure eſt mince, & renferme un noyau fort dur. Les habitans naturels du pays mangent l'écorce & l'eſpece de chair qui recouvre le noyau : ils en font auſſi de la chica qui eſt alors une liqueur fort douce.

Le channar dans les climats chauds eſt un grand arbre bien touffu ; il l'eſt moins dans le pays dont nous nous occupons, & bien moins encore dans ceux qui ſont plus au ſud ; ſes branches ſont tortues & épineuſes ; ſon tronc eſt toujours vert, & a une écorce mince, ſemblable à du parchemin ; elle ſéche, ſe détache, tombe, & il lui en ſuccède une nouvelle. Il donne un bon feu, & du bon charbon ; le bois en eſt dur & ferme, d'une couleur jaunâtre. Les Américains s'en ſervent principalement pour faire des étriers ; mais il pourroit être utile, ce ſemble, à bien d'autres uſages, & ſur-tout pour bâtir. Ses feuilles ſont petites & ovales, ſon fruit reſſemble à celui du miſtol ; mais il n'eſt pas auſſi dur, ni d'une couleur auſſi rouge : on fait le même uſage de l'un & de l'autre.

Le molie eſt un grand arbre qu'on ne

trouve point dans la partie méridionale du Tucuman. Le bois en eſt d'un grain très-fin, & très-beau; mais il eſt de peu d'uſage, parce qu'il eſt ſujet à être rongé des vers. Il y en a de deux eſpeces. L'une a la feuille plus grande que l'autre; la premiere égale celle du laurier; mais tous les deux ſont des arbres toujours verds, leurs feuilles broiées ſervent de tan pour préparer de belles peaux de bouc qui ſont une des richeſſes du pays. De leur tronc ſuinte beaucoup de gomme qui ſert au même uſage que l'encens, & qui eſt fort odoriférante. Celui à grandes feuilles produit abondamment un fruit noir, qui lorſqu'il eſt mûr, a une peau d'une belle couleur d'un bleu clair, preſque blanc; il eſt de la groſſeur d'une groſeille, pluſieurs croiſſent enſemble autour du même endroit de la branche, ainſi que des cериſes.

Ils ſont encore plus doux que ceux de l'algarrova, & quand on les a fait bouillir dans l'eau, ils donnent un extrait ou ſyrop, qui laiſſe une impreſſion de chaleur dans la bouche : infuſé dans l'eau, il fait une chica plus forte que celle de l'algarrova, mais qui a le même goût, la même odeur : l'ivreſſe qu'elle occaſionne dure ordinairement deux ou trois jours, & donne aux yeux de ceux qui s'y livrent un air ſauvage, un regard enflammé ; cet effet prouve la force & la quantité d'eſprit qu'il renferme.

Ces contrées nourriſſent pluſieurs autres arbres beaux & utiles, d'une grande hauteur, & qui croiſſent principalement dans de profondes vallées & dans les enfoncemens des hautes montagnes : tels ſont le quiabrahacho rouge & blanc, le viraro, le lapacho, le cèdre, le timbo, le chataignier ſau-

vage, le laurier & le ſaule. Ce dernier y devient très-haut, très-épais; mais on n'en fait aucun uſage.

Le quiabrahacho rouge ou blanc, ſont les mêmes arbres qu'on nomme *briſe hache*, ou *bois de fer*, à cauſe de leur extrême dureté; ils croiſſent dans les bois qui s'élevent dans les contrées unies au nord de Cordova. A S. Jago, ils ſont de la hauteur de 25 à 30 pieds, fort droits, & gros à proportion. Le blanc a les feuilles ſemblables à celles de notre bouis, mais un peu plus large, & munies d'une pointe aigue & épineuſe : le bois eſt très-reſſemblant au bouis, mais au centre il eſt d'une couleur rouge : c'eſt un très-bon bois, d'un grain fin, mais fort caſſant, difficile à travailler, & d'une peſanteur ſinguliere. Le rouge paroît fort différent de celui-ci : les feuilles croiſſent comme

celles de l'autre, mais il eſt plus haut & ſon bois plus peſant encore que celui de quiabrahacho blanc : ſa couleur eſt auſſi rouge que le ſang ; il ne peut être travaillé que pendant qu'il eſt vert ; car ſi on le garde quelque tems, il devient enfin ſi dur que nul inſtrument ne peut l'entamer. Sa dureté, ſa couleur le rendent ſi ſemblable au marbre rouge, qu'il eſt difficile de l'en diſtinguer.

Le viraro produit un bois blanc, ſemblable à notre orme ; il fournit du bois de charpente, on le travaille avec facilité, & il dure longtems.

Le lapacho eſt un des bois les plus utiles de ces contrées ; je n'en ai jamais vu l'arbre ſur pied ; j'en ai ſouvent vu des pieces différentes déja travaillées, des poutres de 24 à 27 pieds de long, qu'on devoit envoyer en Eſpagne, pour conſtruire des

moulins à huile. Ce bois eſt d'un verd-obſcur, il a un bon grain, & eſt moins caſſant que le quiabrahacho, qu'il ſurpaſſe encore en dureté & en peſanteur.

Le cèdre y eſt ſemblable à ceux d'Europe ; le timbo en eſt une eſpece ; il eſt plus groſſier & croît ſur les bords des rivieres.

Le chataignier ſauvage eſt fort haut, il étend au loin ſes branches touffues : j'en ai vu qu'on avoit apporté du Tucuman tout équarriés & travaillés qui avoient 36 pieds de long : il ne porte point de fruit connu ; ſes feuilles ſont celles de notre chataignier ; mais un peu plus grandes. Dans quelques-unes des vallées profondes qui ſillonnent les chaînes des montagnes, j'ai vu des cèdres & des chataigniers ſauvages qui me parurent avoir 50 à 60 pieds de haut, & dont le tronc étoit auſſi droit qu'une flêche. Tous ces arbres croiſſent ſans

culture, avec beaucoup d'autres bois de charpente qui ſont excellens, & dont la plupart ſont hériſſés d'épines. Parmi ces derniers, il ne ſera pas mal à propos de citer le lanza, qu'on appelle ainſi parce les Américains en font des piques & des lances. Le bois de cet arbre eſt de couleur jaune, & fournit les meilleurs eſſieux pour les chariots & les voitures.

Les habitans cultivent beaucoup d'arbres à fruits qui croiſſent ſauvages dans le Paraguai; tels ſont les limoniers & les orangers, doux & aigres. Les pêches, ſoit cultivées, ſoit ſauvages, y ſont en grande abondance. Dans le territoire de Cordova & de Mendoza, on cueille des pommes & des poires de pluſieurs eſpeces; des grenades, des abricots, des ceriſes, des prunes. En quelques parties les figues croiſſent ſans culture, ou du moins en

demandent peu : telle eſt la figue Indienne.

Ces contrées produiſent auſſi du vin ; mais ſeulement dans quelques parties privilégiées ; tels ſont les territoires de Mendoza, de Rioïa, & de San Juan : c'eſt là qu'on cultive la vigne avec ſoin, ainſi que dans celui de Cordova & la vallée de Catamarca où l'on remarque quelques vignobles. Le vin qu'on y recueille ſe conſomme en partie dans le pays par les particuliers, & en partie ſe tranſporte à Buenos-Aires, à Tucuman, à Salta, à Injuy, &c.

Cette facilité s'achete quelquefois aſſez cher, & le ſera toujours davantage, parce que le vin paye de peſantes taxes dans les villes où on l'envoie.

Le bled, & preſque toutes ſortes de grains, ſont cultivés dans ce pays, & y proſpérent ſur-tout dans les juriſdictions de Cordova, St. Jago & Rioïa, lorſque

l'eau n'y manque point ; le froment réussit fort bien encore dans celles de Buenos-Aires & de Santa-Fé , si l'année n'est pas trop séche. Cet article pourroit former un grand objet de commerce ; les contrées situées au sud en produiroient bien davantage si les naturels du pays pouvoient se résoudre à le semer. Les Moluches seuls nettoyent un peu la terre sans la labourer, & moissonnent aussi bien qu'ils le peuvent avec leurs couteaux. Le sol du Tucuman est trop humide pour que le bled y réussisse; mais ses habitans recueillent une grande quantité de maïs ou de bled d'Inde , & ils l'échangent contre le bled de S. Jago.

Un des principaux articles du commerce de S. Jago est la cire & le miel. On les trouve abondamment dans les bois vastes qui s'étendent sur la rive opposée de la riviere Salado. La plus grande quantité de

ces objets utiles se recueille dans le tronc caverneux des arbres qui périssent de vieillesse ; il se vend dans toutes les provinces voisines. On y trouve encore une sorte de miel qu'on appelle alpamisque ; c'est la provision que se prépare une fort petite abeille, & qu'elle accumule dans des creux au sein de la terre même, là où le sol est pierreux ; son goût est aigre-doux ; c'est un fort bon diurétique, & sur-tout un remede très-estimé pour la pierre & la gravelle.

Une autre richesse de ces contrées, & qui est considérable, quoiqu'elle y soit encore inconnue ou du moins sans utilité, c'est le salpêtre. Il pourroit y être recueilli en fort grande quantité si on cessoit de l'y négliger. On y trouve une étendue de deux cent cinquante lieues en longueur, & de quarante à cinquante

en largeur, qui eſt couverte d'un ſol ſalé. Cette plaine commence à environ douze lieues au nord des montagnes de Vuulcan, & s'étend en largeur juſqu'au cap St. Antoine. Elle couvre toute la juriſdiction de Buenos-Aires, au ſud & à l'oueſt de Rio de la Plata, laiſſant Cordova vers le couchant, & traverſe tout le territoire de Santa-Fé juſqu'à la ville de Corriente, à la jonction des rivieres fameuſes de Paraguai & de Parana. Dans cette partie, ſa largeur eſt telle qu'elle comprend toute cette partie du diſtrict de S. Jago, ſituée ſur la rive occidentale de la riviere Dulce, & toute la contrée unie & plate de Riga, juſqu'aux limites de la vallée de Catamarca. Dans tout ce vaſte eſpace, les ruiſſeaux, les rivieres qui l'arroſent prennent un goût ſaumâtre en courrant ſur ce ſol ſalé; on n'en peut boire

les eaux qu'après qu'elles fe font mêlées à celles du Parana. Toutes les fources qui naiffent dans cette étendue font plus ou moins falées. Mais les rivieres qui defcendent des montagnes de Cordova, du Tucuman, de Choromoros, & d'Anconquixa, fourniffent des eaux excellentes lorfqu'elles jailliffent de leurs fources; elles continuent à l'être pendant plufieurs lieues; mais les unes vont fe perdre, les autres dans le Parana, dans des lacs falés. On tire une grande quantité de fel de la terre même, on l'employe à l'ufage particulier de la ville d'Affomption dans le Paraguai; il paroît qu'on en tire une plus grande abondance encore dans le voifinage de Rioia & S. Jago. Après une ondée de pluie, la terre paroît blanche, couverte comme elle l'eft du falpêtre, & le pied qui la preffe, font l'impreffion du

froid qu'il lui communique. On peut le recueillir alors avec une broſſe ou avec une plume, mais toujours mêlé avec un [illegible] de terre. On peut en faire encore en puiſant de l'eau dans les lacs. Les habitans des environs en recueillent un peu davantage dans le tems de leurs fêtes, parce qu'ils en font de la poudre à canon, [illegible] laquelle ils aiment à les ſolemniſer. [illegible]oit d[illegible] ai fréquemment acheté de petites quantités, de vingt à vingt-quatre livres; purifié groſſiérement de ſes faletés, formant de petits criſtaux cylindriques & n'ayant jamais de petits cubes mêlés avec eux; ce qui prouve qu'il ne renferme point de ſel gemme, dont on ne dégage pas ſi bien notre ſalpêtre. Cette découverte pourroit être ſuivie avec un grand avantage ſi on le fait avec les ſoins que l'opération demande; l'exportation en ſe-

roit facile ; des bateaux porteroient ce salpêtre par la riviere Salado à Santa-Fé, & de-là, par le Parana, à Buenos-Aires.

CHAPITRE II.

Des Bestiaux qu'il nourrit.

LE plus grand commerce de ces contrées est celui du bétail. On y voit les troupeaux de brebis très-nombreux : la premiere fois que je parcourus ce pays, le bétail y étoit en telle abondance, que sans y comprendre les bœufs domestiques, on le voyoit courir en troupeaux errans, sans maîtres, & couvrir les vastes plaines qu'arrosent le Parana, l'Uruguay, Rio de la Plata, ainsi que celles des jurisdictions de Buenos-Aires, de Mandoza., de Santa-Fé & de Cordova. Mais l'avidité & la négli-

gence

gence des Efpagnols ont détruit enfin cette vafte multitude de bétail fauvage, & tellement détruit, que fans le foin prévoyant de quelques particuliers, la viande auroit été à un prix exceffif dans ces contrées.

Lorfque j'y arrivai, on voyoit chaque année charger de cinq à huit vaiffeaux à Buenos-Aires, & leur principale charge étoit des peaux de ce bétail. On en faifoit des maffacres immenfes, fans y chercher d'autre gain que la graiffe, le fuif & la peau; la chair en étoit abandonnée dans les champs, où elle pourriffoit. L'annuelle deftruction de ce bétail tué dans ces chaffes, dans les jurifdictions de Buenos-Aires & de Santa-Fé, montoit à quelque centaines de mille. Et cette pratique infenfée n'eft point encore abandonnée de nos jours. Cependant, quoique le bétail y

ſoit devenu cher, ainſi qu'à Cordova, un jeune bœuf n'y coute que deux dollars, ou deux écus; autrefois on ne l'auroit eſtimé qu'à la moitié de cette ſomme.

Ce pays nourrit une grande quantité de chevaux domeſtiques, & un nombre prodigieux de chevaux ſauvages. Un poulain de trois ans n'y coute qu'environ un demi dollar; un cheval rendu propre au ſervice, deux dollars; un étalon s'y donne pour deux ou trois réales. . . Les chevaux ſauvages n'ont point de propriétaires; ils errent en grandes troupes dans les vaſtes plaines, terminées au levant par la province de Buenos-Aires & l'Océan, juſqu'à l'embouchure de la riviere Rouge; au couchant par les montagnes du Chili, & la premiere des rivieres qui portent le nom de *Deſaguadero*; au nord par les monts de Cordova, d'Yacanto & de Rioia;

au ſud par les forêts qui ſervent de limites aux poſſeſſions des Tehuelhets & des Divihets. Ils errent de pâturages en pâturages, vont contre le vent; & dans une courſe que je fis dans l'intérieur de ce pays en 1744, ayant demeuré en divers lieux de ces plaines pendant un eſpace de trois ſemaines, il y en avoit un ſi grand nombre que je ne ceſſai d'en être environné.... Quelquefois ils paſſoient auprès de moi en troupes ſerrées, qui couvroient deux ou trois lieues de terrein, & durant une quinzaine de jours, ce ne fut pas ſans peine, que moi & les quatre Américains qui m'accompagnoient, échapperent au danger d'être renverſés & foulés aux pieds de cette multitude errante. En d'autres tems, j'ai paſſé dans ces mêmes lieux ſans y en appercevoir aucun.

CHAPITRE III.

Des mines qu'on y trouve.

On a fait diverſes tentatives pour découvrir des mines dans cette vaſte étendue de pays; mais aucune n'a eu de ſuccès. On avoit découvert quelques indices de mines d'or dans la juriſdiction de Cordova, dans la vallée de Punillia ; mais après beaucoup de travail & de dépenſe, on abandonna l'entrepriſe, parce qu'elle n'avoit produit qu'une très-petite quantité d'or, & la ruine entiere des entrepreneurs. Ceux qui avoient fait les mêmes recherches, les mêmes travaux, pour faire valoir une mine d'or trouvée près de l'embouchure de Rio de la Plata, dans les montagnes voiſines de Maldonado, ont

eu le même ſort ; & ils ont abandonné l'ouvrage quand la pauvreté & leurs vains efforts ont éteint leurs eſpérances. Il y a environ dix ans qu'on annonçoit avec emphaſe, qu'il y avoit de riches mines d'argent dans la montagne d'Anconquixa, & en effet, on en obtint d'abord une certaine quantité. Encouragé par cet eſſai, le Gouverneur de la province s'intéreſſa dans cette entrepriſe, il en avertit le Roi d'Eſpagne, & pluſieurs perſonnes eſpérerent y faire une grande fortune... Mais après deux ans de travail, ces eſpérances trompeuſes s'évanouirent, & on n'en parla plus.

Il y a quelques années qu'on prétendit avoir fait la découverte de diverſes mines d'argent près de Mendoza, au pied des Cordelieres : on fit des eſſais; ils produiſirent beaucoup de minerais. Les Eſpa-

gnols qui dédaignent les véritables richeſſes de la terre , ſont facilement ſéduits par l'eſpoir de s'enrichir avec les mines ; ils s'enflammerent encore à cette nouvelle : des entrepreneurs ſe préſenterent : on fit de grandes dépenſes pour ſe procurer les machines néceſſaires , & pour les tranſporter ſur les lieux ; tout l'appareil d'une grande entrepiſe s'y trouva raſſemblé , & y étoit encore lorſque je quittai le pays : on y avoit déja fait des tentatives qui n'avoient rien produit ; on commençoit à déſeſpérer d'en tirer quelque avantage ; mais je ne puis dire d'une maniere certaine ſi le ſuccès a ſuivi ces commencemens peu propres à encourager. Je ſais au moins, que les mines mêmes du Potoſi ont diminué conſidérablement de valeur. La quantité du minerai y eſt réduite preſque au tiers , & les Américains

qu'on y faisoit travailler, sont presque tous morts dans ces gouffres où le bonheur de la nation s'est perdu au milieu des richesses qu'ils renfermoient : le défaut d'une bonne police a beaucoup contribué à faire périr ces malheureux : plusieurs de ces mines ont été inondées, & par-là même rendues sans usage.

Il y a une grande probabilité qu'on pourroit trouver diverses mines d'or & d'argent dans la contrée qu'habitent les Indiens, connus sous le nom de Moluches, à l'orient des Cordelieres, au couchant desquelles on en exploite de si riches ; mais ces peuples ne font aucune attention à de telles découvertes, & ils ont raison ; leur destruction suivroit peut-être de près l'établissement des mines. D'un autre côté, les Espagnols qui les recherchent avidement, n'osent traverser ces montagnes

pour y faire des eſſais ; ils craindroient d'être attaqués & détruits par les Moluches, qui ont la réputation d'êtres braves & peu endurans.

CHAPITRE IV.

Des drogues & plantes médicinales qu'il fournit.

On trouve dans ce même pays diverſes drogues, qui formeroient une branche de commerce utile ſi les habitans ſavoient les recueillir, les préparer & les vendre.

Dans la juriſdiction du Tucuman, aux environs de la ville des Sept-Courans, ou Sept Rivieres, il y a une grande quantité de bois ſaint ou gayac, & du ſang de dragon : ce dernier objet ſur-tout eſt fort eſtimé : il coule de l'inciſion qu'on fait

à une espece d'arbre ; à la premiere vue, on le prendroit en effet pour du sang, soit pour la consistance, soit pour la couleur. Il durcit ensuite lorsqu'on le garde longtems, ou qu'on le fait bouillir, & devient une espece de resine d'une couleur brun-obscur, plus foncée que le sang de dragon dont nous nous servons. Il est aussi d'une qualité plus astringente.

Le baume de Caaci se tire d'un arbre sur lequel on fait une incision ; on le forme des branches de ces mêmes arbres encore, que l'on concasse & que l'on fait bouillir ; c'est une gomme dure, de l'espece de la térébentine ; mais de couleur blanche, lorsqu'on l'obtient de la derniere maniere ; quand il coule de l'incision, il est jaune & transparent : c'est un excellent incarnatif pour les blessures, & un très-bon vulneraire lorsqu'on le prend intérieure-

ment. J'en vais citer un exemple. Deux Américains furent bleſſés dangereuſement par une lance étroite dans la région épigaſtrique, au-deſſous du cartilage xiphoïde; la pointe de l'arme vint ſortir dans le dos, un peu plus haut dans l'un de ces cas que dans l'autre. Tout ce qu'ils buvoient ſortoient immédiatement par leur bleſſure; ils ſouffroient des douleurs extrêmes, & avoient de fréquens évanouiſſemens, avec des friſſons & des ſueurs gluantes. J'étois dans l'uſage d'appliquer ce baume extérieurement ſur les bleſſures mêlé à du ſuif & de la moëlle de bête fauve; mais ici des circonſtances m'en empêchoient, je leur en donnai intérieurement : ils en prirent trois fois le jour une petite quantité d'environ la groſſeur d'une noiſette, & quelquefois plus ſouvent, mais en moindre doſe. Je n'avois pas d'autres ſecours

à leur donner dans ces déserts ; je n'en avois pas d'autres, au moins , qui convinssent à leur état. Cependant tous les deux se guérirent ; ils recouvrerent la santé & reprirent leurs forces , l'un en six semaines , l'autre en trois mois.

Je cite ici ces faits , parce qu'ils sont dignes de remarque : l'estomac des deux blessés avoit été percé par devant & par derriere ; circonstance qui est généralement regardée comme mortelle par la faculté. Peut-être la blessure faite par une lame étroite d'une longue épée convertie en lance , facilite la guerison : l'ouverture ou perforation étoit fort étroite & se rejoignit en peu de tems.

Le baume , ou mieux encore l'extrait appellé *aquaaribaigh* , se tire d'une plante, qui est un arbrisseau de l'espece du lentisque , en la faisant bouillir avec de l'eau

Dans les applications externes, il eſt un grand dépuratif & prépare une heureuſe cicatrice. Il eſt efficace encore pris intérieurement dans les hémorragies, les dyſſenteries & les catharres ; car il eſt un aglutinant, un aſtringent auſſi bien qu'un balſamique.

La gomme iſica découle auſſi d'un arbre qui croît dans le Paraguai, & c'eſt de là qu'elle vient. On l'appelle auſſi *trementine*, c'eſt-à-dire *térébentine*, elle me ſemble être une eſpece de gomme élémi ; mais elle a des qualités plus chaudes ; lorſqu'on l'applique ſeule, elle fait élever des veſſies ſur la peau : ſon principal uſage dans ce pays eſt d'en faire des emplâtres pour la ſciatique, & fort ſouvent elle ſuffit pour la faire diſparoître. Lorſqu'elle eſt tempérée par une quantité égale de cire ou de ſuif, elle forme un bon liniment

d'arcéus, un bon emplâtre céphalique appliqué avec l'oxycroceum, aux pieds, qu'il faut tenir chauds ſoigneuſement. Ce dernier remede eſt très-utile aux habitans du pays, parce qu'ils ſont fort ſujets aux obſtructions dans le foie, cauſées ſans doute par la grande quantité de liqueurs froides dont ils ſe gorgent, & que ces maladies ſont accompagnées d'un grand froid aux pieds.

La racine de contrayerva ſe trouve ici en grande abondance, & dans quelques parties des montagnes de Cordova & d'Yacanto, les racines de valériane & de méum, occupent tout le terrein; elles ſont plus longues, plus groſſes, d'une odeur plus forte que celles qui ſe recueillent en Europe : la premiere eſt ſouvent auſſi groſſe que le bras d'un homme. L'odeur qu'elles répandent eſt de la même eſpece que cel-

les d'Europe ; mais elle eſt plus pénétrante & plus forte, comme je viens de le dire : les feuilles du méum ſont très-larges ; ſa tige a neuf pieds de haut ; ſes fleurs ſont blanches, raſſemblées en grappes, de forme conique, ayant quatre à cinq pouces de long : ſon uſage eſt fort connu dans les maladies des nerfs & dans l'épilepſie.

On a apporté du pays des Guaranes deux eſpeces de racines d'une plante ou d'un glayeul que les habitans appellent *ſchynant ;* mais quoiqu'elles portent le même nom, elles different beaucoup l'une de l'autre. L'une a toutes les apparences du calamus aromatique commun ; elle eſt cependant moins groſſe ; elle eſt encore plus forte au goût & à l'odorat. L'autre eſt une racine plus petite, plus ronde, n'ayant qu'un demi-pouce de long, fort caſſane qu'on réduit aiſément en une poudre ent

ayant la même couleur que la contrayerva : la ſaveur en eſt brulante, & lorſqu'elle eſt priſe intérieurement, elle a de bons effets dans les affections froides du cerveau & des nerfs.

Le gingembre croît auſſi dans ces contrées ; mais la production qui peut y être du plus grand avantage, ſi l'on découvre enfin la meilleure maniere de le préparer, eſt une ſorte de thé que je trouvai deux ans avant mon départ de ce pays. Il a la reſſemblance la plus entiere avec celui qu'on nous apporte de la Chine ; j'ai fait bouillir quelques feuilles de l'un & de l'autre de ces thés dans l'eau, & quand je les eus développées, il me fut impoſſible de découvrir quelques différences entr'elles, ſoit dans leur forme & dans leur grandeur, ſoit dans la diſpoſition de leurs veines & de leurs parties fibreuſes.

Je trouvai cette espece de thé en différentes vallées, situées au pied des montagnes de Cordova & d'Yacanto, près des montagnes d'Achala, encore dans les vallées de Calamochita; ces plantes y sont très-nombreuses, & l'on m'a dit depuis, que près de Péru dans le Tucuman, à Salta & ailleurs, elles se trouvent abondamment.

C'est un arbrisseau qui le porte, & cet arbrisseau ne s'éléve qu'à la hauteur de trois à six pieds. Sa tige a rarement plus d'un pouce de diamètre, & plus souvent il en a moins : il ne repousse point de rejetons près des racines ; mais il a de longues branches flexibles ; ses feuilles croissent rassemblées au nombre de trois, arrangées comme celles du trefle ; elles sont du vert le plus beau, & très-unies ou glabres. A cette tige s'élève un long épi de fleur bleue, assez semblable à cel-

les de la lavende ; mais moins longues & d'un parfum moins agréable. A chacune de ces fleurs ſuccede une petite coſſe qui renferme une ſemence égale au tiers d'une lentille ordinaire, & de la forme du haricot. Lorſque la feuille eſt ſéchée, ſi on la fait infuſer dans l'eau, elle la teint de la même couleur que le thé vert ; ſon goût, ſon parfum, ſont exactement les mêmes ; mais ils ont un peu plus de force, & un peu moins d'âcreté : cette différence paroît venir de la fraîcheur de cette feuille dans les lieux où elle eſt cueillie, ou peut-être encore de la différente maniere dont on les prépare : on dit qu'on la fait ſécher à la Chine ſur des plaques de cuivre échauffées au feu : ici le ſoleil ſeul les deſſéche : auſſi ne ſont-elles point entortillées, ni ridées comme celles qu'on apporte de l'Orient.

J'ai trouvé une feconde efpece de cette plante ; la tige en eft plus baffe ; les feuilles en font plus petites.

On m'affure qu'il en eft une troifieme efpece qui croît dans le Chili : la femence de celle-ci eft ronde & fans enveloppe ; la fleur en eft jaune, & n'eft point difpofée en épi ; la feuille en eft moins unie que celle de la premiere efpece ; elle eft d'un verd plus clair, & cependant donne à l'eau dans laquelle on la met infufer, une couleur plus foncée. Le goût eft abfolument le même que celui du précédent, fans être cependant auffi agréable, parce qu'il laiffe fentir quelque chofe de fade après qu'on l'a bû. Les Américains originaires le nomment *culem*. Les habitans de Cordova l'appellent *alvanhacca del campo*, c'eft-à-dire bafilic fauvage : mais ce nom eft donné au hazard à une plante

qui ne reſſemble par aucun caractere au baſilic, ſoit qu'il ſoit ſauvage ou cultivé; car celui-ci eſt une herbe & non un arbriſſeau.

Diverſes perſonnes de ma connoiſſance ayant recueilli pluſieurs ſacs de ce thé, qu'ils ont diſtribué à leurs amis; ils m'ont fourni l'occaſion d'en obſerver les effets. J'ai vu qu'il donnoit de l'appétit, qu'il facilitoit la digeſtion; qu'il guériſſoit la perte de l'un, & le défaut de l'autre, quoiqu'elles fuſſent aſſez invétérées pour avoir réſiſté à tous les remedes; qu'il diſſipoit les maux de tête; qu'il l'emportoit de beaucoup en cela ſur les qualités du thé de Chine. J'ai fait encore la remarque ſinguliere, que dans les lieux où croît ce thé américain, on retrouve la même eſpece de pierre que dans les contrées où l'on recueille le thé oriental.

CHAPITRE V.

Description des pays soumis encore aux Américains naturels, de leurs vallées, de leurs rivieres, &c.

CETTE partie de la jurisdiction de Cordova qui est située au midi de la riviere Segundo, ou de la seconde riviere, étoit autrefois le pays d'une grande partie des Puelches septentrionaux, & s'étend dans une étendue d'environ cinquante lieues, en s'avançant dans la jurisdiction de Buenos-Aires au-delà de Cruzalta. Dans mon premier voyage au travers de ces contrées, je rencontrai quelques troupes de ces Américains qui habitoient encore les bords de la riviere Segundo, & ceux de la riviere Tercero. Il y en avoit même

ſur ceux des rivieres qu'on diſtingue ſous les noms de *Quarto* & de *Quinto*. Tout l'eſpace de pays qui eſt entre la Segundo & la Tercero, large de plus de 12 lieues, eſt couvert de bois preſqu'en entier ; mais lorſqu'on s'approche de la Tercero, les bois s'éclairciſſent & enfin diſparoiſſent. Les rivieres qui arroſent ces contrées, deſcendent toutes des montagnes de Yacanto, de Champachin & d'Achala, peu inférieures par leur hauteur aux Andes du Chili, & peuvent être enviſagées comme des branches de celles du Pérou. Toutes, excepté la riviere Tercero, après avoir franchi les paſſages qu'elles ſe ſont creuſées dans ces montagnes & couru dans les plaines pendant quelques lieues, perdent leur pureté, leur douceur; elles deviennent ſalées, les eaux diminuent abſorbées par la ſéchereſſe d'un ſol ſablon-

neux, & enfin ſont englouties dans des lacs ou de grands marais.

La riviere Tercero, ou la troiſieme riviere, eſt la plus conſidérable de toutes: avant qu'elle s'échappe des montagnes de Cordova, où elle fait une grande caſcade, elle eſt accrue par la jonction des rivieres Champachin, Gonſalès, Del Medio, Quillimſa, Cachu-Corat, La Cruz, Luti, & Del Sauce; lorſqu'elle eſt arrivée dans les plaines, dont une partie n'eſt couverte que de ſable, on la voit s'enfoncer dans le tems de ſécherеſſe & diſparoître ſous la terre; mais elle reſſort à quelque diſtance. Dans les tems de pluie, elle s'enfle, ſe déborde, & ſon rapide cours entraîne une grande quantité de bois. Elle fait pluſieurs méandres & enclos dans ſes détours de vaſtes champs. Ses bords, dans un eſpace de vingt lieues,

après qu'elle a quitté les montagnes, font garnis de faules fauvages fort élevés. Les contrées qu'elle arrofe nourriffent des beftiaux excellens, parce qu'elles produifent de beaux pâturages & des grains; on y trouve auffi çà & là du melilot & une efpece de falfe-pareille. Au-delà de ces vingt lieues, elle devient auffi falée; mais non pas autant que les autres; on peut encore s'en fervir pour boire. Enfin elle dirige fon cours vers Cruzalta, où elle prend le nom de *Carcaranna* de fes nombreux détours, & courant du nord-nord-oueft au fud-eft, elle entre dans le Parana, vers le Rincon de Gaboto, à dix-huit lieues de Santa-Fé.

Les rivieres de Quarto & de Quinto n'offrent aucune particularité digne de remarque; elles coulent dans des plaines qui donnent les mêmes productions que

celles des précédentes, excepté qu'on y voit moins de forêts; elles nourrissent aussi beaucoup de bétail, & n'attendent que la main du cultivateur pour donner des moissons abondantes. La Quinto, lorsqu'elle déborde, communique par divers canaux à la riviere Saladillo, qui elle-même se décharge dans le fleuve de la Plata.

Entre cette contrée & les plaines de St. Jean & de Mendoza, où habite la seconde division des Puelches septentrionaux, ou les Tabulets, sont les montagnes de Cordova & d'Yacanto. Elles forment une chaîne non interrompue, au travers de laquelle sont des défilés dangereux, entre des collines escarpées, sur des descentes & des montées rapides, que l'homme à pied ou à cheval peut seul franchir. Les sommets de ces deux chaînes sont éloignés les

uns des autres de 16 à 20 lieues : dans cet espace on trouve des vallées spacieuses & fertiles, arrosées par un grand nombre de sources & de ruisseaux, embellies par des collines charmantes, par de vastes campagnes qui s'élèvent en amphithéâtres. Ces vallées produisent plusieurs sortes d'arbres fruitiers, des pêchers, des pommiers, des cerisiers, des pruniers ; elles donnent du grain par-tout où elles sont cultivées; mais leurs principales richesses, celles qui en font la célébrité, ce sont les beaux troupeaux de bœufs qu'on y éléve ; les brebis, les chevaux, & encore plus les mulets qu'elles nourrissent. Chaque année on envoye la plus grande partie de ces derniers au Pérou ; c'est ici qu'on les entretient, & ces animaux sont une plus grande ressource pour le pays, que ne le pourroient être de riches mines d'or

ou d'argent ; ils lui ſont plus utiles que les mines du Potoſe, de Lipes, ne le ſont au Pérou.

Sur la pente occidentale des montagnes d'Yacanto ou de Sacanto, il y a diverſes métairies qui appartiennent à des Eſpagnols ; ils ont été attirés dans ces lieux par la fertilité du ſol qui eſt ſuſceptible de toutes ſortes de culture, & peut rapporter différentes productions : il eſt arroſé par une multitude de ruiſſeaux qui tombent des montagnes ; on y reſpire un air pur, on y jouït des perſpectives les plus riantes : il préſente toutes les facilités qu'on déſire pour y élever de nombreux troupeaux ; tout y eſt pâturage ; car il n'y a de bois qu'autant qu'il eſt néceſſaire pour faire du feu & pour élever des bâtimens. On n'y a point à craindre les irruptions des Américains ſauvages encore ; &

les inquiétudes qu'ils donnent à ceux qui ſe ſont établis plus au midi, ſont une nouvelle raiſon pour ſe plaire dans les lieux dont ils n'approchent point.

Tout le reſte de cette contrée vers le couchant, entre ces montagnes & la premiere riviere de Deſaguadero, conſiſte en plaines mal arroſées, car elles n'ont que des ruiſſeaux : cependant de beaux pâturages les couvrent, & il ſeroit facile d'y établir une colonie heureuſe ; mais elles ſont encore des déſerts. Quelquefois des petites bandes de Taluhets & de Picunches y pénètrent pour y chaſſer des jumens ſauvages, ou détrouſſer les voituriers & les paſſagers qui les traverſent, pour ſe rendre de Buenos-Aires, à San Juan ou à Mendoſa.

Les pays que nous venons de parcourir, fourniſſent peu d'objets d'exportations pour

l'Europe, excepté des peaux de bœufs & de vaches, & un peu de tabac qui peut y profpérer comme au Paraguai; mais il eft d'une grande importance pour les Efpagnols, parce que tous les mulets, ou du moins la plus grande partie de ceux dont on fe fert au Pérou, viennent de Buenos-Aires, de Cordova, & quelques-uns de Mendoza. Sans ces animaux, les Efpagnols ne pourroient faire aucun tranfport, aucun commerce; ils n'auroient aucune communication avec les nations qui habitent dans le voifinage; car les montagnes du Pérou, hautes & pleines d'infractuofités, feroient inacceffibles à tout autre animal que le mulet, & cependant dans le Royaume où il eft fi néceffaire, on ne peut l'y élever. Ceux qu'on y exporte, dépériffent & meurent bientôt accablés par le poids d'un travail exceffif, par le

mauvais état des chemins naturellement difficiles, que la négligence du gouvernement ne répare jamais, & par le défaut de pâturages. Ainſi l'on peut dire que la perte des pays que nous décrivons, feroient pour les Eſpagnols preſque égale à celle du Pérou & du Chili. La route qui conduit de Buenos-Aires à Salta eſt bonne, & pourroit être faite par des chariots; mais de là, les mulets qui ſe tirent de cette place & de Cordova, ſont obligés, après un ſi long voyage, de demeurer une année entiere à Salta, avant qu'ils puiſſent paſſer au Potoſi, à Lipes & à Cuſco.

Ceux qui habitent ces contrées, ſont des ſoldats très-médiocres; & ils ſont ſi mécontens du gouvernement Eſpagnol, de la perte de leur commerce, de la cherté des marchandiſes Européennes, & ſur-tout des taxes exorbitantes ſous leſquelles ils

gémiſſent, qu'ils ſe ſoumettroient avec plaiſir à toute autre nation qui paroîtroit vouloir les délivrer de l'oppreſſion qui s'eſt appeſantie ſur eux. Cependant cette contrée eſt abandonnée à elle-même, ſans autre garde que les ſoldats ſtationnés à Buenos-Aires & à Monte-Video ; & ſi ces deux places étoient priſes, il ſuffiroit de paroître par-tout ailleurs pour en devenir le maître ; les Américains originaires ne défendroient ni les Eſpagnols, ni ceux qui feroient venus les chaſſer. La perte de ces deux villes priveroient les Eſpagnols des ſeuls ports qu'ils aient dans ces mers, où leurs vaiſſeaux qui veulent paſſer le Cap Horn, ne pourroient recevoir aucun ſecours. Il eſt vrai que depuis l'expulſion des jéſuites des miſſions du Paraguai, les Eſpagnols pourroient recevoir de grands ſecours des Garanis qui ſont armés & diſ-

ciplinés, qui ont aidé à ſoumettre les inſurgens rebelles du Paraguai, & à chaſſer les Portugois de la colonie du Saint Sacrement : ce feroit là l'unique défenſe de cette importante contrée.

CHAPITRE VI.

De la partie des Cordelieres qui s'étendent dans le pays.

CETTE partie des Cordelieres qui eſt ſituée au couchant de Mendoza, eſt d'une hauteur ſi conſidérable que la neige la couvre dans tous les tems. C'eſt de là que toute cette chaîne de montagnes eſt appellée par les Indiens *Pſen-Mahuiſau*, ou montagnes neigées ; ils l'appellent encore *Liu* ou *Lio-Mahuiſau*, c'eſt-à-dire, montagnes blanches. Lorſqu'on veut la

traverſer, on paſſe d'abord pendant quelques lieues au travers de vallées très-agréables, environnées de hautes collines ; puis on voit devant ſoi les plus hauts ſommets qui ſont fort élevés & très-eſcarpés, coupés par des précipices profonds qu'on ne peut voir ſans effroi : dans quelques lieux la route eſt ſi étroite & ſi dangereuſe, dominée par des maſſes ſi énormes, par tant de rocs qui ſurplombent, qu'à peine un mulet chargé peut y pénétrer, & qu'on ne le fait pas ſans danger. Les enfoncemens des monts y ſont toujours couverts de neiges entaſſées, même durant l'été, & dans l'hiver on court ſouvent le danger d'y périr de froid. Pluſieurs voyageurs ont perdu la vie pour avoir tenté de traverſer les montagnes avant que les neiges fuſſent fondues juſqu'à un certain point. Au fond de ces

précipices

précipices, on entend rouler des torrens, des rivieres qui ſont comme empriſonnées ſous des rocs briſés qui entourent leurs lits: reſſerrées entre des monts élevés, ſouvent leurs bords ſont perpendiculaires, & ſi rapprochés l'un de l'autre, que dans quelques endroits on peut s'élancer & franchir la riviere d'un ſaut; mais preſque par-tout il eſt impoſſible de deſcendre juſqu'à la riviere même. Ces rivieres & ces torrens forment un grand nombre de détours en déchirant les collines qui les bordent, en ſe jetant d'un précipice dans le précipice qui le ſuit, juſqu'à ce qu'ils parviennent dans les plaines, où ils ſemblent ſe plaire, où ils s'étendent, ſe calment, & roulent leurs eaux avec plus de majeſté que de bruit.

Pour monter & paſſer au travers la haute chaîne, il faut ordinairement un

jour ; mais il y a divers paſſages, & il en eſt encore de plus longs que celui-là.

Les collines placées au bas de la chaîne, ſont couvertes de pins très-élevés. Ils reſſemblent à ceux d'Europe ; mais le bois en eſt plus ſolide & plus dur : il eſt fort blanc, & donne des mâts excellens, ainſi que d'autres matériaux pour bâtir des maiſons & des vaiſſeaux : il eſt eſtimé ſur-tout par ſa durée, & c'eſt ce qui fonde la remarque d'Ovales, que les bâtimens conſtruits dans les mers du Sud, ſont utiles pendant 40 ans. Le fruit ou la pomme du pin de ces contrées, eſt plus groſſe que celle d'Europe ; la tête qu'il produit, eſt le double de celle des pins Eſpagnols ; la noix même du pin eſt auſſi groſſe qu'une datte, la coque en eſt fort mince ; le fruit en eſt long, épais, égal à deux fois une amande, & ayant ſes quatre coins émouſſés. Si l'on fait bouillir

ces fruits ou ces noyaux, ils peuvent ſervir de proviſions, ſoit que l'on ſe trouve en voyage, ou qu'on demeure à la maiſon : préparés de cette maniere, ils ont quelque choſe de farineux, & un goût ſemblable à l'amande; mais ils ſont moins huileux.

Ces arbres fourniſſent une grande quantité de térébentine qui ſe forme d'elle-même en petites maſſes, plus dures & plus ſéches que notre réſine ordinaire; mais moins jaune, plus claire & plus tranſparente. Les Eſpagnols lui donnent le nom *d'encens*, & s'en ſervent pour les mêmes uſages; mais c'eſt une erreur : l'odeur qu'elle répand eſt abſolument la même que celle de notre réſine; il eſt vrai cependant, qu'elle a quelque choſe de plus agréable & de plus fin.

Les vallées ſituées au pied des Cordelieres ſont en quelques endroits d'une fer-

tilité ſinguliere, bien arroſées par des ſources, par des ruiſſeaux: celles qui ſont cultivées produiſentde bons blés & une grande variété de fruits. Les pommes y croiſſent, mais ſur des ſauvageons, & en grande abondance. Les Indiens en font une eſpece de cidre qui ne leur ſert que pour le jour où ils le font; car ils ignorent l'art d'en faire qu'on puiſſe conſerver.

Les volcans ſont en plus grand nombre en Amérique, que dans aucune autre partie du monde; il y en a pluſieurs dans cette partie des Cordelieres qui peuvent être comparés au Véſuve ou au Mont Gibel par leur grandeur & leurs éruptions effrayantes. Je me trouvai près de la montagne Vuulcan, au ſud-oueſt du cap St. Antoine, qui forme l'extrêmité méridionale de Rio de la Plata: & de là j'apperçus un vaſte nuage chaſſés par les vents,

qui bientôt obſcurcit tout le ciel. Il ſe répandit ſur la plus grande partie de la juriſdiction de Buenos-Aires, ſur le fleuve de la Plata, & s'abattant ſur tout le pays, fit diſparoître l'herbe ſous un lit de cendre. Ce phénomène terrible étoit cauſé par l'éruption d'un volcan ſitué près de Mendoza, à plus de trois cents lieues de là, & les vents chariant cette cendre légere à cette diſtance incroyable, en couvrirent la terre dans preſque toute ſon étendue.

CHAPITRE VII.

De la province de Buenos-Aires.

LA province de Buenos-Aires, ancienne demeure de la tribu de Sauvages, nommé *Chechehets*, eſt ſituée au ſud du fleuve de la Plata : la côte en eſt humide & baſſe,

femée d'étangs & de marais : fur les bords du fleuve font des bois épais qui fervent au chauffage ; les marais, les fondrieres s'étendent de là jufqu'à une affez grande diftance où le fol commence à s'élever ; mais là même, il eft encore en plufieurs endroits coupé, rompu par les eaux : le fond eft une terre glaife recouverte d'une terre végétable peu profonde. Plus loin dans l'intérieur du pays, cette couche de terre féconde acquiert toujours plus de profondeur. En général, ce pays eft plat, femé de petits monticules & de collines peu élevées. Il eft bien remarquable que dans toute cette jurifdiction, dans celle de Santa-Fé & de San Juan del Eftero, on ne puiffe trouver un caillou, une pierre quelconque, qui n'y ait été tranfporté, le terrein n'y eft formé que de fable & de débris de végétaux : on ne commence à

trouver des pierres que dans le voiſinage des montagnes de Vuulcan, de Tandil & de Cayrut, qui s'élèvent à plus de cinquante lieues au ſud-eſt de Buenos-Aires.

La contrée qui s'étend de Buenos-Aires au fleuve Saladillo, qui eſt la limite du gouvernement Eſpagnol vers le midi, eſt une plaine continue, ſans colline qui l'entrecoupe, ſans arbre qui en interrompe l'uniformité : cette plaine ſe prolonge juſqu'aux bords de Rio de la Plata, & à la diſtance de vingt-trois lieues de tous les établiſſemens Eſpagnols. La partie qui eſt bornée par le Saladillo & Buenos-Aires, a une étendue d'environ vingt lieues du nord-eſt au ſud-oueſt, & a ſur ſes frontieres les villages diſperſés de Matanza & de Magdalin. Au nord du Saladillo, il y a pluſieurs grands lacs, quelques marais, quelques vallées profondes. J'ai viſité ces

lacs, ainſi que ceux de la Réduction, de Sauce, de Vitel, de Chaſcamuz, Cerillos & Lobos. Au midi de Buenos - Aires, on trouve un lac d'eau douce, long, mais étroit, près de la riviere Borombon, & c'eſt une ſingularité remarquable dans ces contrées où le ſol même eſt ſalé; il eſt éloigné de huit lieues des établiſſemens Eſpagnols qui en ſont les plus voiſins. Environ ſix lieues plus loin eſt la grande riviere, ou pour mieux dire le lac de Borombon, qui eſt formé par les eaux ſurabondantes des lacs de Réduction, de Sauce, de Vitel & de Chaſcamuz; lorſqu'ils ſont enflés par des pluies longues & conſtantes. Elle a quelquefois près d'un mille de large; on peut dire qu'elle n'a ni bords, ni chûte, & preſque ni cours; mais le fond en eſt plat & uni. Lorſqu'il eſt à ſa plus grande hauteur, il n'a pas dans ſon

milieu plus de ſix pieds de profondeur. Il eſt entiérement deſſéché pendant la plus grande partie de l'année. Après que ces eaux ſe ſont avancées avec une lenteur paiſible, à une diſtance de douze lieues loin du lac de Chaſcamuz, elles entrent dans le fleuve de la Plata, un peu au-deſſus de Punta de Piedra.

De cette riviere à celle de Saladillo, il y a environ douze lieues, en ſe dirigeant vers le ſud-eſt : les campagnes qui les ſéparent ſont baſſes & unies, riches en diverſes parties en excellens pâturages : les plus abondans ſont les plus voiſins du Saladillo. Dans les ſaiſons ſéches, lorſque l'herbe eſt brulée ſur le ſol aride des côtes de Rio de la Plata, tout le bétail des métairies Eſpagnoles de Buenos-Aires, eſt amené ſur les bords du Saladillo, où l'herbe eſt dure plus long-tems, parce que

le ſol y eſt plus riche & plus profond.

Les campagnes unies s'étendent au couchant juſqu'à la riviere de Deſaguadero, ſur le territoire de Mendoza, c'eſt-à-dire, pendant une étendue de trois cents lieues; mais elles n'ont ni rivieres, ni ſources; elles n'ont d'eau que celles qui tombent du ciel, & ſe raſſemblent dans quelques lacs ſouvent deſſéchés; on ne peut y compter que trois rivieres, celles de Deſaguadero & de Saladillo qui les bordent, & celle d'Hueyguey qui les traverſe. Elles ne ſont point cultivées, elles ne ſont pas même habitées, ni par les Indiens, ni par les Eſpagnols; mais elles abondent en bétail, en chevaux ſauvages, en une eſpece de cerfs, en grands oiſeaux auxquels on donne le nom *d'autruche*, quoiqu'ils n'en ſoient pas, en armadilles, perdrix, oies, canards ſauvages & autre gibier.

La riviere de Saladillo, ne fournit que des eaux ſalées que le bétail ſeul peut boire. Preſque toute l'année elle eſt ſi baſſe que ſon cours eſt à peine ſenſible, & que dans un lieu appellé *Callighon*, à huit lieues de ſon embouchure, ſes eaux atteignent à peine la cheville du pied de celui qui la traverſe. A ſon embouchure où elle eſt plus reſſerrée, elle ſi peu haute, qu'un bateau chargé ne pourroit y entrer. Cependant vers le commencement d'octobre, je l'ai vue s'enfler ſi prodigieuſement qu'elle s'élevoit au-deſſus de ſes bords en vingt-quatre heures, & que dans l'endroit que j'ai nommé, elle avoit près de ſix pieds de haut, & plus de 200 toiſes de large: une pluie extraordinaire dans cette contrée avoit produit cet effet. Cette inondation générale dura environ deux ou trois mois, & ne diſparut qu'inſenſiblement.

La Saladillo prend ſa ſource dans le lac de Saules (Punta del Sauce) où vient ſe jeter & ſe perdre la riviere Quinto, qui paſſe à San Luis. Le lac inonde ſes bords lorſqu'il fait de grandes pluies ou que la neige fond & deſcend des montagnes avec rapidité. Le Saladillo prend ſon cours vers le diſtrict de Buenos-Aires, ſe dirige enſuite vers le ſud, s'approche de la premiere chaîne des montagnes, tourne alors vers le nord, puis à l'eſt, où elle reçoit les eaux qui dégorgent de pluſieurs grands lacs lorſqu'ils débordent dans les grandes pluies. Quand ce ſupplément d'eaux lui manque, ſon lit eſt alors preſque à ſec. Sur les bords de cette riviere, à environ huit lieues de ſon embouchure, il y a pluſieurs bois formés de l'arbre appellé *tala*; il n'eſt utile que pour faire des enclos, ou du feu. Celui de ces bois

qui s'approche le plus de Rio de la Plata, eſt appellé *l'Isle Larga*, & s'étend à environ trois lieues, le long du Saladillo juſqu'à ſon embouchure.

CHAPITRE VIII.

Du fleuve de la Plata.

LA riviere de la Plata eſt une des plus grandes qu'il y ait en Amérique : lorſqu'elle ſe rend à la mer elle eſt très-large, & ſon embouchure a ſoixante & dix milles d'étendue de l'un des bords à l'autre. Il y a des perſonnes qui aſſurent qu'elle n'en a que ſoixante ; d'autres affirment qu'elle en a quatre-vingt ; je crois que le moyen entre ces extrêmes eſt le plus vrai. Elle n'eſt connue ſous le nom de la *Plata* que depuis le lieu où elle ſe joint à l'Uruguaih ;

au-delà, ſa principale branche eſt connue ſous le nom de *Parana*. C'eſt dans celle-ci que viennent ſe rendre les grandes rivieres de Bermejo, le Pilcomayu qui paſſe par Chuquiſaca, & le Paraguai qui donne ſon nom au pays qu'il arroſe, qui paſſe près de l'Aſſomption, capitale de ce pays, & communique par des branches qui ſont navigables avec les mines de Cuyaba & de Matagroſſo qui appartiennent aux Portugais, & même avec celles du Pérou; le Parana communique de même avec les mines du Breſil & avec les montagnes de St. Paul.

Sur les bords de la riviere Carcarania, ou Tercero, environ à trois ou quatre lieues de l'endroit où elle ſe jette dans le Parana, on trouve des amas d'os d'une groſſeur extraordinaire, & qui paroiſſent être des os humains. Il en eſt de plus

grands les uns que les autres, comme s'ils avoient appartenus à des perſonnes d'âges fort différens. J'y ai vu des os de la cuiſſe ou des fémurs, des côtes, des thorax & & autres parties de l'homme. J'y ai vu même des dents, & particuliérement des dents mâchelieres qui avoient près de trois pouces de diamêtre à leur baſe. De tels os ſe trouvent, à ce qu'on m'aſſure, ſur les bords des rivieres de Parana & de Paraguay; on aſſure encore qu'il en eſt de même dans le Pérou. L'hiſtorien de l'Amérique, l'Inca Garcilaſſo de la Vega, fait mention de ces grands os qu'on trouve dans cet empire, & nous dit que les Péruviens conſervent la tradition que des géans habiterent autrefois ces contrées, & furent détruits par Dieu même, parce qu'ils étoient coupables du crime de ſodomie.

J'ai trouvé dans ces mêmes lieux la coquille d'un animal composé d'os à-peu-près hexagones, dont chacun avoit un pouce de diamêtre au moins ; la coquille elle-même avoit environ neuf pieds d'étendue. Elle sembloit à tous égards, excepté dans sa grandeur, être la partie supérieure de l'écaille d'un armadille ou tatou ; mais celle-ci n'a aujourd'hui qu'environ une palme de largeur. Quelques-uns de mes compagnons trouverent aussi près de la riviere Parana, le squelette d'un alligator monstrueux. J'en ai vu une partie des vertibres, dont chaque os étoit épais d'à-peu-près quatre pouces, & larges de six. J'en fis un examen anatomique, & je m'assurois autant qu'il est possible de l'être, que cet accroissement extraordinaire ne procédoit d'aucune addition quelconque de matieres étrangeres à ces os même ; car

je

je trouvai que leurs fibres internes étoient d'une groſſeur proportionnée à la groſſeur des os mêmes. Les baſes des dents étoient entieres , quoique les racines en fuſſent caſſées ou détruites ; elles reſſembloient exactement à la baſe ou à la racine des dents humaines, & non à aucune de celles des animaux que j'ai vûs dans ce pays. Ces faits ſont bien connus de tous ceux qui habitent dans ces contrées ; c'eſt cela ſeul qui donne le courage de l'écrire. Si je les avois ſeul connus, j'aurois crains de me tromper & de n'en être pas crû.

La riviere de Parana*, a la propriété extraordinaire d'introduire des particules pierreuſes dans diverſes ſubſtances qui demeurent longtems plongées dans ſes eaux, & de les convertir inſenſiblement en une pierre dure.

Lorſqu'on la découvrit pour la premiere fois, elle étoit navigable pour de petits bâtimens juſqu'à la ville de l'Aſſomption; mais depuis ce tems, elle a charié beaucoup de ſable, & a formé tant d'atterriſſemens que les plus petits vaiſſeaux marchands ne s'avancent pas au-delà de Buenos-Aires. Les grands vaiſſeaux, les vaiſſeaux de guerre ſont obligés de s'arrêter & de décharger à Monte-Video. On a là un beſoin indiſpenſable de pilote ſur cette riviere pour éviter les bas-fonds qui ſon[t] entre les deux bancs de ſable nommés l[e] *Banc Anglois*, & le *Banc* d'*Ortiz*, & le[s] rivages oppoſés; on en a beſoin encor[e] pour éviter de ſe heurter contre le Pro[-] montoire de pierre ou Punta del Piedr[a] qui s'étend ſous l'eau dans l'eſpace de plu[-] ſieurs lieues, en travers du lit entier d[e] la riviere. Le canal ſitué au nord eſt

plus étroit, & aussi le plus profond; celui qui est au sud est large, mais il n'a pas de profondeur : dans la partie qui est bordée par le banc d'Ortiz, il n'a pas trois brasses d'eau, & le fond est de pierre.

Cette riviere est sujette à deux inondations annuelles, une grande & une petite; l'une & l'autre causées par les pluies qui tombent dans les contrées étendues où le Parana & le Paraguai ont leurs sources. Le moindre de ces deux accroissemens a lieu des quinze derniers jours de Juin jusque vers la fin de Juillet, & est appellé l'accroissement des *Pequereyes* ou des *Sparlings*; il est suffisant pour couvrir toutes les isles de la Parana. Le plus grand commence dans le mois de Décembre, & dure pendant tout celui de Janvier; il s'étend même quelquefois pendant celui de Février. Celui-ci est si considérable qu'il y a

quinze à dix-huit pieds d'eau au-dessus des isles, & quelquefois davantage : alors rien ne paroît au-dessus de la surface de l'eau que le sommet des arbres qui croissent sur ces isles & couvrent les rivages de la riviere. C'est dans cette saison que les lions, les tigres, les cerfs, tels qu'on les trouve en Amérique, & les aquaraquazues, chassés de ces isles par l'inondation, viennent à la nage sur le continent. Quelques inondations extraordinaires de la Parana, ont plus d'une fois fait penser aux habitans de Santa-Fé qu'il leur convenoit d'abandonner cette ville, par la crainte d'y être un jour submergés ; mais lorsque l'inondation s'est écoulée dans la riviere de la Plata, qu'elle ne couvre plus que les amas de sable & les endroits bas, le projet s'évanouit avec le danger.

Quelques-unes de ces isles de la Pa-

rana ont deux ou trois milles de longueur; elles ſont couvertes de bois, & donnent à la fois la nourriture & un aſyle aux lions d'Amérique qu'on y trouve en grand nombre: il en eſt de même d'une eſpece de tigres & de cerfs, des capivaras ou chiens, & des loups de riviere & de beaucoup d'alligators. Ce qu'on appelle ici le loup de riviere me parût être une eſpece de *loutre*. L'aquaraquazues eſt un grand renard, & c'eſt ce que ſignifie ſon nom; car dans la langue du Paraguay, *aquara* ſignifie *renard*, & *quazu* eſt l'équivalent de notre adjectif *grand*. Il a la queue fort épaiſſe. Le renard commun eſt petit, & on l'appelle *aquarachay*.

CHAPITRE IX.

Des poiſſons de Rio de la Plata.

Ce fleuve abonde en poiſſons d'eſpeces différentes, ſans écailles, ou avec des écailles, les uns connus en Europe, les autres inconnus. Ceux qui ont des écailles ſont la dorade ou le poiſſon doré, le packu, le corvino, le ſaumon, le pequarey, le liſa, le boga, le ſavala, le dentudo, & d'autres plus petits poiſſons.

Ceux qui n'ont point d'écailles ſont le mungrullu, le zuzubi, le pati, l'armado, la raye, l'érizo ou le hériſſon d'eau, pluſieurs tortues de rivieres, des cancres, &c. Nous parlerons d'abord des premiers.

La dorade eſt très-commune dans la plupart des rivieres du Parana : c'eſt un

poiſſon aſſez grand ; il en eſt qui peſent vingt à vingt-cinq livres ; leur chair eſt blanche & ſolide ; mais ce qu'on en eſtime le plus, c'eſt la tête. Ce poiſſon eſt trop connu , pour que nous nous y arrêtions davantage.

Le packu eſt le meilleur, le plus délicieux poiſſon qu'on trouve dans ces rivieres ; il a un goût excellent, un fumet agréable ; il eſt large & épais, ſemblable au turbot, d'une couleur ſombre , obſcure, mêlée de jaune : ſa largeur égale les deux tiers de ſa longueur ; ſes écailles ſont très-petites ; ſa tête eſt petite auſſi , conſidérée dans la proportion de ſon corps. Ce poiſſon eſt très-eſtimé ; on le trouve rarement en automne & en hiver. Lorſqu'il eſt ſalé avec ſoin, on peut le conſerver pendant pluſieurs mois ; mais enſuite il devient rance, parce qu'il eſt fort gras.

Il m'a ſemblé reſſembler à notre tanche; mais il eſt beaucoup plus large.

Un autre poiſſon qui eſt fort recherché, eſt le corvino. On ne le trouve guère que dans le voiſinage de l'embouchure de Rio de la Plata, dans les lieux où ſes eaux ſe confondent avec celles de la mer & les adouciſſent : Il a la groſſeur d'une merluche ordinaire, & la figure de la carpe : ſes os ou arêtes ſont grandes & épaiſſes; ſes écailles ſont larges. Qu'ils ſoient ſecs, ſalés ou frais, ils ſont également bons; dans la ſaiſon où on le trouve, on en prend un grand nombre avec l'hameçon dans le voiſinage de Maldonado & de Monte-Video, & on les envoye à Buenos-Aires, à Cordova, & ailleurs.

Le ſaumon, ou le poiſſon auquel on donne ici ce nom, n'eſt point ſemblable à celui que nous pêchons en Europe : c'eſt

un poiſſon ſec ſans ſaveur & qui n'eſt point eſtimé.

Le pequerai, ou le poiſſon du roi, car les Eſpagnols lui donnent ces deux noms, eſt une eſpece d'éperlan : il reſſemble au nôtre par ſa couleur, ſa forme & ſon goût ; il a cependant la tête plus large & la bouche plus grande. Leur taille eſt à-peu-près celle du maquereau ; il ne fréquente point les lieux que la mer baigne ; mais on le trouve en abondance dans la riviere de la Plata. Lorſque les eaux du Parana s'accroiſſent & débordent dans le mois de Juillet, on le voit ſortir de cette riviere en grandes troupes, un peu au-deſſus de Santa-Fé, pour jeter leur frai dans les petites rivieres qui viennent s'y rendre. Les pêcheurs les prennent à l'hameçon, les ouvrent, les ſéchent & les envoyent dans les villes voiſines. Ils ſont d'un ex-

cellent goût ; leur chair eſt très-blanche & ſans graiſſe. C'eſt un mets friand lorſqu'ils ſont frais. Il faut les ſécher ſans ſel, & ne pas les garder longtems ; s'ils contractent quelques moiſiſſures, il faut les ſuſpendre au ſec, ou ils ſeroient bientôt corrompus. On les recherche autant que le corvino & le packu.

Le liſa reſſemble au maquereau par ſa forme, ſa grandeur & ſon goût ; mais ſa couleur eſt moins belle, il eſt moins ſerré vers la queue, & les écailles en ſont plus larges. Il ne ſe trouve que dans le fleuve de la Plata, & ne remonte jamais plus haut ; c'eſt vers ſon embouchure qu'on le trouve en plus grande abondance, dans le tems des hautes marées. On dit que lorſque la lune ſe renouvelle ou qu'elle eſt pleine, ils entrent en ſi grand nombre dans la petite riviere de Saladillo, que dans une nuit, ſou-

vent en deux ou trois coups de filet, on en fait une provision suffisante pour une famille entiere, durant le carême.

Le savala & le boga sont des poissons qui ressemblent à la carpe. Ceux qu'on pêche dans le Parana, dans Rio de la Plata, pesent ordinairement trois ou quatre livres. On en trouve dans toutes les rivieres de ces provinces & en abondance; aussi sont-ils à fort bas prix, & les habitans en font de grandes provisions, après les avoir séchés & salés. Il ne faut pas les manger sans précaution; leurs arêtes sont si petites, si multipliées, qu'on seroit cruellement puni de son avidité. Le boga, lorsqu'il est frais, est plus estimé que le savala; mais celui-ci est plus gros & plus large. On ne les prend qu'au filet.

Le dentudo, doit son nom à ses dents, qui sont grandes & acérées : il est moins

grand que l'un & l'autre poiſſon dont nous venons de parler. Il peſe ordinairement une livre & demie; mais quoiqu'il ſoit de fort bon goût, on en mange rarement, parce que ſes arêtes ſont nombreuſes & redoutables. C'eſt le poiſſon le plus épineux que j'aie jamais vu.

On peut ajouter à ceux-là, le palometa, petit poiſſon uni & large; il eſt rempli d'arêtes; mais il eſt de bon goût: ſes nageoires ſont aiguës & dangereuſes; il en bleſſe ceux qui veulent le ſaiſir ſans précaution: la bleſſure qu'elles font eſt douloureuſe, cauſe des élancemens, produit des apoſtumes, & une ſi grande inflammation, qu'elle conduit de la fievre aux convulſions & au tetanos; on a des exemples que ces bleſſures peuvent donner la mort.

CHAPITRE X.

Poiſſons ſans écailles.

Le mungrullu eſt le plus grand poiſſon qu'on trouve dans le fleuve de la Plata : il y en a quelques-uns qui peſent juſqu'à cent livres, & qui ont ſix pieds de long : ſa peau eſt unie & douce ; ſa couleur eſt cendrée, quelquefois jaunâtre ; ſa tête eſt oſſeuſe, ſes gencives âpres & rabotteuſes, ſa gueule très-large, ſa chair fort ſolide & d'un rouge pâle : il réſiſte avec vigueur quand on veut le prendre, & on ne peut y réuſſir ſans de bonnes cordes & beaucoup de force.

Après lui, le zurubi doit être remarqué par ſa taille ; ſouvent il l'égale. Sa tête eſt preſque un tiers de toute ſa longueur, & ne ſemble être qu'un os ſolide :

ſa gueule eſt large & plate, & ſa gorge l'excède encore en capacité : ſa peau eſt unie, couleur d'un blanc cendré, tachetée comme le tigre; les taches de ſa peau ſont grandes, rondes & noires : ſa chair eſt blanche, ſaine, ferme & de bon goût : c'eſt le meilleur des poiſſons ſans écailles.

Le pati ou patu, n'eſt pas ſi grand que les deux que nous venons de décrire; ſa tête eſt plus petite, ſa gueule eſt plus étroite; ſa tête n'eſt pas toute oſſeuſe comme la leur : la couleur eſt à-peu-près la même que celle du mungrullu; ſa chair eſt d'un blanc jaunâtre, on l'eſtime preſque autant que celle du zurubi.

L'armado eſt un poiſſon épais & rempli de force, quoique ſon corps ſoit court : ſon dos, ſes flancs, ſes nageoires ſont armées de pointes aiguës, tranchantes & fortes. Lorſqu'on s'en ſaiſit, il fait enten-

dre un bruit, un grognement assez fort, & il cherche à blesser ceux qui l'approchent; aussi doit-il être étourdi par les coups avant que d'être manié sans danger. Ce poisson pese ordinairement de quatre à six livres, & sa chair est blanche, ferme & solide.

La rayas ou raie, est en grande abondance dans le Parana, & les bas-fonds, les bancs de sable inondés, en sont entiérement couverts. C'est un poisson d'une figure ovale, ayant un peu plus de deux pieds de long; son dos est d'une couleur obscure, son ventre est blanc: il est plat, semblable à nos raies, & a sa gueule au milieu du ventre, qui dans ce poisson, est la partie la plus grande & la plus charnue: les bords en sont fort minces, il n'a pas plus de trois pouces d'épaisseur; il est plus plat, moins ventru même que les nôtres. Comme il n'y

a que cette partie qu'on puiſſe manger, on ne le recherche point. Il a une queue longue, étroite, à la racine de laquelle & ſur le dos, elle a un os pointu & tranchant des deux côtés, & rendu plus dangereux encore par les dents qui ſont répandues le long de cet os : il s'en ſert pour ſa défenſe, & en bleſſe ceux qui l'approchent & veulent le ſaiſir. Les bleſſures qu'il fait, ont ſouvent des ſuites fatales ; les dents ſe briſent fréquemment dans la plaie qu'elles ont déchirée, & on ne peut les en tirer que par des inciſions, qui ſont très-difficiles à faire dans les parties tendineuſes des pieds : bientôt ces bleſſures deviennent extrêmement douloureuſes, elles s'enflamment & ne ſuppurent pas, elles donnent une fievre violente accompagnée de convulſions, ſuivies du tetanos, qui ne ſe termine que par la mort.

L'érizo ou le hériſſon d'eau, reſſemble beaucoup

beaucoup à l'armado ; mais il eſt moins grand. Il eſt armé de la même maniere, eſt recouvert d'un cuir fort rude, défendu encore par des pointes courtes, mais fort aiguës. Sa chair ſe mange, mais eſt bien inférieure pour le goût à celle de l'armado.

Le vieja ou la vieille femme, a encore de la reſſemblance à l'armado, & par conſéquent à l'érizo : il eſt armé de piquants ; mais ils ne ſont pas auſſi forts, auſſi dangereux, auſſi nombreux que dans les deux poiſſons que nous venons de décrire. Sa peau, ou l'eſpece de cuir qui le recouvre, eſt d'une couleur griſe variée, & paroît toute ſemée de rides : il grogne comme l'armado lorſqu'il eſt pris ; la chair en eſt ſavoureuſe. Rarement il peſe deux livres, & ceux qu'on prend dans les ruiſſeaux ou les petites rivieres, ſont bien moins gros encore ; ils ne peſent qu'une demi-livre.

Les bagres ſont, ſous tous les rapports, ſemblables au pati ; il en faut cependant excepter celui de ſa grandeur qui eſt moindre : rarement peſent-ils plus d'une livre & demie , & ſouvent ils peſent beaucoup moins. Ils ont un os pointu & fort dans chacune des nageoires près de la tête, & par-là même il faut les manier avec précaution lorſqu'ils ſont pris, & pluſieurs heures après ; car ils vivent long-tems encore hors de l'eau : leur chair eſt douce & de bon goût : on les prend dans des filets ou à la ligne.

Je dois donner ici une notice d'un animal amphibie & bien ſingulier qui habite dans la riviere de Parana ; il eſt inconnu en Europe, ou du moins on n'en connoît pas de deſcription ; & il n'en eſt fait aucune mention dans les ouvrages de ceux qui ont parlé des contrées dont nous nous occupons. Ce

que j'en rapporterai ici, eſt le précis des faits que m'en ont rapporté les Indiens & pluſieurs Eſpagnols, qui ont été employés à différens travaux ſur cette riviere : de plus, je l'ai vu moi-même une fois pendant un ſéjour de quatre ans que j'ai fait ſur les bords de Parana : tous ces témoignages réunis, ne me laiſſent aucun doute ſur l'exiſtence de cet étrange animal.

Dans mon premier voyage en 1752, ſur le Parana, où j'étois allé pour couper du bois de charpente, je me promenois le long des bords du fleuve, lorſque les Indiens s'écrierent à la fois, yaquaru, yaquaru. Je regardai, & je vis un grand animal dans l'inſtant où il ſe précipitoit du bord dans l'eau ; mais l'intervalle entre ſa vue & ſa diſparition dans la riviere, fut trop court pour avoir eu le tems de l'examiner, & pour en parler avec quelque préciſion.

On l'appelle *yaquaru* ou *yaquaruigh*, mot qui dans le langage de ces contrées ſignifie *tigre d'eau*. Il eſt décrit par les Indiens comme ayant la grandeur d'un âne, la forme d'un grand loup de riviere ou d'une loutre, des griffes tranchantes, des défenſes redoutables, des cuiſſes épaiſſes & courtes, un poil long & ſerré, une grande queue finiſſant en pointe.

Les Eſpagnols le décrivent d'une maniere un peu différente ; ils lui donnent une tête longue, un muſeau aigu, aſſez ſemblable à celui d'un loup, des oreilles droites & roides. Les différences aſſez vagues qui ſe trouvent entre ces deux deſcriptions, peuvent venir de ce qu'il s'écoule du tems entre le moment où on l'a vu & celui où on le revoit encore, de ce qu'on le voit rarement, de ce qu'il diſparoît très-promptement au moment où

on le voit, & peut-être encore de ce qu'il y a deux eſpeces de cet animal. J'en croirois la relation des Eſpagnols comme la plus authentique : je l'ai reçue de perſonnes dignes de créance, qui aſſuroient avoir vu pluſieurs fois le tigre d'eau. On le trouve toujours ſur les bords de la riviere, couché ſur le ſable de ſa grève, d'où il s'élance dans l'eau dès qu'il entend le moindre bruit.

Cet animal fait une grande deſtruction des beſtiaux qui traverſent le Parana ; car on en fait traverſer un grand nombre chaque année, & il eſt rare qu'il n'en ſaiſiſſe pas alors quelques-uns. Lorſqu'il a une fois ſaiſi ſa proie, elle diſparoît pour toujours ; mais bientôt on en apperçoit les poumons & les entrailles flottans ſur l'eau.

Il vit dans les endroits les plus profonds du lit du fleuve, & ſur-tout dans

les tournans d'eau produits par le choc des courans des deux rivieres ; il dort dans les profondes cavernes qui ſont près des bords.

CHAPITRE XI.

Des ports qui ſe trouvent dans Rio de la Plata.

Les ports de cette riviere, tels qu'ils puiſſent recevoir des navires, ſont Buenos-Aires, la colonie du St. Sacrement, la baie de Barragan, le port de Monte-Video, & le port de Madonaldo. Il y en a pluſieurs autres encore propres pour des vaiſſeaux petits & légers, & principalement à l'embouchure des rivieres qui s'y rendent.

Buenos-Aires, pour parler rigoureuſe-

ment, n'a point de port ; ce n'eſt qu'une riviere ouverte, expoſée à tous les vents ; où le peu de profondeur de ſes bords oblige les vaiſſeaux à jeter l'ancre à trois lieues de la terre. Les vents s'y font ſentir avec violence, ſur-tout celui du ſud ; & les vaiſſeaux, pour cette raiſon, ſont ordinairement pourvus de cables & d'ancres très-forts pour cette place.

Le port de la colonie du St. Sacrement eſt un peu meilleur, parce que l'isle de St. Gabriel le défend contre les vents, & que ſes côtes plus élevées permettent aux vaiſſeaux de jeter l'ancre près du rivage ; malgré ces avantages, il eſt encore trop ouvert, trop expoſé aux vents, trop ſemé de rocs & de bas-fonds pour être ſans danger ; pour y entrer & s'y fixer avec ſûreté, il eſt abſolument néceſſaire d'avoir un pilote du pays.

La baie de Barrangan ſituée à 12 lieues au ſud-eſt de Buenos-Aires, eſt fort étendue, & de plus elle eſt ouverte; le pays eſt bas tout autour d'elle, & un navire peſamment chargé n'y peut approcher du rivage plus qu'à deux ou trois lieues. Le ſeul abri qu'il y puiſſe trouver, ſi on peut lui donner ce nom, ſont quelques bancs de ſable que l'eau recouvre, qui briſent les vagues & leur ôtent la force de nuire; mais en même tems ces bancs ſont des obſtacles pour y entrer comme pour en ſortir; & dans une tempête violente, ils ſont une foible ſûreté; les cables peuvent ſe rompre & le vaiſſeau être jeté ſur eux.

Monte-Video eſt le meilleur, & peut être même appellé le ſeul port de ce fleuve. Les Eſpagnols paroiſſent connoître toute l'importance de cette place, & ont pris des ſoins, des peines extraordinaires pour le

fortifier: ce lieu eſt beaucoup plus difficile à emporter que Buenos-Aires.

L'entrée du port eſt étroite & formée par deux longues langues de terre: ſur celle qui eſt au couchant s'éleve une montagne qui peut être apperçue à la diſtance de 12 & même de 16 lieues, & c'eſt de là que la ville a pris ſon nom. Il eſt dangereux de faire voile en ſuivant de trop près la côte occidentale, parce qu'il y a autour d'elle pluſieurs rocs que l'eau cache. L'entrée orientale eſt plus profonde & plus ſûre. Au-delà de la pointe oueſt, il y a une batterie quarrée, bâtie au bord de l'eau. Lorſque je l'ai vue, elle n'étoit élevée qu'en pierres liées avec de la terre glaiſe; mais depuis, je crois qu'elle a été rebâtie avec de la chaux. La baie a plus d'une lieue & demie dans ſa longueur: ſon intérieur eſt preſque circulaire. Dans la par-

tie orientale de ſon enceinte, il y a une petite isle où l'on trouve une multitude de lapins : cette isle eſt appellée en eſpagnol *la isla de los Conejos*. Le pays qui environne le port eſt ſi élevé, qu'aucun vent, qu'aucune tempête ne peut atteindre les bâtimens qu'il renferme ; & lors même que la riviere eſt écumante d'agitation, l'eau y eſt auſſi tranquille, auſſi calme que dans un marais : ſa profondeur eſt ſuffiſante pour les vaiſſeaux du premier rang. J'y en ai vu un qui avoit autrefois appartenu aux Etats de Hollande, & qui appartenoit alors au Marquis di Caſa Madrid. Le fond de cette baie eſt d'une terre graſſe & douce.

Derriere la batterie eſt la petite ville de Monte-Video, laquelle occupe toute cette partie du promontoire qui forme la partie orientale de la baie ; les fortifications ſont

au nord. Ce ſont des ouvrages réguliers, élevés ſelon les régles modernes de l'architecture militaire ; ils conſiſtent en une ligne tirée de la mer d'un côté à la mer de l'autre, ou du fond de la baie à la riviere, renfermant tout le promontoire : dans le milieu de cette ligne s'éleve un boulevard ou baſtion bien pourvu d'artillerie ; il fait face au continent. Un fort aſſez bien conſtruit la défend encore ; il a des barraques ou cazemattes pour les ſoldats ; elles ſont à l'épreuve de la bombe. Vers la ville on s'eſt borné à creuſer un foſſé qui la défend de deux côtés. Cette place a un Gouverneur ; ſa garniſon eſt de quatre à cinq cents ſoldats de troupes régulieres.

L'autre côté de la baie eſt ſans aucune fortification ; la haute montagne eſt inutile à la ſûreté de ces lieux ; il n'y a point

de ſoldats, point de ſignal ; cependant ſi elle étoit occupée par l'ennemi, elle pourroit devenir bien fatale à la batterie, à la ville, à la garniſon, quoiqu'elle en ſoit éloignée d'environ une lieue & demie.

Le dernier port dont nous avons à donner une notice, eſt celui de Maldonado : c'eſt un port ouvert, à l'entrée ſeptentrionale de Rio de la Plata ; il eſt protégé au ſud-eſt contre les vents par une petite isle qui porte le même nom. Les Eſpagnols ont ici un petit fort où ils tiennent un détachement de ſoldats : je n'en dirai pas davantage ſur ce port, parce que je ne l'ai jamais vu.

Le pays au nord du fleuve de la Plata eſt fort inégal ; il eſt ſemé de collines élevées, coupé par des chaînes de montagnes, arroſé par un grand nombre de torrens & de rivieres, dont quelques-unes

ſont conſidérables. Les plus grandes ſont celles de Sainte Lucie, de l'Uraguaigh & le Rio Negro qui tombe dans l'Uraguaigh à environ dix lieues de ſon embouchure. Ces contrées ſont fertiles, & produiſent toutes ſortes de grains lorſqu'elles ſont cultivées comme elles doivent l'être ; elles ſont encore riches en bon bois de conſtruction. Les rivieres & les ruiſſeaux n'y roulent que des eaux douces & pures. On y voit un grand nombre de fermes ou métairies diſperſées qui appartiennent à des Eſpagnols ; mais le pays ſitué au nord de Montevideo, eſt poſſédé par un peuple nommé *Minuaris* qui n'a point encore embraſſé le Chriſtianiſme.

Les Charonas & les Garoes étoient deux tribus de cette nation ; autrefois nombreuſes & puiſſantes, elles ont été entiérement détruites par les Eſpagnols. C'eſt

dans leur territoire qu'on voyoit les troupeaux les plus nombreux d'animaux ſauvages & domeſtiques ; & l'on a remarqué qu'ils viennent plus beaux, qu'ils y proſpérent davantage que dans les contrées au midi du fleuve. On y voit encore un grand nombre de brebis & de bœufs ; mais il y a peu de chevaux. La contrayerva croît très-abondamment dans le voiſinage de Montevideo, dont le ſol eſt propre pour toutes les productions de l'Europe.

Le territoire Eſpagnol eſt borné au nord par le Rio Grande, qui le ſépare des établiſſemens Portugais dans le Bréſil.

CHAPITRE XII.

Continuation de la defcription du Pays. Contrée au fud de la Conception. Cap St. Antoine, plaines voifines.

Au midi de la ville de la Conception, qui eft placée fur le bord méridional de Rio de la Plata, au-deffous de l'endroit où le Saladillo s'y jette, on voit s'élever le Mont des Vivoras, ou des Viperes; on y obferve deux bois épais, dont l'enceinte eft prefque circulaire, & à quelque diftance l'un de l'autre. Environ à quatre lieues de cette montagne, eft celle connue fous le nom de *Monte del Tordillo* ou du *Cheval gris*; il eft tout couvert de forêts plus ou moins étendues, dont chacune eft fur une colline environnée d'un vallon : l'efpece

des arbres eſt la même que celle des bois ſur le Saladillo. Tout ce qui l'environne eſt une campagne unie, baſſe, riche en herbes aquatiques qui s'y élévent fort haut, abondante en armadilles, en cerfs, en chevaux ſauvages, & en une grande eſpece d'oiſeaux que les Eſpagnols ont nommés *autruches*. Dans les bois, on trouve auſſi les animaux qu'on appelle en Amérique, *lions* & *tigres*. Quelques-uns de ces bois s'étendent juſqu'à deux lieues des côtes de la mer qui ſont ici extrêmement baſſes, & ſi remplies de fondrieres qu'on ne peut y pénétrer ; la partie marécageuſe & coupée ayant un mille de largeur, & des creux très-profonds.

Tout l'eſpace qui s'étend du Saladillo aux premieres montagnes, n'eſt arroſé par aucune riviere ; il ne l'eſt pas même par un ruiſſeau : on n'y trouve d'eau que celle

qui

qui ſe raſſemble dans les lacs au tems de la ſaiſon des pluies ; mais dans les tems de ſéchereſſe, cette eau des lacs ſe diſſipe & diſparoît.

A environ quinze ou vingt lieues des bois du Tordillo , vers l'eſt-ſud-eſt, ou entre l'orient & le midi, eſt le grand promontoire de St. Antoine qui forme la pointe méridionale de l'embouchure du fleuve de la Plata. Ce promontoire eſt de forme ronde, & c'eſt mal-à-propos qu'on la peint dans quelques cartes comme s'avançant en pointe ; il tient à une péninſule derriere laquelle on pénètre, en ſe dirigeant au couchant du cap : là eſt un ruiſſeau ou une eſpece de lac, dans un ſol bas, entrecoupé de marais profonds qui ont communication avec la mer, ou qui ſemblent recevoir au travers des ſables l'eau ſaumâtre de Rio de la Plata : le fonds y eſt

principalement de glaiſe, & a de la profondeur : en hiver pluſieurs petits ruiſſeaux viennent s'y réunir, & tous ont un goût ſalé ; en été ils ſont des lacs. Les pâturages ne ſont pas ſi bons, ni l'herbe auſſi haute que celle du Tordillo & du Saladillo : au ſud du promontoire un bras de l'Océan s'avance, forme une baie, & ſe termine à des lacs. J'ignore ſi cette baie pourroit ſervir de port, car elle n'a jamais été ſondée, & tous les vaiſſeaux gouvernent au large du cap St. Antoine, dans la crainte de toucher aux bancs de ſable que les Eſpagnols appellent *Arenas Gordas*, ou bancs épais.

J'ai été autour d'une partie de ces lacs, j'ai paſſé dans les canaux par leſquels ces lacs ſe communiquent entr'eux & avec la baie ; mais je ne l'ai pas fait ſans un grand danger, à cauſe des goufres marécageux

qu'on y rencontre, & ſur-tout encore à cauſe des tigres qui ſont en plus grand nombredans ce lieu, que dans aucun autre de ceux que j'ai parcourus. Sur les bords de ces lacs, il y a des bois épais de vernes & de ſureaux, qui ſont la retraite de ces animaux dont la principale nourriture eſt le poiſſon.

Derriere cette côte, il y a trois rangs de dunes ou collines de ſable. La plus voiſine de la mer eſt la plus haute ; le ſable en eſt mouvant encore & s'agite au gré des vents; à quelque diſtance elle ſemble être une montagne ; celle qui la ſuit eſt moins haute & en eſt éloignée d'un demi mille. La troiſieme plus éloignée de la ſeconde que celle-ci ne l'eſt de la premiere, eſt fort baſſe, fort étroite, & le ſable n'y a que deux pieds de hauteur : le ſol qui ſépare ces chaînes de dunes eſt aride

& nud, aucune eſpece de plante n'y paroît dans toute ſon étendue. Mais au-delà de ces dunes le pays eſt fertile, & la péninſule du cap St. Antoine abonde en chevaux ſauvages, qui, des contrées voiſines, ſe ſont raſſemblées ici & ne s'en éloignent plus, peut-être parce qu'ils ne peuvent retrouver le chemin qui les y a conduit.

De là vient que les chaſſeurs Indiens fréquentent beaucoup cette partie du pays. Ce territoire aſſez peu étendu, eſt appellé par les Eſpagnols le *Rincon de Tuyu*, ou le *Recoin de Tuyu*, parce que la contrée qui lui eſt adjacente & s'étend à quarante lieues vers le nord-oueſt, a le nom de *Tuyu*. Ce dernier nom, dans la langue des habitans naturels, ſignifie fange ou terre glaiſe; telle eſt en effet la nature du ſol de ce pays, & de celui qui s'étend à dix lieues de là juſqu'au pied des premieres montagnes.

Les rangées de colline de ſable dont nous avons parlé, régnent le long, mais à quelque diſtance de la mer, juſqu'à trois lieues dans l'intérieur du terrein qui forme le cap Lobos, ayant à leur couchant un ſol bas, des marais profonds de deux lieues de large, qui ſuivent la côte juſqu'auprès des campagnes élevées de Tuyu, dont on trouve le commencement à peu de diſtance des bois du Tordillo. Dans cette contrée de Tuyu, il y a un grand nombre de petites collines, dirigées du levant au couchant, à environ deux ou trois lieues l'une de l'autre. Ordinairement elles ſont deux à deux, oppoſées l'une à l'autre, ayant à leurs pieds un lac d'une, deux & quelquefois trois milles en longueur : les plus remarquables de ces lacs ſont le Bravo, le Palantalen, le Lobos & le Cerillos. Ces collines forment en général de hauts

bancs de ſable vis-à-vis des lacs, qui ſans recevoir de rivieres, de ruiſſeaux, ni de ſources, manquent rarement d'eau, excepté dans les tems d'une ſéchereſſe extraordinaire.

Les Eſpagnols donnent à tous en commun le nom de Cerillos, ou petites collines; on en trouve quelques-unes de l'autre côté du Saladillo.

Cette contrée, dans une partie de l'année, fourmille d'un nombre incroyable de chevaux ſauvages, & c'eſt la raiſon qui détermine les Tehuelhets, les Chechehets, & quelquefois toutes les tribus des Puelches & des Moluches, à s'y aſſembler pour faire des amas de proviſions. Ils diſperſent leurs petites habitations errantes ſur les collines dont nous venons de parler, & chaſſent tous les jours juſqu'à ce qu'ils ayent fait des proviſions ſuffiſantes;

alors chacun s'en retoûrne dans le lieu qu'il habite.

Près de la côte de la mer, & au pied des longues dunes qu'on a décrites ci-deſſus, eſt un grand lac appellé le *Mar Chiquito* ou *petite Mer*. Un eſpace d'environ cinq lieues le ſépare du cap Lobos; il a une longueur d'à-peu-près cinq lieues, il n'en a qu'une de large. Ses eaux ſont ſalées & communiquent avec l'Océan par une riviere qui s'eſt ouvert un paſſage au travers des dunes. Il y a trois ou quatre petites rivieres qui ſortent du côté ſeptentrional des montagnes de Vuulcan & de Tandil, traverſent la plaine du couchant au levant, forment des étangs, des marais entrecoupés de fondrieres, & viennent ſe perdre dans le Mar Chiquito. Les eaux de ces petites rivieres ſont douces, & nourriſſent quelques poiſſons, comme des

bagres & des loutres ; la riviere dans laquelle on trouve les plus grandes eſt celle qui deſcend du mont Tandil & entre dans le lac par ſa partie ſeptentrionale.

Au nord de ces rivieres, le ſol devient beaucoup meilleur ; l'herbe y eſt haute & verdoyante, & continue de l'être juſqu'au pied des montagnes ; mais on n'y trouve point de bois, pas même des arbres diſperſés. Les montagnes que nous avons nommées ne ſont pas d'une grande hauteur, cependant on peut les diſtinguer avec facilité à la diſtance de vingt lieues, parce que les campagnes qui les environnent ſont entiérement unies & plattes.

Ces montagnes ne forment pas une chaîne continue ; mais pluſieurs montagnes différemment ſituées, ou pluſieurs chaînes qui ſont coupées ou ſéparées par des vallées larges, agréables, riches : elles ſem-

blent en interrompre la continuation pour les embellir. Elles commencent à s'élever à environ fix lieues des côtes de la mer, & s'étendent à quarante lieues au couchant : elles ne commencent point par une pente infenfible ; elles s'élevent de la plaine prefque perpendiculairement, & font couvertes d'une belle herbe jufqu'à quelques toifes de leur fommet, où font des rocs nuds qui femblent former un mur qui le couronne & entoure la montagne, excepté dans une de fes extrêmités où elle décline graduellement. Le penchant de ces montagnes eft divifé en collines & en vallons, au fond defquels roulent des ruiffeaux dont les bords font couverts d'une verdure riante & de fleurs ; ils viennent enfuite fe réunir au bas, en formant une petite riviere. Leur fommet eft large, étendu, inégal, femé de roc, de hauteurs cou-

vertes d'herbes, de creux ſtériles & caverneux, varié d'eſpaces verds & fleuris. On y voit même des ſources qui forment des ruiſſeaux profonds qui coulent entre les ruines des rocs élevés; cà & là, on y découvre des bois qu'y forme une ſorte d'arbre peu élevé, fort épineux, & qui ne peut être utile que pour faire du feu. Ces ſommets variés font une ſurface d'environ deux à trois lieues en largeur: quelquefois elle en a davantage, ſur-tout à l'extrêmité des montagnes, & là où elles s'abaiſſent. Leur pied eſt animé par une multitude de ſources qui forment des chûtes, ſe ſéparent, ſe réuniſſent, & viennent arroſer la grande vallée que les montagnes forment entr'elles. Les ſentiers par leſquels on y monte, ſont en petit nombre & fort étroits. Ils ont été tracés, ils ſont fréquentés par les Indiens qui amenent par-

là des chevaux ſauvages & autres animaux pris dans le pays appellé *Tuyu*, qui entoure une partie de ces monts, & d'où ils ne peuvent être tirés avec facilité qu'en traverſant ces paſſages étroits.

Entre ces montagnes, il y a un eſpace d'environ deux ou trois lieues de large ; c'eſt un terrein uni, une plaine qui n'eſt interrompue que par des collines baſſes, & qu'arroſent diverſes petites rivieres qui jailliſſent des ſources au pied des montagnes : ces eaux quelquefois environnent ces monticules arrondis & affaiſſés ; quelquefois elles les partagent : ces riantes vallées formées de la réunion de vallons preſque unis, ſont d'une grande richeſſe: leur ſol eſt noir & profond, ſans aucun mêlange d'argile : il eſt couvert d'une herbe haute, épaiſſe & verdoyante; les troupeaux qu'on y éleve s'y engraiſſent dans un court

eſpace de tems. Elles ſont preſque toutes enfermées par les montagnes à une de leurs extrêmités, & par quelques collines élevées qui s'élevent au milieu entre les deux chaînes. Ordinairement elles ſont ouvertes vers leur partie ſeptentrionale, ou entre le nord & le couchant : du haut des collines élevées on jouit de la perſpective la plus agréable, la plus délicieuſe, la plus étendue ſur ces vallées qu'on domine, & d'où les prairies deſcendent en formant un amphithéâtre riant & frais : les monts mêmes qui ornent la vue de deux parts, aident à la rendre plus variée & plus pittoreſque, & contraſtent avec les plaines qui ne paroiſſent avoir aucune limite vers le nord.

Je n'ai point vu de contrée dans le diſtrict de Buenos-Aires, plus ſuſceptible d'améliorations & d'une riche culture que

celle-ci. Le ſeul inconvénient qu'on pourroit y trouver pour former des établiſſemens, c'eſt le défaut de bois propre à bâtir; mais cet inconvénient pourroit n'exiſter que pendant quelques années, il ſeroit facile d'y remédier avec quelque ſoin pour y établir des bois; il ſeroit facile ſurtout de s'y en procurer aſſez pour élever des maiſons de peu de durée, dont les toits ſeroient couverts de roſeaux, mieux arrangés qu'ils ne le ſont là où on en fait uſage; ces maiſons pourroient s'y conſtruire enſuite avec plus de ſolidité & d'élégance.

Les foibles ruiſſeaux & les torrens qui deſcendent des montagnes, quelquefois forment des lacs, ou entrent dans ceux que d'autres rivieres forment : il eſt de ces lacs qui ont plus d'une lieue de long. Il y en a un de figure ovale, qui d'une

montagne dont il baigne le pied, s'étend jusqu'à l'autre, & qui dans les tems d'orages est dangereux par son agitation. Il y en a un autre encore qu'on nomme le lac de *Cabrillos*, qui du haut des monts offre aux yeux la figure du nombre 7 : celui-ci a la même longueur que celui dont nous venons de parler; mais il n'a pas la même largeur. Sur sa surface nagent des troupes de canards en grand nombre, d'especes différentes, & de couleurs variées; quelques-uns sont aussi gros que des oies; & un jour j'y en ai vu une si grande multitude, qu'il étoit difficile de voir entr'eux un espace d'eau; ils sembloient couvrir le lac entier.

D'un côté on voit de jolies collines qui s'élèvent insensiblement sur un rivage uni; de l'autre ses bords sont hauts, rapides & coupés. Une riviere peu profonde s'y

rend des montagnes voiſines ; elle n'a point de lit , de canal où elle ſoit renfermée , & lorſqu'elle s'en dégage, elle inonde les lieux voiſins, où elle coule lentement, forme des marais , arroſe des prairies , & ſe diviſe en petits ruiſſeaux dans l'eſpace d'une lieue entre le lac & les côtes de la mer.

CHAPITRE XIII.

Des montagnes de Vuulcan & de Caſuhati.

La partie des montagnes que nous venons de parcourir , qui s'étend vers l'orient & le voiſinage de la mer , eſt appellée *Vuulcan* par les Eſpagnols , & probablement par un changement ou une corruption du nom *Vuulcan* ou *Voolcan* que lui donnent les Indiens. Ce mot, dans la langue Moluche, ſignifie une ouverture ; & en effet , ces

montagnes forment une large ouverture vers le midi. Il n'y a point de volcan, quoique le mot Efpagnol femble annoncer qu'il y en ait dans ces contrées. La partie intérieure de ces montagnes eft appellée *Tandil*, d'une montagne de ce nom qui s'éleve au-deffus des autres & domine fur elles ; la partie du côté oppofé de cette chaîne de montagnes vers le couchant, eft appellée le *Cayru*.

A l'orient du Vuulcan, du côté de la mer, le pays eft inégal, coupé de hauteurs & de fondrieres pendant un efpace d'environ 2 lieues : au-delà eft une vafte plaine unie arrofée par de petits ruiffeaux, femée de marais. Là font quelques forêts épaiffes & prefque impénétrables ; elles varient la plaine, elles couvrent les collines ; la plupart font formées de l'arbre bas & épineux qui croît fur les montagnes ; il y a beaucoup de

fureaux :

ſureaux : cet arbre y eſt fort touffu & y croît à la hauteur de dix-huit à vingt pieds : ſon fruit eſt à l'extérieur ſemblable à ceux d'Europe ; mais il eſt bon à manger ; ſon goût eſt un acide tempéré par une douceur agréable. Dans d'autres contrées voiſines, comme à Buenos-Aires , à Cordova , ce fruit eſt amer , d'un goût nauſéabond , & l'arbre y demeure petit.

Près des côtes de la mer, à environ trois milles du rivage , eſt un pays qui s'éleve inſenſiblement , & s'étend dans un eſpace de quatre lieues parallélement à l'Océan : ſon ſol eſt d'une fertilité extraordinaire , & couvert de riches pâturages,où des troupeaux de bétail s'engraiſſent promptement.

Près du rivage , dans cette partie du continent, on voit deux petites collines arrondies , appellées les *Cerros de los Lobos* , ou les collines des loups marins. Le rivage lui-

même eſt formé de rochers élevés, de pierres énormes entaſſées. C'eſt là qu'on trouve de grandes troupes de loups & de lions marins, animaux décrits dans le Voyage du Lord Anſon & par d'autres Voyageurs plus récens : ils s'endorment ſur ces rocs, & alaitent leurs petits dans les vaſtes cavernes que le haſard, les vagues ou d'autres cauſes y ont creuſées. Dans les bois on trouve pluſieurs lions ; mais peu de tigres.

Plus bas, vers le midi, du lieu que nous venons de décrire juſqu'à la riviere Rouge, ou la premiere Deſaguadero, les côtes de la mer, pendant un eſpace de pluſieurs lieues, ſont élevées & coupées perpendiculairement : leur hauteur eſt telle qu'il eſt effrayant de s'en approcher ; mais au-delà, la côte s'abaiſſe & ſe change en bancs de ſable aſſez bas. Dans cette étendue, elle eſt coupée par de petits torrens & des ruiſ-

ſeaux qui traverſant la plaine depuis les montagnes que nous avons décrites, viennent ſe rendre dans l'Océan.

Le pays ſitué entre ces montagnes & le Caſuhati, eſt uni & ouvert. Les Indiens franchiſſent ordinairement cet eſpace dans quatre jours, lorſqu'ils voyagent ſans l'embarras de leurs tentes. Les Chechehets qui voyagent vers la riviere Rouge, partent du Vuulcan, d'abord ſuivent la mer d'aſſez près, & paſſent enſuite entre le Caſuhati & l'Océan, à environ quinze lieues à l'orient de cette derniere montagne, & à une plus grande diſtance au couchant de la mer; ils évitent un vaſte déſert de ſable appellé *Huecuvu-Mapu* ou le Pays du Diable, où ils pourroient être enſevelis eux & leurs familles, ſi un vent s'élevoit au moment qu'ils le traverſent.

Le Caſuhati eſt le commencement d'une

grande chaîne de montagnes qui forme une eſpece de triangle, dont le Caſuhati eſt un des ſommets. Un des côtés de ce triangle va d'ici aux Cordelieres du Chili, auxquelles elle ſe joint; un autre ſe termine au détroit de Magellan : ces chaînes ſont quelquefois interrompues par des vallées, & par d'autres chaînes qui vont du nord au ſud, & forment pluſieurs ſinuoſités. La partie qui forme le Caſuhati eſt la plus haute de toutes. Elle eſt entourée de collines baſſes, & s'éleve rapidement à une hauteur égale à celle des Cordelieres; c'eſt-à-dire, à celle des plus hautes montagnes de l'univers. Elle eſt toujours couverte de neige, & il eſt bien rare qu'un Indien agile tente le haſard d'arriver à ſon ſommet. C'eſt de cette haute montagne que toute la partie de la chaîne voiſine tire ſon nom : Caſu dans la langue Puel annonce une colline,

une montagne, & Hati ou Hatée désigne la hauteur. Les Moluches lui donnent le nom de *Vuta-Calel*, mot différent, mais qui exprime la même idée; car il signifie, la grande Masse. Il y a différentes sources, divers ruisseaux qui descendent de cette montagne dans sa partie méridionale; quelques-uns ont des bords profonds cachés sous les saules qu'ils font prospérer: ces arbres sont utiles aux Indiens pour fermer les enclos où ils rassemblent leur bétail. Après avoir coulé quelque tems au midi, ces ruisseaux se joignent & forment une riviere qui se dirige entre l'orient & le midi, & vient se jeter dans celle de Hueyque Leuvu, ou la petite riviere des Saules, à quelque distance de son embouchure. Les collines qui bordent le pied du Casuhati, après avoir formé une chaîne non interrompue pendant un espace de trois ou

quatre lieues, laiſſent entr'elles une ouverture large d'environ 150 toiſes, où ceux qui ſont cette route, & ne ſe dirigent pas entre le Caſuhati & la riviere Rouge, ſont obligés de paſſer. Cette ouverture ou défilée, eſt appellée Guamini ou Guaminée, & eſt dominée des deux côtés par des collines eſcarpées. Toute la campagne au pied de ces collines eſt découverte & très-agréable; elle abonde en pâturages. Les enclos naturels formés par les collines & les ruiſſeaux, & les plaines qui ſont au couchant, abondantes en diverſes ſortes de gibier, font que des Indiens de différentes tribus y font à la fois une demeure conſtante quand ils s'accordent, & où le plus foible céde ſa place au plus fort quand la diſſention s'éleve entr'eux.

CHAPITRE XIV.

Du pays des Dihuihets & de Rio de Barancas.

Au couchant de la vaſte contrée du Tuyu, au-deſſous des bois qui ſont près du Caſuhati, entre le couchant & le nord, on trouve le pays des Dihuihets : il a ces bois au ſud, les Taluhets & la juriſdiction de Cordova au nord, les Pehuenches au couchant. La partie de ce pays qui s'étend au levant, eſt ouverte & forme une belle plaine où l'on trouve peu de forêts, peu de bois taillis ; mais en quelques endroits il eſt ſujet à des inondations fréquentes dans le tems des grandes pluies, & lorſque les grands lacs trop remplis font refluer leurs eaux dans les lieux qui les environ-

nent. Quelques - uns de ces lacs étendus qui ſont ſitués au couchant & au midi de cette contrée, produiſent un ſel d'une cryſtalliſation auſſi belle, auſſi pure que celui de St. Lucar. Les Eſpagnols de Buenos-Aires font un voyage à ces lacs toutes les années avec un détachement de ſoldats, qui défend & eux & leurs bagages & leurs beſtiaux, des attaques inopinées des habitans naturels, & reviennent enſuite ſuivis ou précédés de deux ou trois cents charettes chargées de cet ingrédient néceſſaire aux peuples policés.

La diſtance de ces lacs ſalés à Buenos-Aires eſt d'environ cent cinquante lieues. Ces lacs ſont fort grands, en tout ſens, & quelques-uns d'eux ſont entourés de bois qui s'étendent à une grande diſtance : leurs rivages ſont blanchis par le ſel qui les recouvre, & qui n'a beſoin d'autre pré-

paration pour être approprié à notre uſage, que d'être expoſé au ſoleil & ſéché.

Plus loin, vers le couchant, il y a une riviere dont les bords ſont ſi élevés, ſi rapides, que les Eſpagnols lui ont donné le nom de *Rio de las Barancas*, ou Riviere des hauteurs. Les Indiens l'appellent *Hueuque Leuvu*, ou Riviere des Saules, parce que ces arbres en cachent les bords pendant une aſſez grande diſtance. Cette riviere paroît grande, ſi l'on ne voit qu'elle ; elle eſt petite, ſi on la compare avec la riviere Rouge, ou la riviere Noire. En général elle eſt baſſe, & il eſt facile de la paſſer à gué ; mais quelquefois elle a des crues ſubites & fortes, cauſées par de grandes pluies & des neiges fondues. Cette riviere naît dans la contrée unie & plate ſituée entre les montagnes d'Achala, d'Yacanto, & la premiere Deſaguadero ou riviere Rouge, & ſe forme

de la réunion d'un grand nombre de ruiſſeaux qui deſcendent de ces montagnes : de-là elle prend ſon cours vers le ſud & le ſud-eſt, paſſe à douze ou quatorze lieues à l'orient du Caſuhati, & entre dans l'Océan après avoir reçu quelques foibles rivieres qui deſcendent de cette montagne couverte de neige. Je n'ai point vu ſon embouchure dans l'Océan, & en comparant les relations différentes des Indiens, il m'a paru douteux ſi elle ſe déchargeoit immédiatement dans l'Océan, ou ſi ſes eaux ne venoient s'y perdre qu'après s'être mêlées à celles de la riviere Rouge.

Le pays que laiſſent entr'elles l'Hueyque Leuvu & la riviere Rouge, eſt de même nature que ceux que nous venons de décrire ; mais il eſt encore beaucoup plus abondant en lacs & en marais, & plus entremêlé de forêts.

CHAPITRE XV.

De la riviere Rouge ou premiere Desaguadero, & des pays qu'elle arrose.

LA riviere Rouge est un des plus grands fleuves qui arrosent ces contrées. Il se forme d'un grand nombre de ruisseaux qui descendent du penchant occidental des Cordelieres presque jusqu'à la latitude de Chuapa, la ville la plus septentrionale du Chili. De-là elle prend son cours à-peu-près directement du sud au nord, engloutit toutes les petites rivieres qui descendent de cette chaîne de montagnes dont il suit le pied à quelque distance, & les torrens enflés que le soleil y forme en fondant des neiges accumulées. Elle passe à environ dix lieues de St. Jean & de Mendoza; son courant est

alors rapide & ſon lit profond. Près de la derniere de ces villes, il reçoit la grande riviere de Tunuya, & une autre encore qui porte le nom de *riviere de Portillio*; enſuite il vient ſe perdre avec elles dans les lacs de Guanacache.

Ces lacs ſont fameux par le grand nombre de truites qu'on y trouve, & plus encore parce que la riviere Rouge paroît s'y enſevelir; ce vaſte fleuve y diſparoît, ce ſemble pour ne plus renaître, car au-delà de ces lacs on ne voit que des ruiſſeaux & des marais. Mais à quelques lieues de leurs rivages, on la voit ſe former de nouveau d'un nombre infini de petits courans qui ſe réuniſſent; & c'eſt dans ce lieu que les Picunches l'appellent *Huaranca Leuvu*, c'eſt-à-dire, les *Mille Rivieres*, ou de la multitude de petits ruiſſeaux qui viennent la remplir, ou de ſa

grande largeur. Il la conferve jufqu'à l'Océan ; mais alors il n'a nulle part de la profondeur. Les Pehuenches l'appellent *Cum Leuvu*, ou la Riviere Rouge, de la couleur des terres qui forment fes bords.

Dans l'hiver, lorfque les campagnes font durcies par le gel, les Indiens, les voyageurs traverfent les marais fans danger ; mais lorfque le printems renaît, que la chaleur du foleil fe fait fentir, les neiges fondent dans les Cordelieres, & la Defaguadero s'enfle à un tel degré, qu'elle inonde & couvre les lacs, les marais, les champs voifins, & les rend inacceffibles : le fleuve lui-même ne peut être traverfé, excepté par ceux qui font d'adroits & expérimentés nageurs, qualités que les Pehuenches & les Picunches n'ont pas.

Ce fleuve dirige fa courfe au fud-oueft, depuis le lieu où les petites rivieres vien-

nent s'y joindre, jufqu'à l'endroit où elle n'eft plus éloignée de la feconde Defaguadero, ou de la Riviere Noire, que de dix à douze lieues. Alors elle fe détourne vers l'orient pendant un efpace de quinze lieues qui la rapproche de la montagne Cafuhati; de là, elle revient au fud-eft, & fon cours ne change plus jufqu'à fon embouchure dans la mer. Cette embouchure forme une large baie, où il y a peu de fonds, parce qu'elle y jette ou dépofe des bancs de fable & de la vafe.

Il y a quelque tems qu'un vaiffeau Efpagnol fe perdit à l'embouchure de cette riviere, dans la partie qu'on appelle la *baie Anegada* : l'équipage fe fauva dans fes efquifs, & faifant voile fur la riviere, parvint à la ville de Mendoza. Dans l'année 1734, ou à-peu-près, les mâts & une partie de ce vaiffeau étoient encore debouts;

ils furent apperçus par les Espagnols qui firent une incursion dans ce pays sous la conduite de leur Général Don Juan de Samartin, qui m'a dit les avoir vus lui-même. Ce naufrage, & le voyage qui en fut la suite, mettent le cours de cette riviere hors de doute.

Les Tehuelhets de la Riviere Noire, & les Huilliches dans leur voyage aux environs du Casuhati, passent ce fleuve dans les deux endroits où nous avons dit qu'il faisoit un détour & se dirigeoit d'abord au levant, puis entre le levant & le midi; il peut avoir là quatre à cinq cents pieds de large; mais il n'y est pas assez profond pour qn'on ne puisse le passer à gué, excepté lorsqu'il est enflé par les pluies, ou par les neiges fondues. Il est alors si profond que les femmes, ni les tentes ne peuvent le traverser; & qu'il ne peut l'ê-

tre que par les hommes qui ſavent nager, & les chevaux qui les précedent. Les Chechehets, dans les voyages qu'ils font entre leur territoire & celui des Eſpagnols, la traverſent aſſez près de ſon embouchure.

Le pays qui eſt ſitué entre cette riviere & celle de Sanquel qui ſe décharge dans la ſeconde de Deſaguadero, eſt rempli de marais & de forêts, où l'on ne trouve que des roſeaux & un bois épineux & dur, qui eſt appellé *Sanquel* dans l'idiome des Pehuenches. Il eſt impénétrable par-tout ailleurs que dans le voiſinage des Cordelieres; la riviere ne peut être franchie que près de ſa ſource qui naît au pied de ces montagnes.

Douze lieues au couchant du Caſuhati, & à environ huit lieues du Guamini, naît la riviere de Hueyque Leuvu, dont nous avons déja parlé. Elle dirige ſon cours au

travers de collines, de vallons, de montagnes rocailleuſes, & d'épaiſſes forêts. On ne peut traverſer ces dernieres que par deux ſentiers étroits qui conduiſent à la riviere Colorado ; l'un va vers le couchant, l'autre incline vers le midi. Ces forêts ſe prolongent dans un eſpace de plus de vingt lieues au-delà du Colorado, en ſe dirigeant au nord ; vers le ſud, elles s'étendent juſqu'à la ſeconde Deſaguadero, mais là elles ſont un peu moins épaiſſes : au couchant elles s'étendent juſqu'à la riviere Sanquel, après laquelle elles s'éclairciſſent toujours davantage.

A environ cinq ou ſix lieues à l'oueſt de la riviere Hueyque, dans le centre d'une forêt, on trouve un grand étang ſalé ; à une diſtance à-peu-près égale, & toujours dans la même direction, il y en a un ſecond. On en trouve deux autres,

l'un au midi, l'autre au nord de ceux-là; ils renferment une grande abondance de ſel excellent & pur; les Indiens viennent s'en pourvoir pour la quantité néceſſaire aux voyages qu'ils ſe propoſent. On voit encore un fort grand étang ſalé; mais à peu de diſtance des côtes de la mer, entre la premiere & la ſeconde Deſaguadero.

De la riviere Hueyque à la premiere Deſaguadero, ou Riviere Rouge, on compte quatre à cinq journées de chemin, lorſqu'on marche avec des tentes, & ce chemin lorſqu'on tend vers le midi, ſe fait au travers de bois épais & bas; enſuite des bords de cette riviere, on ſe dirige au couchant, laiſſant les forêts au nord, on arrive aux ſinuoſités de cette riviere dans cinq ou ſix jours; nous avons dit plus haut que c'étoit ici que les Indiens la traverſoient.

De là, après une longue journée de chemin, on arrive près de la Riviere Noire ou seconde Desaguadero. Cet espace est une campagne raboteuse, & hérissée de bois : il se termine à des collines élevées du haut desquelles on voit la Riviere Noire roulant dans une vallée profonde & large ; des bords du fleuve à l'extrêmité des collines qui ferment la vallée de chaque côté, il y a un espace de deux lieues.

CHAPITRE XVI.

De la Seconde Desaguadero, ou Riviere Noire.

CETTE riviere est la plus grande de toutes celles de la Patagonie, ou Terres Magellaniques ; elle vient verser ses eaux dans l'Océan occidental, & est connue sous

différens noms ; on l'appelle la Seconde Desaguadero, le *Second Drain*, le *Desaguadero de Nahuelhuaupi*, ou le *Drain de Nahuelhuaupi* : les Espagnols l'appellent la *Grande Riviere des Saules* ; quelques tribus Indiennes lui donnent le nom de *Cholehechel* ; les Puelches lui donnent celui de *Leuvu Camo*, ou la *Riviere par Excellence* ; les Huilliches & les Pehuenches celui de *Cusu Leuvu*, *Rio Negro*, ou *Riviere Noire*. C'est proprement du lieu où les deux Desaguadero se rapprochent le plus, que la Seconde prend le nom de *Cholehechel*.

Sa véritable source n'est pas encore bien connue, elle n'est que soupçonnée ; on croit qu'elle sort d'un lieu peu éloigné de celui où naît la riviere Sanquel. Elle est formée d'un grand nombre de ruisseaux & de petites rivieres ; elle se cache d'abord parmi des rocs entassés & brisés, se resserre

dans un canal étroit & profond, jusqu'à ce qu'enfin dégagées des obstacles qui s'opposoient au développement de ses forces, elle se montre dans un lit très-large, profond & rapide, dans une latitude un peu plus élevée que Valdivia, mais sur la pente opposée de la chaîne des Cordelieres. A une petite distance du lieu où elle se montre, elle reçoit les eaux de plusieurs rivieres, dont quelques-unes sont déja grossies par le tribut d'autres torrens; elle se dégage ensuite des Cordelieres, & s'échappe d'abord vers le nord.

Un Cacique d'une des nations qui habitent ses bords, dessina un jour sur ma table seize différentes rivieres qui venoient se joindre à celle-là; il m'en dit les noms; mais n'ayant dans ce moment ni plumes ni encre, je ne pus les noter, & depuis ils se sont échappés de ma mémoire. Il me dit

de plus qu'il ne connoiſſoit aucun lieu dans ce fleuve, même avant qu'il reçut les eaux de pluſieurs rivieres, où ſon lit ne fut large & profond. Il me dit qu'il n'en connoiſſoit point la ſource; mais il aſſuroit qu'il venoit du nord. Cet Indien étoit frere du vieux Cacique Cacapol, il paroiſſoit âgé de ſoixante & dix ans, & avoit paſſé ſa vie ſur les bords de cette riviere.

Parmi celles qui viennent mêler leurs eaux avec les ſiennes, il en eſt une grande, large, profonde, qui ſort d'un grand lac long d'environ douze lieues, & de figure circulaire, on l'appelle *Huechun-Lauquen*, ou *Lac des Frontieres*. Il eſt ſitué à deux journées de chemin de Valdivia, & eſt entretenu par des ruiſſeaux, des ſources, des rivieres qui deſcendent des Cordelieres.

Cette riviere n'eſt pas la ſeule qui ſorte de ce lac; il en ſort quelques autres à l'o-

rient & au midi, qui viennent ensuite se réunir au grand fleuve du Desaguadero ; il en sort une encore qui prend son cours au couchant, qui paroît communiquer avec la mer du Sud, près de Valdivia ; mais je ne puis l'affirmer, je n'ai pas assez de connoissances certaines sur ce point.

On rencontre ensuite une autre petite riviere qui vient du nord, qui descend de plus haut que le pied des Cordelieres, & traverse tout le pays du nord-est au sud-est. Elle tombe dans la Desaguadero ou Riviere Noire, à environ quinze lieues au levant de Huichin, dans les terres du Cacique Cagapol. On l'appelle *Pichee - Picuntu-Leuvu*, c'est-à-dire la petite Riviere du Nord, pour la distinguer du Sanquel qui vient se jeter dans le même fleuve, & qui est appellée aussi par les Indiens la *Riviere du Nord.* L'embouchure de la premiere

eſt éloignée de celle de la Sanquel d'environ quatre à cinq jours de marche.

La riviere Sanquel eſt une des plus grandes qui arroſent ces contrées, & peut être regardée comme une autre Deſaguadero ou Drain qui deſcend des ſommets neigeux des Cordelieres. Elle vient de fort loin vers le nord, roule ſes eaux entre des montagnes parmi de profondes coupures & des précipices, & là eſt ſans ceſſe augmentée par une multitude de ruiſſeaux qui s'y rendent. Le premier endroit où elle ſe montre a le nom de *Diamant*, & de-là vient que les Eſpagnols l'appellent *Rio del Diamante.* De gros torrens ſe joignent à elle à une petite diſtance de ſa ſource ; ils viennent des Cordelieres, mais de plus loin qu'elle vers le nord. Plus bas, & vers le ſud, la riviere de Lolgen accourt y mêler ſes eaux. Celle-ci eſt une ſi grande

riviere que les deux enſemble ſont également nommées par les Indiens qui habitent les rives du fleuve Noir, la Sanquel Leuvu, ou la Lolgen. La Sanquel eſt alors large & rapide; elle s'accroît encore dans ſon cours en recevant divers ruiſſeaux, diverſes ſources qui viennent des montagnes & traverſent avec elle une contrée humide & plate pendant un eſpace d'environ cent milles, dans un large canal qui ſe dirige du nord au ſud-eſt, juſqu'à ce qu'elle entre dans le Second Deſaguadero par une large & profonde embouchure.

Au confluent de ces deux rivieres, il ſe forme un tournant redoutable; cependant c'eſt dans cet endroit même que les Indiens la traverſent à la nage avec leurs chevaux. Le courant du Sanquel eſt ſur-tout violent dans le tems de ſon accroiſſement. Ses bords ſont couverts de roſeaux & de ſaules fort élevés.

Il entre encore dans le fleuve Noir, mais du côté méridional, deux rivieres de quelque importance : l'une eſt appellée la *Lime Lauvu* par les habitans naturels ; & par les Eſpagnols le Deſaguadero ou le Drain de Nahuelhuaupi ou Nauwalwapi. Les peuples du Chili donnent ce même nom à toute la grande riviere ; mais c'eſt une erreur qui vient de leur ignorance de ſes diverſes branches & de ſa ſource : celle-ci n'eſt qu'une de ſes ſources ou de ſes branches, moins grande encore que le Sanquel, & par conſéquent bien inférieure au fleuve qui la reçoit ; ce fleuve Noir la ſurpaſſe en rapidité & par l'abondance de ſes eaux même, dès l'inſtant qu'il ſe montre au ſortir des Cordelieres.

Cette riviere vient par un canal grand & rapide du lac de Nahuelhuaupi, ſitué au ſud ; elle traverſe diverſes vallées, divers

marais, & continue ſa courſe pendant environ trente lieues, recevant à ſon paſſage de nouvelles eaux qui deſcendent des collines qui dominent ſur elle, & ſe joint au Deſaguadero avant que ce fleuve paſſe à Huechin. Les Américains originaires l'appellent *Lime Lauvu*, parce que les vallées & les marais au travers deſquels elle promene ſes eaux, abondent en cette eſpece d'inſectes qu'on nomme *tiques*, & en *ſangſues*, tous inſectes connus dans la langue des Huilliches ſous le nom de *Limes*, comme le pays l'eſt ſous celui de Lime Mapu, ou la contrée des tiques, & le peuple qui l'habite Lime Che, ou peuple des tiques.

Le lac de Nahuelhuaupi eſt un des plus grands de ceux que forment les eaux qui deſcendent de la chaîne des Cordelieres, & ſi l'on en croit le rapport des miſſionnaires du Chili, il a environ quinze lieues

de long ; ſur un de ſes côtés , aſſez près de ſes bords , eſt une isle baſſe appellée *Nahuelhuaupi* , ou l'isle des Tigres ; car *Nahuel* eſt le nom qu'on donne en Amérique à l'animal qui reſſemble le plus au tigre d'Afrique , & *huaupi* ſignifie une *isle*. Ce lac eſt ſitué dans une grande plaine, environnée de collines , de rocs épars & de montagnes d'où deſcendent les ruiſſeaux, les ſources , les torrens de neiges fondues qui le forment & l'entretiennent. La petite riviere qui s'y rend du ſud , vient du pays de Chonos , ſur le continent qui fait face à l'isle de Chiloé.

La ſeconde riviere digne de quelque attention , qui du midi ſe rend dans le fleuve Noir n'eſt pas grande , & eſt connue des Américains ſous le nom de *Machi-Leuvu* , ou la riviere des Sorciers. Je ne ſais pourquoi on lui donna ce nom ,

elle vient du pays des Huilliches, & ſe perd dans le grand fleuve de Deſaguadero, un peu plus bas que la Lime-Leuvu.

Le ſecond Deſaguadero prend de-là ſa courſe vers le levant, en décrivant un petit arc de cercle vers le nord lorſqu'il arrive au Cholehechel : c'eſt alors qu'il n'eſt plus éloigné du premier Deſaguadero que de dix à douze lieues ; il ſe dirige enſuite vers le ſud-eſt, juſqu'à ce qu'il entre dans l'Océan.

A une petite diſtance du dernier détour de ce fleuve, il forme une péninſule dont l'iſthme eſt large d'environ trois milles, & la péninſule elle-même, de figure preſque circulaire, l'eſt de près de ſix lieues. Elle eſt appellée l'*Enclos des Tehuelhets*, ou *Tehuel-Malal.* Juſqu'à cette péninſule, le fleuve roule ſes eaux entre de hautes collines & des montagnes, mais aſſez éloi-

gnées les unes des autres pour laiſſer entr'elles, en de certains endroits, des plaines larges de deux à trois milles, bordées par ces collines & le fleuve : elles ſont couvertes de riches pâturages & de troupeaux ; jamais on ne les cultive : en d'autres lieux le fleuve ronge le pied des collines & des monts. Les bords en ſont ornés de ſaules épais ; il forme quelques isles çà & là, & parmi elles, il en eſt une qui eſt fort grande : elle fait partie du pays qui appartient au Cacique Cacapol, & c'eſt là que ce chef & ſes vaſſaux mettent en ſureté leurs chevaux contre les courſes & l'ardeur du pillage des Pehuenches.

Je n'ai jamais entendu dire qu'il y eut des cataractes dans ce fleuve, ni qu'il fut guéable en aucune partie de ſon cours.

Il eſt fort rapide, & ſes accroiſſemens ſont redoutables lorſque les pluies tombent

ou que les neiges fondent ſur le côté occidental des Cordelieres : il eſt facile de le comprendre , puiſqu'il reçoit les torrens de cette longue chaîne , dans une étendue de plus de neuf degrés de latitude ou de ſept cent vingt milles de long. L'accroiſſement , le hauſſement de la riviere eſt ſi ſoudain , que quoiqu'on le puiſſe entendre à une grande diſtance par le heurtement , le froiſſement de ſes eaux contre les rocs qui les briſent , à peine les femmes Indiennes inquietes & attentives , ont-elles le tems d'abattre leurs tentes & de fuir avec leur bagage ; à peine les hommes ont-ils le tems de raſſembler leurs troupeaux & de s'éloigner avec eux dans les montagnes. Cette inondation cauſe ſouvent de grands déſaſtres ; toutes les vallées qui bordent le fleuve en ſont couvertes , & ce torrent vaſte , impétueux , entraîne dans ſon cours

Pour ajouter à l'idée que je viens de don ner de cette langue, j'ajouterai les exemple suivans qui font traduits pour les Indiens & mêlés de quelques mots Efpagnols pou fuppléer à ce que leur langue ne pouvoi exprimer, ou dont elle auroit donné une idée fauffe. Et ceci, joint au petit vocabulaire qui fuivra, peut fuffire pour donne une idée imparfaite de cette langue.

Priere pour le figne de la Croix.

Santa Cruz ni gnelmeu, inchin in pu caynem
Par le figne de la Ste. Croix, de nos ennemis
montulmoin, Dios, inchin in Apo,
délivre-nous, ô Dieu, notre Seigneur,
Chao, Votch'm cay Spiritu Santo cay
le Pere, le Fils & le St. Efprit, au nom
ni wimeu. Amen.
defquels. Amen.

Commencement du Pater.

chìn in Chao , huenumeuta m' leymi ;
otre Pere dans les Cieux qui es,
ufchingepe mi wi ; eymi mi toquin ,
que béni foit ton nom , que ton regne
inchinmo cupape ; Eymi mi piel chum
à nous puiffe venir ; Ta volonté foit
gechi vemgey huenu-mapumo , vemgechi-
faite dans les Cieux , comme elle
cay vemengepe tue - mapumo ; &c.
puiffe être faite fur la terre , &c.

Commencement du Credo.

Mupiltun Dios , Chaomo vilpepilvoe , huenu
Je crois en Dieu, le Pere Tout-puiffant, des
vemvoe , tue vemvoe cay ; inchin in
Cieux & de la terre le Créateur ; en notre
Apo Jefu - Chriftomo cay , veyni m'ten
Seigneur Jefus - Chrift , auffi fon feul
Votch'm , &c.
Fils , &c.

Commencement de la Doctrine Chrétienne.

Demande. *Chumten Dios m'ley ?*
Combien y a-t-il de Dieux ?

Réponse. *Quine m'ten.*
Un seul.

Dem. *Cheu m'ley ta Dios ?*
Où est Dieu ?

Rép. *Huenu - mapumo , tue mapumo , vil*
Dans le Ciel , sur la terre , &
mapumo sume cay.
par-tout dans l'univers.

Dem. *Iney cam Dios ?*
Qui est Dieu ?

Rép. *Dios Chao, Dios Votch'm, Dios Spiritu*
Dieu le Pere , Dieu le Fils , Dieu le
Santo , cay quila Persona geyum ,
St. Esprit , & étant trois Personnes,
quiney Dios m'ten.
sont un Dieu seul.

Dem. *Chumgechi , quila Persona geyum ;*
Pourquoi , trois Personnes étant ,
quine m'en ta Dios ?
n'y a-t-il qu'un Dieu ?

Rép. *T'vachi quila Persona quine gen-n'gen,*
Ces trois Personnes sont un seul Etre,
veyula quine m'ten ta Dios.
car il est un seul Dieu.

VOCABULAIRE.

P'llu , l'ame , l'esprit.
Lonco, la tête,la chevelure.
Az , le visage.
N'ge , les yeux.
Wun ou *Huum* , la bouche.
Gehuun , la langue.
Yu , le nez.
Voso,les dents,les os.
Anca , le corps.
Pue , le ventre.
Cuugh , la main.
Namon , le pied.
Pinque , le cœur.
P'nen , un garçon.
Nahue , une fille.
Peni , un frere.
Penihuen , propres freres.
Huenca, un Espagnol.
Seche , un bel Indien.
Huenuy , un ami.
Caynie , un ennemi.
Huincha , une tête tressée.

Makun, un manteau.
Lancalhu, grains de verre.
Cofque, pain.
Ipe, aliment.
In ou *Ipen*, manger.
Ilo, chair.
Ilon, manger chair.
Putun, boire.
Putumum, gobelet.
Chilca, écrit.
Chilcan, écrire.
Sengu, un mot, chofe.
Huayqui, une lance.
Huayquitun, lancer.
Chinu, épée, couteau.
Chingofcun, bleffer.
Chingofquen, être bleffé.
Conan, un foldat.
Conangean, être en guerre.
Amon, fe promener.
Anun, s'affeoir.
Anupeum, une chaife.
Anunmahuum, fentir en foi.
Poyquelhuum, appercevoir.
Con'n, entrer.
Tipan, fortir.
Cupaln, apporter.
Entun, prendre.
Afeln, être contraire.
Afelgen, haïr.
M'len, poffféder.
Mongen, vivre, la vie.
Mongetun, revivre.
Suam, la volonté.
Suamtun, vouloir.
Pepi, pouvoir.
Pepilan, être capable.
Quimn, connoître.
Quimeln, inftruire.
Quimelcan, apprendre
Pangi, un lion.
Choique, une autruche.
Achahuai, un coq.
Malu, grand lézard ou iguana.
Cufa, une pierre, un œuf.

Saiguen, une fleur.
Milya, or.
Lien, argent.
Cullyin, monnoie.
Cullingen, être riche.
Cunnubal, pauvre, orphelin.
Cum panilhue, métal rouge, cuivre.
Chos panilhue, métal jaune, laiton.
Gepun, couleur, peinture.
Saman, artiste, marchand.
Mamel, un arbre, un bois.
Mamel-saman, charpentier.
Suca-saman, constructeur de maisons.
Antuigh, le soleil, le jour.
Cuyem ou *Kiyem*, la lune, un mois.
Tipantu, une année.
K'tal, feu.
Asée, chaud.
Chosée, froid.
Atatui, il fait un froid extrême.

FIN.

DESCRIPTION
DES
TERRES MAGELLANIQUES
ET DES PAYS ADJACENS.

PARTIE II.

DÉSCRIPTION
DES TERRES
MAGELLANIQUES
ET DES PAYS ADJACENS.

*Traduit de l'Anglois par M. B**.*

PARTIE II.

A GENEVE,
Chez FRANÇOIS DUFART.
Et à PARIS,
HÔTEL LANDIER, N°. 5. Rue Haute-Feuille, au coin de celle Poupée.

M. DCC. LXXXVII.

DESCRIPTION
DES TERRES MAGELLANIQUES
ET DES PAYS ADJACENS.

CHAPITRE XVII.

D'un établiſſement à faire à l'embouchure du fleuve Noir.

Je ne puis m'empêcher de croire qu'un établiſſement fixé à l'embouchure du Second Deſaguadero, ſeroit beaucoup plus convenable pour les vaiſſeaux qui ſe rendent dans la mer du Sud, que celui de Buenos-Aires, d'où un vaiſſeau ne peut arriver à

la mer que dans quinze jours à cauſe des vents contraires, d'où l'on ne peut franchir les bas-fonds de la riviere que dans la haute mer, d'où enfin il faut une ſemaine encore avant que d'arriver à la hauteur de la baie ſans fond ; tandis qu'un vaiſſeau qui feroit voile de cette baie, pourroit dans un tel eſpace de tems avoir doublé le cap Horn, & gagné la mer du Sud.

S'il étoit quelque nation Européenne qui jugea convenable pour elle de peupler les contrées voiſines de cette baie, elle ouvriroit une ſource de perpétuelles allarmes pour les Eſpagnols ; car de ces lieux elle pourroit avec la plus grande facilité pénétrer dans la mer du Sud, & en détruire les ports avant que leur plan, ou peut-être leur intention, put être connue en Eſpagne, ou même à Buenos-Aires.

De plus, on pourroit de-là s'ouvrir un chemin plus court, en navigeant ſur la riviere dans des barques, juſqu'auprès de Valdivia. Pluſieurs tribus d'Américains naturels, & les plus courageuſes de toutes, celles qui habitent ces contrées, accouroient pour s'enrôler; l'avidité du pillage leur tiendroit lieu de tout autre motif. Ainſi l'importante ville de Valdivia pourroit être facilement ſoumiſe, & les autres, telles que Valparaiſo, bien moins forte qu'elle, ſuivroient ſon exemple: la poſſeſſion ſeule de ces deux places aſſureroit la conquête du fertile royaume de Chili.

Un établiſſement ou une colonie eſt plus facile à fonder ici que dans les isles Malouines, ou dans les ports de St. Julien ou du Deſir; parce que le pays eſt propre à la culture, qu'il y a beaucoup de bois,

beaucoup d'eaux, qu'il peut, en un mot, suffire à ses habitans. Il y auroit encore de très-grandes convenances pour placer une colonie dans l'enclos des Tehuelhets; elle y seroit défendue par une grande & rapide riviere qui lui serviroit d'un rempart, d'un fossé naturel, & renfermeroit un territoire long de six lieues, abondant en pâturages, rempli d'un grand nombre de lievres, de lapins, & de bêtes fauves, d'oiseaux & autres commodités, & la riviere fourniroit une multitude de poissons d'especes diverses.

C'est une considération d'un grand poids que celle de placer une colonie, dans un lieu où elle puisse avec facilité se pourvoir de bestiaux, comme vaches, chevaux & autres animaux utiles, & ici on les trouve sur le lieu, & pour ainsi dire sous la main. Un commerce avantageux pourroit d'abord

s'établir avec les Américains, qui pour des colliers de verre coloré, des armes de trait, des épées larges, des pointes de lames, des haches, donneroient des bestiaux pour l'ufage de la colonie & des pelletteries fines pour envoyer en Europe. Et il eſt ſi rare que des vaiſſeaux navigent dans ces murs, que tout ceci pourroit ſe faire dans le plus profond ſecret, & que la nouvelle ville ſeroit peuplée & ſe maintiendroit pendant pluſieurs années avant que les Eſpagnols en fuſſent informés.

Les François, par exemple, ne ſe ſont-ils pas établis dans les isles au ſud de ce pays? n'y ont-ils pas demeuré pluſieurs années, avant que leur établiſſement fut connu des nations de l'Europe?

Les forêts des environs ſont formées de la même eſpece d'arbres que nous avons décrites; il en eſt une eſpece cependant

qui eſt particuliere à cette partie du pays ; les Indiens le regardent comme ſacré, & ne le brûlent jamais. Il produit une gomme de la conſiſtence & preſque de la couleur de la cire jaune ; ſi l'on en jette ſur le feu, elle exhale un parfum odoriférant ; mais elle differe en diverſes qualités de la gomme dont nous nous ſervons en Europe. Je n'ai jamais vu cet arbre : mais les Américains qui m'en ont parlé, m'ont dit qu'il étoit petit : j'ai eu dans les mains quelques morceaux de ſa gomme ; on la mêle avec de la cire, & on en fait de petites chandelles.

Toutes les côtes qui s'étendent de la baie ſans fond à vingt lieues plus au ſud, offrent un ſol aride & ſec, où l'on voit peu de plantes ; ces lieux ſont déſerts, ils ne ſont habités que par quelques guanacoes qui de tems à autre deſcendent des montagnes voiſines ſituées au couchant. Il

n'y a point d'eau pendant la plus grande partie de l'année, & celle qu'on y trouve quelquefois, fe recueille dans les bas fonds après les pluies. Dans les faifons où elles tombent, on voit les Indiens fe rapprocher de ces lieux pour y bruler leurs morts, vifiter leurs fépulcres & chercher du fel dans la baie de St. Julien, ou fur les côtes de la mer. On y remarque quelques collines pierreufes difperfées çà & là, & un minerai qui paroît être une efpece de cuivre y fut recueilli près du port Defiré.

Dans le voyage qu'on fit le long de ces côtes en 1746, on n'y découvrit aucune riviere, quoique les Efpagnols & les miffionnaires qu'ils avoient avec eux, defcendiffent à terre, fur-tout dans les ports marqués dans les anciennes Cartes, & qu'ils vifitaffent toute leur enceinte. Ces recherches infructueufes les convainquirent

de l'erreur de ceux qui en ont marqué la trace, & cette erreur fut probablement causée par des reflux violens qui surmontent les bas-fonds & dont les eaux reviennent ensuite. Mr. Danville, dans sa Carte, décrit le cours de la riviere de Camarones; il l'a fait dégorger dans la baie de St. George par trois embouchures, & non dans la baie de Camarones, comme on le voit dans les anciennes Cartes; mais quelque autorité que puisse avoir ce Géographe, on ne peut s'empêcher d'avoir des doutes sur cette riviere qu'on ne découvrit point dans le voyage dont nous venons de parler, quoiqu'on entrât dans cette vaste baie. Peut-être aussi, la grande distance où le vaisseau fut arrêté loin du rivage, ne permit pas à ceux qui le montoient de faire des observations exactes. Les Indiens qui habitent dans le voisinage, par-

ſent en effet d'une riviere qui arroſe le territoire de Chillilaou ; mais je n'ai pu ſavoir où en étoit la ſource, où en étoit l'embouchure ; peut-être que cette riviere aſſez petite, eſt abſorbée par les déſerts qu'elle parcourt, comme il arrive à différentes rivieres marquées dans les Cartes.

Les Eſpagnols deſcendirent auſſi dans la Baie des Lions, & n'y découvrirent l'embouchure d'aucune riviere. Ils ne virent de digne de remarque dans celle de Camarones, que des rocs d'une groſſeur extraordinaire qui offroient l'apparence d'une grande ville ſur l'eau. Le fond de cette baie a ſi peu d'eau, que le vaiſſeau fut arrêté ſur les rocs, & qu'on fut obligé d'attendre le retour de la marée pour le remettre à flot : ils débarquerent auſſi dans la baie de Gallegos ; mais ils furent rappellés à bord avant qu'un examen attentif

les eut assuré s'il y avoit, ou s'il n'y avoit pas une riviere.

CHAPITRE XVIII.

Du pays des Telhuelhets.

Le territoire des Telhuelhets & des autres nations Patagones qui habitent le voisinage des côtes de cette partie presque inhabitable de l'Amérique, n'est pas aussi riche que celui que nous avons déja parcouru. Un des captifs Espagnols que j'ai rachetés de l'esclavage, & dont l'un d'eux y avoit séjourné pendant sept ans, dit qu'il est composé de vallées ceintes par une chaîne de montagnes basses, arrosées par des sources & de petits ruisseaux qui se rendent dans des lacs peu étendus, ou dans des fonds marécageux qui se des-

féchent en été : dans ces tems de féchereffe, plufieurs des habitans viennent s'établir fur les bords de la Seconde Defaguadero, amenant avec eux leurs femmes, leur famille & tout leur bagage; quelques-uns vont plus loin encore, & fixent leur demeure au pied du Cafuati, du Vuulcan & du Tandil.

Les vallées des Telhuelhets abondent en pâturages, & font variées par de petites forêts qui donnent du bois de chauffage. Il y a un grand nombre de guanacoes, & quelques-uns de ces Américains font leurs tentes avec les peaux de ces animaux. On y trouve auffi une multitude d'antas; les Telhuelhets en vendent la peau aux autres Puelches, qui en font des armes défenfives.

L'anta (le tapir de Mr. de Buffon,) eft un animal qui a des reffemblances avec le

cerf ; mais il eſt ſans cornes. Son corps eſt de la groſſeur d'un grand âne, ſa tête eſt longue & preſque conique, elle ſe termine en un groin pointu : il eſt fort, large d'épaules & des hanches ; ſes cuiſſes & ſes jambes ſont longues & plus fortes que celles du cerf ; ſes pieds ſont fendus comme les ſiens, mais ils ſont plus grands ; ſa queue eſt courte comme celle du daim ; ſa force eſt ſinguliere ; il réſiſte à deux chevaux & les entraîne après lui, tandis qu'une vache ou un taureau céde à un ſeul cheval. Lorſqu'il eſt pourſuivi, il s'ouvre un chemin au travers des bois les plus épais, les taillis les plus fourrés ; il briſe, il abat tout ce qui s'oppoſe à lui. Je n'ai point appris qu'on ait fait quelques tentatives pour rendre cet animal domeſtique, quoiqu'il ne ſoit pas bien féroce, & ne faſſe guere du mal qu'aux chacras ou

plantations ; il pourroit cependant être de grande utilité , si sa force étoit appliquée au service de l'homme.

Il n'y a point de chevaux sauvages dans cette contrée ; mais les chevaux domptés qu'on y nourrit , l'emportent par la force & la beauté sur tous ceux de l'Amérique méridionale : ils supportent de longs voyages faits sans autres provisions que ce qu'ils broutent sur leur chemin : aucun autre ne les surpasse en courage & en vîtesse. On trouve là aussi , une grande abondance de petit gibier , & les Américains qui sont ici en assez grand nombre , en font leur principale nourriture. On y recueille des quantités de besoards occidentaux qu'on trouve dans l'estomac des guanacos & des vigognes , & même dans l'anta ; mais ce dernier est le plus grossier de tous. Lorsqu'on en prend beaucoup , il agit comme un

puiſſant diaphorétique. J'ai éprouvé qu'il étoit d'un ſecours prompt dans les chaleurs d'entrailles, dans les foibleſſes & autres maladies de ce genre, en la donnant à la doſe d'une dragme ; on peut la donner ſans danger en grande quantité. Je l'ai trouvé préférable en beaucoup de cas à nos poudres teſtacées, & aux ſubſtances minérales. Quelques-unes de ces pierres peſent dix-huit onces.

Il y a dans ce pays diverſes ſortes d'oiſeaux, tels que des colombes, des tourterelles, des canards, des faiſans, des perdrix, &c. qui peuvent offrir une reſſource utile que négligent les Indiens. On y voit des oiſeaux de proie, comme aigles, vautours, milans, chouettes & faucons. Mais on n'y voit, ſur-tout plus au midi, ni lions, ni tigres, excepté dans les Cordelieres.

CHAPITRE XIX.

Du pays des Huilliches.

Il eſt ſitué au midi de Valdivia, au-delà du Tehuel Mapu; & ſelon la relation des miſſionnaires, il eſt pauvre, deſtitué de toutes les néceſſités de la vie, comme eſt toute la côte entre le Chili & le détroit de Magellan. Les Sauvages qui l'habitent, vivent principalement de poiſſon, & ſont diſtingués par les noms de Chonos, de Poyyus, & de Key-yus. Ceux de ces deux dernieres nations qui vivent le plus loin des côtes, pourſuivent le gibier à la courſe & s'en ſaiſiſſent; car ils ſont fort agiles & exercés à cette chaſſe dès l'enfance. La plus grande partie des proviſions pour les ſoldats & les miſſionnaires Eſpagnols de

Chiloe leur eſt envoyée de Valdivia ou d'autres ports du Chili. Il y a dans Chiloe une petite ville, ou plutôt un village où réſide un gouverneur Eſpagnol.

Les montagnes des Huilliches ſont beaucoup plus baſſes que celles qui ſe prolongent vers le nord ; on peut les traverſer dans tous les tems de l'année, elles ſont coupées de paſſages fréquens, & ſont couvertes de forêts où l'on trouve du bois de charpente. Il y a une eſpece d'arbre particulier au pays, que les Indiens appellent *lahual* & les Eſpagnols *alerce* : la deſcription qu'on m'en a faite eſt obſcure ; il me paroît être une ſorte de ſapin. Ce qu'il a de remarquable, c'eſt la facilité qu'il offre pour en faire des planches, parce que ſon tronc eſt marqué de lignes droites du ſommet au pied ; on enfonce des coins dans les fentes, & ils le diviſent avec plus de

facilité que la scie en planches droites, d'une épaisseur convenable ; ces arbres sont fort grands, mais je n'ai pu savoir exactement de quel diamêtre.

Si cet arbre étoit transplanté ou semé en Angleterre, il est probable qu'il y réussiroit, le climat y étant à-peu-près le même que celui où il croît, & on l'estime le bois le plus précieux pour la charpente, soit pour sa beauté, soit pour sa durée. Il n'est pas inutile d'observer qu'il seroit facile de l'amener en radeaux dans la baie de St. Matthias, par les rivieres de Nahuelhuaupi, de Sanquel, de Lolgen & du Desaguadero, & qu'on pourroit y en construire des vaisseaux, des maisons & autres objets.

Les Huilliches ont aussi une espece de tabac qu'ils broyent lorsqu'il est verd encore, & dont ils font des rouleaux cylin-

driques, courts & épais. Il eſt d'une couleur verd-obſcur, & exhale une odeur forte & déſagréable lorſqu'on le brule ; cette odeur differe un peu de celle du tabac de Virginie ; il eſt fort & enivre bientôt. Les Huilliches le fument en commun & ſe tendent la pipe de l'un à l'autre : chacun en prend une gorgée, & continue jusqu'à ce qu'il ait troublé leurs ſens.

Les peuples qui habitent dans les environs du détroit de Magellan, ſont des tribus de Telhuelhets, connus ſous le nom de *Sehuau-cunny d'Yacanacunny*. Ils ont différens arbres fort élevés & une eſpece de buiſſon qui leur donne des eſpeces de baies qui ſont bonnes à manger, échauffent l'eſtomac, & ſemblent être un aliment utile pour le climat froid qu'ils habitent.

CHAPITRE XX.

De la Terre de Feu.

La Terre de Feu eſt formée d'un grand nombre d'isles : celles qui en forment la partie occidentale ſont petites, baſſes, pleines de marais & d'étangs : la plupart ne peuvent être habitées, parce qu'elles ſont couvertes d'eau. Celles qui ſont au levant ſont grandes, élevées, ont des montagnes, des forêts, des habitans qui ſont de la nation de Yacana-cunny : ils avoient des occaſions fréquentes de communiquer avec les François, & aujourd'hui ils communiquent avec les Eſpagnols qui viennent des isles Malouines ou de Falkland pour y faire leur proviſion de bois. Je ne puis dire s'il y a beaucoup de bêtes fauves

dans ces grandes isles , mais il y a de
oiſeaux. Il eſt très-probable que leurs ha
bitans ne vivent pas entiérement de poiſ
ſons : car il leur ſeroit difficile de s'en four
nir pendant l'hiver dans ces climats glacés

Dans l'année 1765 ou 1766, je ne ſai
laquelle, un vaiſſeau eſpagnol qui portoi
des marchandiſes au Pérou, fut pouſſé ſu
le rivage & mis en pieces ſur l'une de ce
isles, à environ quatorze lieues de l'en
trée du détroit. L'équipage fut ſauvé, &
ſe fit lui-même un navire aſſez grand pou
le tranſporter lui & ſes proviſions à Bue-
nos-Aires. Il y parvint & informa le Gou-
verneur D. Pedro de Cavallos, que les ha-
bitans de cette isle étoient bons & hoſpi-
taliers ; qu'ils l'avoient aidé à charrier des
arbres grands & peſans qu'ils avoient abat-
tus pour conſtruire leur vaiſſeau ; qu'ils
l'avoient aſſiſté dans ſes beſoins. Il donna

libéralement une partie de ses marchandises à ces bonnes gens qui avoient estimé davantage celles qui avoient le moins de valeur pour nous, & préféré les draps grossiers qui pouvoient les préserver du froid, à la soie, au satin, aux drap tissus d'or ou d'argent. Lorsqu'ils étoient venus vers l'équipage naufragé, ils étoient armés d'arcs & de flèches; mais au lieu d'en faire usage, ils l'avoient assuré de leur bienveillance, & donné des gages d'intentions pacifiques : ils s'inclinoient en les abordant; ils sautoient, frottoient leurs ventres & frappoient des mains. Ces marques de bonhomie ne se démentirent pas. Le Gouverneur à qui on en fit le récit, en rendit compte à la Cour d'Espagne & lui proposa de fonder une colonie dans cette isle; mais alors les François transigeoient avec elle pour lui céder les isles Malouines, &

le projet du Gouverneur quoique dicté par la prudence, ne fut point écouté, & il fut bientôt rappellé dans sa patrie.

Taiou, le cacique des Yacana-cunny, me dit que cette nation se servoit d'une espece de radeau pour traverser quelquefois le détroit & pour communiquer avec le peuple dont il étoit le chef. On peut conclure de là qu'elle connoît & jouit des commodités du bois, de l'eau & du sol, & que si l'on y trouvoit un bon port, leur isle seroit plus convenable, & mieux située pour y fonder une colonie qui commandât les passages de la mer du Sud, que les isles Falkland.

CHAPITRE XXI.

Des isles Falkland.

Les isles Falkland, nommées par les François *isles Malouines*, ſont en fort grand nombre; mais elles ſont petites; il n'y en a que deux qui ſoient grandes. Ce que j'en dirai ici, eſt conforme aux récits que m'en ont fait pluſieurs des officiers Eſpagnols qui s'y étoient rendus pour en prendre poſſeſſion, lorſque les François les leur eurent cédées, afin d'en tranſporter ceux des habitans qui les quittoient, & pour y faire prendre leur place à des Eſpagnols amené de Buenos-Aires. Ils m'ont été confirmés par un canonnier François qui fit voile avec moi de Rio de la Plata, pour nous rendre à Cadix, & avoit réſidé pen-

dant plusieurs années dans ces isles. Tous sont des témoins qu'on ne peut rejetter.

Ces isles sont si basses, si coupées de fondrieres & de marais, qu'après une averse de pluie, il n'est pas possible de sortir & faire un pas sans enfoncer jusqu'aux genoux dans la boue. Les maisons y sont bâties avec de la terre, l'excessive humidité du sol, fait que l'intérieur y est tapissé de mousse : le défaut de bois ne permet pas d'y faire de la brique. Les colons y ont semé diverses sortes de graines, telles que du froment, de l'orge, des pois, des fèves & autres; mais le sol en est si stérile, qu'ils ne donnent que de l'herbe, & qu'on y seme sans y moissonner. Toute l'industrie Françoise exercée pendant plusieurs années n'a pu y faire réussir que des laitues, & ce n'a été qu'à force d'y rassembler le crotin de tous les animaux

qu'on y nourriſſoit, vaches, cochons & chevaux. Les ſeuls animaux naturels à ces isles ſont les pengoins & les outardes, & les derniers ſont les ſeuls qui puiſſent y être un aliment, & un aliment très-médiocre encore. On les tue avec le fuſil, & elles ſont aujourd'hui ſi fuyardes, qu'elles en ſont devenues rares & cheres. On y pêche auſſi; mais le poiſſon qu'on y prend n'eſt pas proportionné aux beſoins des habitans. Telle eſt la pauvreté de cette contrée que le Gouverneur Eſpagnol de Buenos-Aires eſt obligé d'y envoyer tous les trois ou quatre mois des vaiſſeaux à ſes frais, pour en entrenir & la garniſon & les colons, & qu'ils n'en rapportent rien. On y a tranſporté des chevaux, des vaches, des cochons; mais le pays eſt ſi froid, ſi humide, ſi dénué d'abri qu'ils n'y croiſſent point, & ont peine à

y propager. Il faudra prendre les mêmes ſoins, faire les mêmes frais auſſi longtems que l'établiſſement ſubſiſtera. Il n'y a point d'arbres, point de bois, & l'on n'y peut faire du feu qu'avec la tige d'un arbriſſeau bas, aſſez ſemblable à notre genêt, ou à notre bruyere, & encore il y eſt aſſez rare : les habitans ſont obligés d'envoyer des barques pour chercher du bois dans la Terre de Feu. L'eau eſt preſque la ſeule proviſion néceſſaire que cette contrée fourniſſe ; on y trouve encore un bon port, qui cependant ne paroît pas pouvoir répondre au but qu'on s'eſt propoſé en y formant un établiſſement ; car comme ce port eſt nommé *de Solidad*, eſt ouvert au nord & au nord-eſt, il faut que le vent ſouffle de ces points de l'horiſon pour que les vaiſſeaux y entrent. Or ces vents ſont les plus favorables pour dou-

bler le cap Horn, les vaiſſeaux n'y entreroient ſouvent que pour y perdre le moment de pénétrer dans la mer Pacifique, ſur-tout parce qu'ils feroient forcés d'attendre pour fortir de ce port un vent contraire à celui qui devroit les conduire dans cette mer, & de ſéjourner ainſi dans un lieu où ils n'ont l'eſpérance d'y faire d'autres proviſions que de l'eau.

La France y envoya des colons durant la guerre de 1760, pour s'aſſurer un port où ſes vaiſſeaux revenant des Indes Orientales par la mer du Sud, puſſent ſe repoſer : la crainte des armateurs Anglois les avoient forcés de prendre cette route. Mais lorſque la guerre fut terminée, elle ſe laſſa de cette miſérable colonie qui demandoit toujours des dépenſes nouvelles, & réſolut de l'abandonner. Cependant comme elle déſiroit retirer l'argent qu'elle y avoit mis,

elle repréſenta cette nouvelle acquiſition ſous un jour ſi avantageux à la Cour d'Eſpagne, que Charles III convint d'en payer cinq cents mille dolars (quelques-uns diſent huit cents & davantage). Le Roi de France en reçut une partie, & le reſte fut abandonné à Mr. de Bougainville qui étoit le propriétaire de l'établiſſement. Tout cet argent avec une cargaiſon de proviſions fut porté à Rio Janeiro, pour être payé à Buenos-Aires. Le Capitaine d'une frégate eſpagnole repréſenta d'une maniere hardie & libre, au Gouverneur de Buenos-Aires, & en préſence de Mr. de Bougainville, qu'on en avoit impoſé au Roi d'Eſpagne; il proteſta qu'aucun bon ſujet du Roi, commis pour recevoir ces isles en ſon nom, ne pouvoit les recevoir à ce prix ſans violer la loyauté qu'il devoit à ſon Souverain, & ſes devoirs comme

chrétien, au moins avant que d'avoir inftruit de tout la Cour d'Efpagne qui avoit été groffiérement trompée fur ce fujet.

Mr. de Bougainville ne répondit rien à cet officier, & peut-être n'avoit rien à lui répondre ; car il étoit un témoin recufable, & le Capitaine pouvoit ajouter à fon témoignage celui de cent perfonnes, qui venoient de ces isles pour en tranfporter les habitans François.

Les Efpagnols conduifirent avec leurs colons deux freres Francifcains & un Gouverneur, qui voyant cet établiffement, furent pénétrés de chagrin, & le Gouverneur, qui étoit le Colonel Catani, ne put voir fans douleur, les vaiffeaux fur lefquels il étoit venu avec les fiens, retourner à Buenos-Aires ; il déclara qu'il s'eftimeroit bien heureux de pouvoir s'éloigner de ce pays miférable, dût-il perdre fon emploi, dût-il être réduit

à celui de mouſſe, pourvu qu'il revint à Buenos-Aires.

CHAPITRE XXII.

Des Moluches, & en particulier des Picunches & des Pehuenches.

LES nations Américaines qui habitent ces contrées, ſe donnent à eux-mêmes la dénomination générale de Moluches & de Puelches.

Les Moluches ſont connus des Eſpagnols ſous les noms d'Aucaes ou d'Araucanos.

La derniere de ces appellations eſt un reproche offenſant; il ſignifie rebelle, féroce, ſauvage & bandi: la premiere, à peu de choſe près, a le même ſens; excepté qu'il s'applique également aux hommes &

aux

aux bêtes; ainſi auca cahual eſt un cheval ſauvage ; ainſi encore aucatun, ou aucatuln, c'eſt exciter un tumulte.

Ils ſe donnent le nom de Moluches, du mot *molun*, faire la guerre, & *moluche* ſignifie un guerrier. Ils ſont diſperſés ſur le pays qui s'étend au levant & au couchant des Cordelieres du Chili, des confins du Pérou au détroit de Magellan, & peuvent être diviſés en trois différentes nations, les Picunches, les Pehuenches & les Huilliches.

Les Picunches ſont les plus ſeptentrionaux de ces peuples ; leur nom *picun*, nord, & *che*, hommes ou peuple, peut être rendu par ceux d'hommes du nord. Ils habitent les montagnes depuis Coquimbo juſqu'à la latitude de St. Jago du Chili, & plus bas encore. Ce ſont les plus grands hommes & les plus courageux de tous les Moluches, ſpécialement ceux qui ſont au couchant

des Cordelieres, parmi lesquels on compte les Pencō, les Tucapel & les Arauco; c'est de ces derniers que les Espagnols ont pris le nom d'Araucanos, & par erreur ils l'ont appliqué à tous les Indiens du Chili. Tous ceux qui habitent à l'orient des Cordelieres, s'étendent jusqu'au-dessous de Mendoza, & sont appellés Puelches par ceux qui vivent sur le côté opposé de ces montagnes, car *puel* signifie l'orient dans leur langue : ceux qui sont placés plus au midi, ont le nom de Picunches : j'ai connu quatre de leurs caciques.

Les Pehuenches touchent au nord les Picunches, & s'étendent jusqu'au-delà de Valdivia, sous le trente-cinquieme degré de latitude méridionale. Leur nom dérive du mot *pehuen*, mot qui désigne le pin, arbre très-abondant dans leur pays. Comme ils sont situés au midi des Picunches,

ceux-ci leur donnent quelquefois le nom d'Huilliches, ou Peuples méridionaux; mais plus généralement ils ſont connus ſous le nom de Pehuenches. Leurs caciques étoient de mon tems Colopichun, Amolepi, Antucule, & beaucoup d'autres. Ce dernier étoit jeune & je l'ai beaucoup connu.

Ces deux nations étoient autrefois fort nombreuſes, & eurent de longues, de ſanglantes guerres avec les Eſpagnols qu'ils chaſſerent preſque du Chili, où ils détruiſirent les villes impériales d'Oſorno & de Villarica, où ils tuerent deux préſidens, Valdivia & D. Martin de Loyola; mais aujourd'hui leur nombre eſt ſi fort diminué, qu'en raſſemblant toutes leurs forces, à peine feroient-ils une armée de quatre mille hommes. Leurs fréquentes guerres avec les Eſpagnols du Chili, de Mendoza, de

Cordova & de Buenos-Aires, avec leurs voiſins les Puelches, & avec d'autres encore, les ont affoiblis. Mais la plus grande cauſe de leur deſtruction eſt l'eau-de-vie que les Eſpagnols leur vendent, & la chica qu'ils font eux-mêmes. Souvent ils engagent, ils vendent aux Eſpagnols leurs femmes, leurs enfans, pour avoir la premiere ; & lorſqu'ils ſont ivres, ils ſe querellent, ſe battent, ſe tuent entr'eux : le parti qui a ſuccombé dans ces querelles, conſerve le déſir de la vengeance, & l'exerce avec cruauté. La petite vérole encore que les Européens leur ont apportée, y cauſe des ravages effrayans : c'eſt une peſte qui dévaſte & rend déſertes leurs habitations. Cette maladie eſt beaucoup plus fatale à ces peuples qu'aux Eſpagnols & aux Négres, à cauſe de leur corpulence, de la mauvaiſe nourriture, du défaut de propreté, d'abri,

de couvertures, de ſoins néceſſaires ; car les peres fuient leurs enfans, leurs femmes ; les enfans leurs parens s'ils en ſont attaqués, pour éviter qu'elle ne les atteigne, & les abandonnent ſouvent au milieu des déſerts. Il y a 45 ans que la nombreuſe nation des Chechehets prit cette maladie dans le voiſinage de Buenos-Aires, & dès les premiers ſymptômes, elle voulut fuir & ſe retirer dans ſon propre pays qui en étoit à environ 200 lieues. Il falloit qu'ils traverſaſſent de vaſtes déſerts, & chaque jour de ce voyage, ils laiſſoient derriere eux leurs amis, leurs enfans, leurs peres malades, dans des lieux ſauvages, ſans autres ſecours, ſans autres proviſions, qu'une peau dreſſée du côté d'où venoit le vent, & une cruche d'eau. Ce voyage funeſte affoiblit cette nation puiſſante à tel point, qu'elle ne peut aujourd'hui raſſembler plus de trois cents guerriers.

CHAPITRE XXIII.

Des Huilliches.

On donne ce nom aux Moluches méri
dionaux ; leur territoire s'étend de Valdi
via au détroit de Magellan. Ils ſont diviſé
en quatre tribus ou nations diſtinctes. L
premiere d'entr'elles occupe le pays qui d
la mer de Chiloé, va au-delà du lac d
Nahuelhuaupi : elle parle la langue chi
lienne. La ſeconde a le nom de Chonos
& vit dans les environs de l'isle de Chiloé
La troiſieme eſt appellée Poy-yus ou Peyes
& habite les côtes de la mer depuis l
quarante-quatrieme degré de latitude mé
ridionale juſqu'à un peu au-delà du cin
quante & unieme. De-là juſqu'au détroit
on trouve le territoire de la quatriem

nation, diſtinguée par le nom de Key-yus ou Keyos.

Les trois dernieres tribus ſont connues ſous le nom de Vuta-Huilliches ou de Grands Huilliches; parce qu'ils ont le corps plus gros, qu'ils ſont plus grands que les premieres, qu'on diſtingue ſous celui de Petits Huilliches ou Pichi-Huilliches. Ils ſemblent ſortir de deux peuples différens; leur langue eſt un mêlange de celles des Moluches & des Tehuels. Les autres Huilliches & les Pehuenches parlent le même idiome; ils ne different des Picunches qu'en ce qu'ils uſent de la lettre S au lieu de l'R & du D qu'ils n'ont pas dans leur alphabet, & ſouvent du T quand les autres ſe ſervent du CH; comme Domo pour Somo, une femme; huaranca pour huaſanca, un millier; vuta pour vucha, grand. Ces nations ſont nombreuſes, ſur-tout celle des Vuta-

Huilliches. J'ai connu un de leurs caciques, c'eſt Tepuanca : j'en ai connu d'autres encore ; mais j'en ai oublié les noms.

CHAPITRE XXIV.

Des Puelches.

Les Puelches, ou le peuple de l'Orient, ſont ainſi appellés par ceux du Chili, parce qu'ils ſont ſitués au levant de leur territoire ; ils ſont bornés au couchant par les Moluches, au midi par le détroit de Magellan, au nord par les Eſpagnols de Mendoza, de San Juan, de San Luis de la Punta, de Cordova & de Buenos-Aires, au levant par la mer Atlantique.

Ils portent différentes dénominations ſelon les différentes ſituations de leurs contrées reſpectives, ou peut-être parce qu'ils

ſont originairement des nations différentes. Ceux qui ſont ſitués au nord ſont appellés *Taluhets* ; au couchant & au midi, ce ſont les Diuihets ; entre le midi & le levant, les Chechehets ; au midi de ces derniers eſt la contrée des Tehuelhets, ou comme ils ſe nomment dans leur langue, les *Tehuel-Kunny*, c'eſt-à-dire, les hommes du midi.

Les Taluhets ſont limitrophes au couchant avec les Picunches, & habitent la rive orientale du Premier Deſaguadero, juſqu'aux lacs de Guanacache, dans les juriſdictions de San Juan & San Luis de la Punta, diſperſées en petites troupes & rarement fixés en un lieu particulier. Il y en a quelques-uns dans la juriſdiction de Cordova, ſur les rivieres Quarto, Tercero & Segundo ; mais la plus grande partie a été détruite ou par des guerres avec les

autres Puelches & les Mocovies , ou parce qu'ils ſe ſont diſperſés & refugiés parmi les Eſpagnols. Il y avoit autrefois quelques hommes de cette nation dans le diſtrict de Buenos-Aires , ſur les rivieres de Lujan & de Conchas , & dans celui de Matanza ; mais il n'y en a plus aujourd'hui.

Les reſtes de cette nation ſont ſi foibles, qu'à peine peuvent-ils raſſembler deux cents hommes propres à combattre ; ils ſe bornent à une ſorte de guerre de pirates & en petites bandes , excepté lorſqu'ils ſont aſſiſtés de leurs voiſins , les Picunches , les Pehuenches , & les Diuihets ; alors même , réunis à leurs auxiliaires , ils ne peuvent paroître ſur le champ de bataille au nombre de plus de cinq cents guerriers , & rarement peuvent-ils l'atteindre. Cette nation & celle de Diuihets , ſont connus

des Eſpagnols ſous le nom de *Pampas.*

Les Diuihets bordent au couchant la contrée des Pehuenches, du trente-cinq au trente-huitieme degré de latitude méridionale, & s'étendent le long des rivieres Sanquel, Colorado & Hueyque, dans un eſpace de quarante milles au levant du Caſuhati. Ils ont les inclinations errantes & vagabondes des Taluhets, & ne ſont pas beaucoup plus nombreux, parce qu'ils ont été détruits dans leurs courſes ſur les Eſpagnols; quelquefois unis aux Taluhets, quelquefois aux Pehuenches, plus ſouvent ils ſe répandent ſeuls, ſur les frontieres le long des montagnes de Cordova & de Buenos-Aires, d'Arrecife à Lujan, tuant les hommes, emmenant les femmes & les enfans en eſclavage, pouſſant devant eux les beſtiaux dont ils peuvent s'emparer.

Ces deux peuples ſubſiſtent principale-

ment de la chair des juments qu'ils chaſſent divifés en petits partis de trente à quarante, dans les vaſtes plaines entre Mendoza & Buenos-Aires, où ſouvent ils ſont rencontrés par de nombreuſes compagnies d'Eſpagnols, envoyés contr'eux, & qui exercent à leur égard les loix d'une vengeance réciproque, avec une cruauté plus grande encore que celle des Sauvages.

Mais ces rencontres ne ſont pas les ſeuls dangers qu'ils ont à courir ; car ſi les Tehuelhets ou les Chechehets ſont alors établis dans le voiſinage du Caſuhati, du Vuulcan ou du Tandil, lorſque nos pillards reviennent dans leurs excurſions, & ſe retirent avec leur proie, ceux-là tombent impitoyablement ſur eux dans leur retraite, ſur-tout dans les lieux où la longueur de leur marche les oblige à ſe repoſer quelque tems avec leurs beſtiaux,

tuent tout ce qui leur résiste, dépouillent tout ce qui céde & chassent au loin les vagabonds.

Le pays des Chechehets, ou peuple de l'est, est situé entre les rivieres Hueyque & le Premier Desaguadero, ou la riviere Colorado, & de là au Second Desaguadero ou fleuve Noir. Mais ils errent sans cesse autour de ces limites, transportant avec eux plusieurs habitations; ils se séparent sur les motifs les plus légers & souvent sans autre raison que leur humeur vagabonde. Leur territoire abonde en gibier, comme lièvres, armadilles, autruches, &c. On y trouve peu ou point de guanacoes. Lorsqu'ils sont forcés par la disette de chevaux d'errer dans le Casuhati & le Tandil, ils y chassent; mais avec si peu d'adresse qu'ils ne rapportent rien à leur retour, à moins que leurs voisins les Tehuelhets ne

leur donnent quelque gibier, ou que par un hazard heureux, ils ne rencontrent quelque parti de Pehuenches, & ne le surprennent ; ces derniers ayant toujours beaucoup de provisions à leur retour. Sous d'autres rapports, les Chechehets, sont de bonnes gens, sinceres & sans malice, plus honnêtes que ne le sont les Moluches & les Taluhets. Ils sont fort superstitieux, adonnés à la divination, au sortilège, & peuvent être facilement trompés. Ils sont en général grands de taille & courageux, comme leurs voisins les Tahuelhets ; mais ils ne parlent pas la même langue qu'eux ; humbles & doux dans la paix, ils sont actifs & hardis à la guerre comme l'ont éprouvé à leurs dépens les Taluhets & les Diuihets ; ils sont maintenant en petit nombre, la petite vérole les a presque détruits. Leurs caciques s'appelloient *Sejechu* & *Daychaco.*]

Les Tehuelhets, qui en Europe ſont connus ſous le nom de *Patagons*, ont été auſſi nommés *Tehuelchues*, mais par ignorance de leur idiome : car *chu* ſignifie contrée ou ſéjour, & non peuple qu'exprime le monoſillabe *Het*, & plus au ſud par le mot *Kunny* ou *Kunnee*. Ceux-ci & le Chechehets ſont connus des Eſpagnols ſous le nom de *Serranos* ou de montagnards. Ils ſont partagés en un grand nombre de ſoudiviſions, comme les Leuvuches, ou le peuple de la riviere, les Callilehets, ou le peuple des montagnes : parmi ceux-ci on diſtingue les Chulilau-Kunny, les Sehuau-Kunny, & les Yacanna-Kunny : ces trois dernieres tribus ſont appellés *Vucha Huilliches* par les Moluches.

Les Leuvuches habitent les deux bords du fleuve Noir, ou comme ils l'appellent du *Cuſu-Leuvu*. Vers le nord ils ont un

pays vaſte, mais déſert, que des bois épais, des lacs, des marais hériſſés de roſeaux forts & épineux rendent impénétrable : ils donnent le nom de *Sanquel* à ces roſeaux. Là, toute communication eſt fermée vers le nord, ſi l'on ne ſe détourne au couchant en ſuivant le pied de Cordelieres, ou au levant en ſe dirigeant ſur les côtes de l'Océan.

Ce peuple paroît être compoſé de Tehuelhets & de Chechehets ; mais il parle la langue des derniers avec quelque mêlange de Tehuel. Vers l'orient il touche au territoire des Chechehets ; vers l'occident à celui des Pehuenches & des Huilliches ; vers le nord à celui des Diuiches ; vers le ſud à quelque partie d'une tribu de Tehuelhets. En partant du grand lac d'Huechun Lauquen, ils ſe rendent en ſix jours à Valdivia. Cette nation eſt la

plus refpectées de toutes celles qui font comprifes fous les noms de *Telhuelhets* & de *Chechehets*, & leur cacique *Cacapol*, comme fon fils *Cangapol*, femblent exercer leur autorité fur toutes. Lorfqu'ils déclarent la guerre, ils font d'abord joints par elles, par les Huilliches & les Pehuenches méridionaux qui habitent un peu au fud de Valdivia.

Ces Leuvuches ne font pas nombreux; c'eft avec peine qu'ils pourroient raffembler trois cents guerriers; la petite vérole leur a été plus funefte que les combats les plus fanglans. Ils avoient joint les Chechehets pour venir dans les plaines de Buenos-Aires attaquer Don Gregorio Mayu Pilquiya, fameux dans ces contrées, & qui étoit fuivi d'une quantité confidérable de Taluhets; il les vainquit près du lac de Lobos, & ils fe retirerent près du Vuul-

can ; mais malheureusement ils prirent quelques habits venus de Buenos-Aires où régnoit cette maladiecontagieuse qui en fit périr un grand nombre. Ils ont perdu encore beaucoup de monde dans leurs guerres avec leurs voisins vers le nord, comme les Picunches & les Taluhets, qui se réunissent,& descendant des Cordelieres, les surprennent & les massacrent. Quand ils s'apperçoivent de ces irruptions, ils échappent à leurs ennemis en traversant la riviere à la nage ; ce que ceux-ci n'osent faire. Mais dans la confusion du combat ou de la fuite, ils laissent leurs enfans en arriere & ils deviennent la proie de leurs ennemis inhumains, qui égorgent tout ce qu'ils trouvent, & n'épargnent pas même ceux qui sont encore au berceau. Quand ces attaques ont été prévues, cette nation brave & courageuse,

tombe ſur ſes ennemis, & alors il en eſt peu qui échappent à ſa furie. Leur cacique Cacapol montre à ſes hôtes de grands monceaux d'os de ſes ennemis qu'il s'énorgueillit d'avoir tués. Ce cacique maintient la paix avec les Eſpagnols, afin que ſon peuple puiſſe chaſſer ſans crainte dans les vaſtes plaines de Buenos-Aires, entre les limites de Matanza, Conchas, Magdalena, & les montagnes: c'eſt par cette raiſon qu'il ne permet pas à d'autres tribus de s'étendre au-deſſous de Lujan, & que ce cacique & ſes confédérés, dans les mois de Juillet, Août & Septembre, ſe placent de maniere qu'ils puiſſent à la fois chaſſer le gibier, veiller ſur leurs ennemis, & les attaquer, les détruire s'ils en trouvent l'occaſion.

CHAPITRE XXV.

Guerre de ces peuples avec les Eſpagnols.

QUOIQUE inquiet de l'établiſſement des Eſpagnols, quoique jaloux de leur puiſſance, ils n'avoient jamais eu de guerre avec eux, juſqu'en 1738 & 1740. Voici quelle en fut la cauſe.

Les Eſpagnols avec autant d'imprudence que d'ingratitude, avoient fait périr Mayu Pilquiya, en le forçant de ſe retirer, expoſé aux ennemis qu'il s'étoit fait en défendant leur territoire, & trop éloigné de leurs établiſſemens pour en être ſécouru. Il étoit le ſeul cacique Taluhet qui fut leur ami, ſouvent il avoit combattu pour eux les Picunches & ſes compatriotes même. Après ſa mort, ſes ennemis le

vengerent ; un parti de Taluhets & de Picunches attaqua les métairies ſituées ſur les rivieres Areco & Arecife, & les Eſpagnols conduits par leur meſtre de camp D. Jean de S. Martin, arrivés trop tard pour ſurprendre les voleurs, ſe dirigerent vers le ſud pour ne pas revenir les mains vuides dans leurs demeures. Ils découvrirent les tentes du vieux Caleliyan environné de la moitié de ſa tribu, qui ne ſachant rien de ce qui étoit arrivé, dormoient tranquillement & ſans ſoupçon du moindre danger. Sans examiner ſi c'étoient des ennemis, ils firent feu ſur leurs tentes, & en tuerent pluſieurs avec leurs femmes & leurs enfans. Quelques-uns ſe réveillerent, & frappés de l'horrible ſpectacle de leurs amis, de leurs familles expirantes, ils réſolurent de ne pas ſurvivre à ce malheur, ils s'armerent, & vendi-

ſent leur vie auſſi chérement qu'il leur fut poſſible. Mais enfin ils ſuccomberent eux & leur vieux cacique.

Le jeune Caleliyan n'étoit pas alors avec les ſiens ; il apprit ce qui venoit d'arriver, & réſolut de venger ſon pere & ſes amis aſſaſſinés. Il raſſembla environ trois cents hommes parmi ſes compatriotes & chez les Picunches, tomba ſur le village de Lujan, tua un grand nombre d'Eſpagnols, & en emmena quelques-uns, avec quelques milles pieces de bétail. Les Eſpagnols accoururent avec ſix cents hommes de milice & une compagnie de troupes régulieres ; mais leur diligence fut moindre que celle de leur ennemi. Ne pouvant l'atteindre, ils tournerent les étangs ſalés & deſcendirent le Caſuhati, où étoit alors le cacique Cangapol avec quelques-uns des ſiens. Avertis de leur arrivée, ils échapperent prudem-

ment à leur fureur. Trompés dans leur attente, les Eſpagnols ſe rapprocherent de la mer & du Vuulcan où ils rencontrerent une troupe d'Huilliches, qui ſe regardant comme amis & en pleine paix, vinrent ſans armes au-devant d'eux. Le meſtre de camp les fit environner & mettre en pieces, malgré les remontrances du commandant des troupes réglées, qui trouvoit ce procédé cruel & intercédoit en leur faveur.

Après cet infame exploit, ils marcherent vers le Salado, à environ 40 lieues de la ville de Buenos-Aires, à 20 des fermes qui en dépendent, où le cacique Cahuel, nommé *Tolnichi-ya*, couſin de Cacapol, l'ami, l'allié des Eſpagnols & très-reſpecté par eux, étoit campé ſous la protection du gouverneur actuel Salcedo. Ce cacique, tenant en main la lettre du gouverneur, & montrant la permiſſion qu'il

en avoit reçue, fut tué d'un coup de feu à la tête, par le féroce meſtre de camp : tous les Indiens furent tués, toutes leurs femmes, tous leurs enfans faits eſclaves, & parmi eux étoit le jeune fils du cacique, âgé de douze ans. Son frere aîné ſe trouva heureuſement loin de ces lieux, à la chaſſe des chevaux ſauvages.

Cette conduite barbare du meſtre de camp irrita ſi violemment toutes les nations Indiennes, Puelches & Moluches, qu'elles prirent toutes les armes contre les Eſpagnols, qui ſe virent attaqués à la fois des frontieres de Cordova & Santa-Fé juſqu'à l'embouchure de Rio de la Plata, ſur une frontiere d'une centaine de lieues, & de telle maniere qu'ils ne pouvoient ſe défendre. Car les Indiens diviſés en petits partis, tomboient rapidement ſur pluſieurs villages, ſur pluſieurs métairies à la fois,

pendant la nuit, au clair de lune: on ne pouvoit favoir le nombre de leurs partis, ni leur force; & tandis que les Efpagnols en pourfuivoient un en nombre, ils laiffoient le refte des frontieres dégarni.

Cacapol, qui avoit toujours vêcu en bonne intelligence avec les Efpagnols ainfi que fon peuple, irrité de l'entreprife tentée contre fon fils, du meurtre de fes amis les Huilliches, d'un coufin qu'il chériffoit, de parens qu'il aimoit, & de la férocité honteufe avec laquelle on avoit traité leurs corps morts, fe mit en campagne avec fes guerriers, quoique âgé de foixante & dix ans; il tomba fur le diftrict de la Magdalena, fuivi de mille hommes raffemblés chez les Tehuelhets, les Huilliches & les Pehuenches. Ce diftrict n'eft qu'à quatre lieues de Buenos-Aires; là, il divifa fes troupes, & les dirigea avec tant d'intelli-

gence, qu'en moins de vingt-quatre heures, il dévasta un espace de douze lieues, & fit un désert de la contrée la plus populeuse & la plus abondante. Plusieurs Espagnols y périrent; on emmena captifs leurs enfans & leurs femmes; on fit un butin de vingt mille pieces de bétail sans compter les chevaux. Les Américains ne perdirent qu'un des leurs, qui s'étant écarté dans l'espoir du pillage, tomba dans les mains des Espagnols. Cangapol, fils du cacique, fut poursuivi & atteint, mais les Espagnols n'eurent pas le courage de l'attaquer quoiqu'ils fussent supérieurs en nombre; ils étoient accablés de fatigue, eux & leurs chevaux; & venoient de faire une marche de quarante lieues sans prendre de rafraîchissemens.

Les habitans de Buenos-Aires, instruits par les fugitifs de cette attaque inatten-

due, étoient dans la plus profonde consternation. Les officiers couroient par les rues, la tête découverte, incertains de ce qu'ils devoient faire; les églises, les maisons religieuses étoient remplies des habitans comme si l'ennemi eut été dans la ville même. Humiliés par cet échec, les Espagnols ôterent le commandement à leur mestre de camp, & en élurent un autre en sa place; ils leverent une armée de sept cents hommes qui se mirent en marche vers le Casuhati, non pour faire la guerre, mais pour demander la paix. Une année s'étoit écoulée, depuis la derniere irruption; & les Indiens, le jeune cacique Cangapol à leur tête, marchoient au nombre de quatre mille; ils auroient pu mettre en pieces les Espagnols; mais au lieu de profiter de leur supériorité, ils eurent la modération d'écouter les propositions de

paix que leur fit faire le nouveau général ennemi qu'ils eſtimoient ; & qui craignant les ſuites de cette guerre, offrit parmi les autres conditions, de redonner la liberté à tous les Indiens captifs ſans aucun retour, & qu'on payeroit la rançon des Eſpagnols. Cette propoſition parut honteuſe à un miſſionnaire jéſuite qui avec quelque Chechehets & Tehuelhets convertis s'étoient rendus dans le camp Eſpagnol pour inſpirer à tous des idées pacifiques, & pour ſauver leurs nouveaux freres. Il propoſa un échange mutuel des priſonniers ; mais la crainte de la guerre étoit ſi grande qne cette propoſition fut rejettée, quoique la plupart des Indiens eux-mêmes ne demandaſſent rien de plus.

Quelques caciques Telhuels qui avoient amené avec eux leurs priſonniers, les délivrerent tout de ſuite, n'ayant vu dans

l'offre du général qu'un échange mutuel. Mais les Moluches vinrent à Buenos-Aires, reçurent les prisonniers de leur nation, ainsi que ceux des Telhuelhets, sans rendre ceux qu'ils avoient fait sur les Espagnols. Depuis ce tems, les Tehuelhets attirés par l'espoir du pillage, ont fait une incursion dans le territoire de Buenos-Aires, & en ont emmené beaucoup de bétail. Ç'a été la plus grande perte qu'ils aient fait essuyer aux Espagnols jusqu'à l'année 1767, qu'ayant été provoqués, ils renouvellerent la guerre, ils firent un grand nombre de prisonniers, & de deux détachemens Européens qui les poursuivoient, dix soldats seulement échapperent à leur fureur. Un grand corps de troupes joint à toute la milice de Buenos-Aires, commandés par le colonel Catani, les atteignit, mais il fut assez prudent pour ne

point les attaquer, dans la crainte de partager le ſort des précédens.

CHAPITRE XXVI.

Des Telhuelhets encore.

LES Telhuelhets qui habitent ſur les deux bords de la riviere des Saules, touchent au nord-eſt les Chechehets, & au levant un déſert qui commence à environ quarante lieues de l'embouchure du fleuve Noir, tend au midi & va preſque juſqu'au détroit de Magellan. Au couchant, ils ſont bornés par les Huilliches, qui habitent les bords de la mer de Chiloé, juſqu'au 40e degré de latitude méridionale. Tout leur pays eſt montagneux, coupé de profondes vallées; & n'a pas de rivieres conſidérables. Ils ſont pourvus d'eau par des ſour-

ces, de petits ruiſſeaux qui tombent dans des lacs où ils baignent leurs troupeaux. Dans les été ſecs, ces lacs ſont ſans eaux; alors le fleuve Noir fournit à leurs beſoins. Cette nation ne ſeme ni ne plante; elle vit de la chair de guanacoes, des lievres, des autruches qu'elle trouve chez elle, & de celle des jumens qu'elle peut ſe procurer.

La rareté des proviſions de bouche tient ce peuple dans un mouvement continuel, allant ſans ceſſe d'une contrée dans une autre pour en trouver. On le trouve errant vers le Caſuhati & de là vers le Vuulcan ou le Tandil, ou en d'autres tems dans les plaines de Buenos-Aires qui ſont à trois ou quatre cents lieues de leur pays. Il n'eſt pas de nation ſur la terre plus inquiete, plus mobile, qui ait plus de diſpoſition à roder çà & là; ni l'extrême

vieilleſſe, ni la cécité, ni aucune autre maladie ne peut lui ôter ce goût errant. Ces Tehuels ſont grands, bien faits, leur teint eſt plus clair que celui des autres Indiens; quelques-unes de leurs femmes ſont auſſi blanches que celles des Eſpagnols. Ils ſont honnêtes, obligeans, de bon naturel; mais fort inconſtans, & peu jaloux de remplir leurs promeſſes; ils ſont courageux, aiment la guerre & ne craignent point la mort. Ils forment la nation la plus nombreuſe de toutes celles qui habitent cette partie de l'Amérique; peut-être ſont-ils égaux à toutes les autres enſemble. Ils ſont les ennemis des Moluches qui les craignent beaucoup, & s'ils avoient été auſſi bien fournis de chevaux que ces derniers, peut-être que ce peuple ſi redoutable aux Eſpagnols auroit été détruit depuis long-tems: les Diuihets & les Taluhets

luhets n'auroient point eu aſſez de force pour réſiſter à leur pouvoir.

Plus au ſud, vivent les Chulilau-cunny, & les Sehuau-cunny ; ce ſont les plus méridionaux des Indiens qui montent à cheval: Sehuau, dans le dialecte Tehuel, eſt le nom d'une eſpece de lapin noir de la taille à-peu-près des rats des champs, & on le leur a donné parce que le pays nourrit beaucoup de ces animaux. Cunny ſignifie *peuple*.

Ces deux dernieres nations paroiſſent avoir une origine commune avec les autres Tehuelhets ; leur langue eſt à-peu-près la même : les petites différences qu'on y remarque, viennent ſans doute de leur communication avec les Poy-yus & les Hey-yus, qui vivent ſur les côtes occidentales du détroit.

Tous les Tehuelhets parlent une langue

différente de celles des Puelches & des Moluches ; & cette différence n'eſt pas ſeulement dans les mots, mais encore dans leurs déclinaiſons & leurs conjugaiſons, quoique cependant ils aient emprunté quelques mots de l'une & l'autre nation. Par exemple, pour exprimer une montagne, les Tehuelhets diſent calille, les Moluches calel, mais les Puelches caſu. Pichua eſt le nom du guanacoe, dans la langue Tahuel, luhuan, ou huanque dans les autres langues : yagip dans l'une eſt l'eau ; dans les autres c'eſt co : yague, c'eſt un lieu inondé, dans la premiere ; dans la ſeconde on l'exprime par cohue : cunna ou cunny ſignifie *peuple* chez les Tehuelhets ; pour les autres nations c'eſt che, ou hets. J'étois diſpoſé à croire que ces nations de Tehuelhets, ſont les mêmes que celles dont les miſſionnaires du Chili nous parlent ſous

le nom de Poy-yus, parce qu'ils vivent dans les lieux où ces prêtres placent les Poy-yus ; mais il m'a ſemblé enſuite que je me trompois, & que ces derniers étoient plus voiſins de la mer que les autres.

La derniere des nations Tehuel ſont les Yacana-cunny, mots qui ſignifient *gens de pied*, parce qu'ils voyagent toujours à pied, n'ayant point de chevaux dans leur pays. Vers le nord, ils confinent aux Sehuau-cunny, à l'oueſt aux Key-yus ou Key-yuhues dont ils ſont ſéparés par une chaîne de montagnes, à l'eſt à l'Océan, & au ſud, à la Terre de Feu, ou à la mer du Sud. C'eſt dans le voiſinage de la mer qu'ils habitent, ſur les deux rives du détroit ; ſouvent ils ſont en guerre les uns avec les autres. Ils ſe ſervent de radeaux ou canots légers ſemblables à ceux de Chiloe, pour traverſer le détroit. Quelquefois ils

ſont attaqués par les Huilliches & des peuples Tehuels pour en faire des eſclaves ; car ils n'ont d'autres biens à perdre que la liberté & la vie. Ils vivent principalement de poiſſons qu'ils chaſſent & dardent. Ils ſont très-agiles, & atteignent les guanacoes à la courſe. Leur ſtature ne les diſtingue point des autres Tehuelhets ; rarement ils ont des hommes de ſept pieds anglois de haut, le plus grand nombre n'en a pas ſix.

Les François & les Eſpagnols abordent ſouvent à la Terre de Feu pour y faire du bois, néceſſaire à la proviſion des isles Malouines, & y reçoivent toute ſorte d'aſſiſtance de ce peuple. Pour les inviter à deſcendre, ils font uſage d'un drapeau blanc ; mais telles ſont les impreſſions qu'ils ont reçues ſur les Anglois, qu'ils fuyent lorſqu'ils voyent un pavillon rouge. Les

François & les Eſpagnols diſent que c'eſt l'effet du traitement que leur fit un vaiſſeau anglois, qui tira ſur eux avec ſon gros canon ayant ſon pavillon rouge déployé ; ce qui les épouvanta à tel point qu'ils n'oſent plus ſe montrer lorſqu'ils voyent cette couleur. Cela peut être vrai ; mais la politique auſſi peut avoir employé ce moyen pour prévenir toute communication de ce peuple avec les Anglois. Un cacique de cette nation qui me viſita ainſi que d'autres Tehuelhets, me dit qu'il étoit monté ſur une grande maiſon de bois, qui voyageoit ſur l'eau : c'étoit peu d'années après le voyage de l'amiral Anſon, & peut-être parloit-il de quelques-uns de ſes vaiſſeaux.

Toutes ces nations Tehuels ſont appellées par les Moluches *Vucha-Huilliches*, ou *grand peuple du Midi ;* les Eſpagnols ne

fachant d'où ils venoient, les appellerent *montagnards* ; ce font les Patagons des autres nations de l'Europe.

Comme je l'ai dit ailleurs, j'ai vu plusieurs des caciques de tous ces peuples, & j'ai obfervé que les Puelches ou les Indiens orientaux étoient d'une grande taille, qu'il y en avoit de 7 pieds 6 pouces anglois de haut ; mais ces hommes ne forment pas une race particuliere ; & j'en ai vu dans leur famille qui n'avoient pas plus de fix pieds. Les Moluches ou Indiens occidentaux qui vivent dans les montagnes font plus petits, mais ils font larges & gros. Les habitans des Cordelieres fouvent couvertes de brouillards, fe donnent affez fréquemment la mort à eux-mêmes ; ce qui n'arrive point chez les Puelches. J'ai nommé quelques-uns de leurs caciques ; il eft inutile de nommer ici les autres.

L'opinion répandue qu'il y a dans ces contrées une nation qui defcend des Européens, ou des reftes de quelques vaiffeaux brifés fur les côtes, m'a toujours paru fauffe, peu vraifemblable, & a pu naître de ce qu'on a mal entendu les récits des Indiens. Car fi l'on demande à ceux du Chili, s'il n'y a point d'établiffement Européen dans l'intérieur des terres, ils vous parlent d'un peuple blanc & de villes; mais alors ils entendent les Efpagnols de Buenos-Aires. Si vous faites la même queftion à Buenos-Aires, ils feront la même réponfe; ils parlent alors des Efpagnols du Chili; n'ayant pas la moindre idée que les habitans de ces deux pays, fi éloignés l'un de l'autre, foyent le même peuple, ou puiffent fe connoître. Les queftions fur ce fujet faites aux Indiens, ont confirmé mes conjectures; &

quand ils me parloient de peuple blanc, de villes, dans l'intérieur des terres, je nommois Valdivia, Chiloe, & autres lieux du Chili, & je voyois que c'étoient là les villes dont ils venoient de me faire la description.

Ce qui rend incroyable le conte d'un peuple Européen établi dans ces contrées, & auquel on a donné le nom de *Cefares*, c'eft l'impoffibilité morale, que deux ou trois cents Européens, prefque fans femmes, n'ayant aucune communication avec un pays civilifé, aient pu pénétrer au travers tant de nations guerrieres, & s'y maintenir fous la forme d'une république indépendante, fur un fol qui ne produit des végétaux propres à fervir d'alimens qu'autant qu'on le cultive, & dont les habitans naturels ne vivent que de la chaffe: qu'ils s'y foient foutenus pendant deux

ſiécles, comme on l'aſſure, ſans avoir été extirpés, chaſſés ou faits eſclaves ; ou du moins ſans perdre toute l'apparence d'un Européen par des mêlanges ſucceſſifs avec les filles de leurs voiſins. Il n'y a pas un coin de terre dans ce continent, où ces peuples errans ne rodent preſque chaque année ; car même le déſert aride que baigne l'Océan Atlantique, eſt traverſé annuellement par eux, ou pour y enſevelir les os deſſéchés de leurs morts, ou pour y faire leur proviſion de ſel. Leurs caciques, tous ceux qui étoient réputés inſtruits & vrais, m'ont ſouvent proteſté qu'il n'y avoit aucun peuple blanc dans toutes ces contrées, excepté ceux qui ſont connus en Europe, comme dans le Chili, à Buenos-Aires, à Chiloe, à Mendoza,

CHAPITRE XXVII.

De la religion de ces peuples.

Les Indiens dont nous avons parlé, croyent à deux êtres supérieurs, l'un bon, l'autre mauvais. L'Etre bienfaisant est appellé par les Moluches, *Toquichen*, ou gouverneur du peuple; par les Taluhets & les Diuihets, *Soychu*, mot qui dans leur langue signifie, celui qui préside dans le pays des liqueurs fortes; par les Tehuelhets, *Guayava-cunny*, ou le seigneur de la mort.

Ils ont multiplié ces divinités, qu'ils croyent présider sur autant de familles Indiennes qu'ils supposent avoir été créées par elles. Les unes s'appellent la tribu du tigre, les autres du lion, du guanacoes,

de l'autruche, ou autres animaux. Ils imaginent que ces divinités ont chacune leurs habitations ſéparées, dans de vaſtes cavernes, ſous des lacs, ſous des collines, & que lorſqu'un Indien meurt, ſon ame va rejoindre la déité qui préſide à ſa famille particuliere, pour y jouir de ſa ſuprême félicité d'être éternellement ivre.

Ils croyent que leurs divinités bienfaiſantes ont fait le monde; qu'ils créérent les Indiens dans leurs caves, qu'ils leur donnerent la lance, l'arc, les flêches, les boules de pierre pour combattre & chaſſer. Ils penſent que les dieux des Eſpagnols en agirent de même avec eux, & qu'au lieu d'arcs, ils leur donnerent les fuſils & l'épée. Ils ſuppoſent que lorſque les quadrupèdes, les oiſeaux, les inſectes furent créés, les plus agiles, ſortirent d'abord des caves qui ſervirent d'atteliers au grands

fabricateur ; mais que les taureaux & les vaches furent les derniers, & qu'ils effrayerent si fort les hommes avec leurs cornes, qu'ils boucherent l'entrée des caves avec de grandes pierres. C'est la raison qu'ils donnent de ce qu'ils n'avoient pas de bétail noir avant que les Espagnols leur en eussent apporté , ce peuple ayant laissé prudemment les caves ouvertes.

Ils pensent que quelques-uns d'eux retournent à ces caves divines après leur mort : ils disent que les étoiles sont de vieux Indiens ; que la voie lactée est le champ où ces vieillards chassent aux autruches ; & que ces deux amas d'étoiles qui ressemblent à deux petits nuages qu'on voit au midi, sont les amas de plumes des autruches qu'ils ont tués. Ils pensent aussi que la création n'est point encore épuisée, & que chaque jour il paroît dans le

monde des êtres qui n'exiſtoient pas auparavant.

Leurs devins prétendent voir dans le ſein de la terre, en ſecouant leurs calebaſſes remplies de coquilles de noix, des hommes, des troupeaux, d'autres animaux, des proviſions de rum, d'eau de vie, & tout ce qui leur convient d'y voir; mais pluſieurs de ceux qui les écoutent ne les en croyent pas. Un cacique Tehuel, dont le nom étoit *Chehuentuya*, vint vers moi un matin, & me fit le récit d'une nouvelle découverte faite par un de leurs magiciens : il aſſuroit voir une contrée ſouterraine ſous le lieu même qu'il habitoit, & voyant que je ne pouvois m'empêcher d'en rire, & d'admirer leur ſimplicité qui s'en laiſſoit impoſer par des hiſtoires auſſi ridicules, il me répondit avec dédain *Epueungeing'n.* Ce ſont des contes de vieilles femmes.

L'être malfaiſant eſt appellé par les Moluches *Huecuvoe* ou *Huecuvu*, celui qui rode au dehors ; par les Tehuelhets & les Chechehets *Atskannakanatz*, & par les autres Puelches *Valichu.*

Ils reconnoiſſent auſſi un grand nombre de cette ſorte d'eſprits, errans dans tout le monde, & ils leur attribuent tout le mal qui leur arrive, ou à leurs beſtiaux ; ils croyent même que ces êtres malfaiſans cauſent la foibleſſe & la fatigue qu'ils éprouvent après de longs voyages, ou de pénibles travaux. Chacun de leurs devins eſt ſuppoſé avoir ſans ceſſe deux de ces démons à ſa ſuite, qui leur dévoile les événemens futurs, leur découvre ce qui ſe paſſe au moment même à une grande diſtance, & leur fait guérir des malades, en combattant, mettant en fuite, ou calmant les autres eſprits qui les tourmentent. Ils penſent

auſſi que ces devins, après leur mort, ſont reçus parmi ces êtres inviſibles.

Leur culte eſt entiérement dirigé vers l'être vivant, excepté qu'ils font quelques cérémonies particulieres, pour témoigner leur reſpect envers les morts. Pour exercer leur culte, ils ſe raſſemblent dans la tente de leur devin, qui d'abord eſt caché aux yeux de tous dans un coin de ſa demeure. Là eſt un petit tambour, une ou deux calebaſſes rondes, pleines de noix, & quelques ſacs quarrés de cuir peints dans lequel il tient ſes brinborions magiques. Il commence la cérémonie en faiſant un bruit étrange avec ſon tambour & ſa calebaſſe, il feint enſuite de prendre un accès frénétique & de combattre avec le diable qu'on ſuppoſe l'avoir ſaiſi; ſes yeux ſont fixés vers le ciel, tous les traits de ſon viſage ſe défigurent, ſa bouche eſt écumante, ſes

jointures ſe tordent; enfin après beaucoup de contorſions violentes, il demeure tranquille & ſans mouvement, ſemblable à un homme ſaiſi d'une attaque d'épilepſie. Il revient enſuite à lui-même, il paroît avoir vaincu le démon & fait entendre dans ſon tabernacle une voix plaintive, foible, mais aiguë; c'eſt cet eſprit malfaiſant, dit-on, qui reconnoît ſa défaite. Alors, ſur une eſpece de trépied, le devin répond à toutes les queſtions qu'on veut lui faire. Que ſes réponſes ſoient vraies ou fauſſes, c'eſt ce qui lui importe peu: ſi elles ſont fauſſes, c'eſt le diable qui l'a trompé, & dans tous les cas il eſt payé, & bien payé.

La profeſſion de devin eſt cependant hazardeuſe, malgré les reſpects qu'on paroît lui rendre: car ſouvent il arrive que quelques-uns de ces devins ſont tués lorſqu'un cacique meurt, ſur-tout s'ils ont eu quel-

que querelle avec lui peu de jours auparavant ; parce que les Indiens attribuent alors ſa mort au magicien ou à ſes démons. Dans les cas de maladies épidémiques, lorſqu'un grand nombre d'hommes périſſent victimes du mal, on s'en prend encore à eux. La petite vérole ayant preſque détruit les Chechehets, le cacique Cangapol ordonna que tous les devins fuſſent tués, pour eſſayer ſi ce moyen ne feroit point ceſſer la maladie.

Ces devins ſont des deux ſexes : ceux qui ſont hommes doivent abandonner l'habit des hommes pour ſe revêtir de celui des femmes; il ne leur eſt pas permis de ſe marier, quoiqu'il le ſoit aux femmes devinereſſes. Ordinairement on les choiſit dès leur enfance pour remplir cet office, & la préférence eſt toujours donnée à ceux qui dans leur premier âge, ont manifeſté quel-

que goût & des diſpoſitions efféminées. Dès-lors ils ſont habillés en filles, & préſentés aux autres avec le tambour & l'attirail de la profeſſion à laquelle ils ſont deſtinés.

Ceux qui ſont ſujets à des accès de convulſions, ou à des maladies de ce genre, ſont d'abord élus pour exercer la fonction de devins, comme étant déja par le démon qui doit les inſpirer; les contorſions qu'éprouvent ceux qui ſont attaqués de paroxyſmes épileptiques, leur font croire que cet eſprit en a pris poſſeſſion.

CHAPITRE XXVIII.

Cérémonies funéraires.

LES funerailles de leurs morts, les refpects fuperftitieux qu'ils témoignent à leur mémoire, font accompagnés de grandes cérémonies. Lorfque l'un d'entr'eux a expiré, une des femmes les plus diftinguées de la tribu, eft choifie par fes voifins raffemblés pour faire le fquelette de fon cadavre. Elle le fait en coupant, en fortant les entrailles & les réduifant en cendres, en féparant la chair des os avec autant de dextérité qu'il lui eft poffible; ils les enfeveliffent dans le lieu même, jufqu'à ce que le peu de chair qui refte attaché à ces os fe foit entiérement confumé, ou jufqu'à ce qu'ils s'éloignent de ces con-

trées, c'eſt-à-dire dans un an, & quelque-fois dans deux mois; alors ils les emportent pour les enſevelir dans le cimetiere de leurs ancêtres.

Cette coutume eſt ſévérement obſervée par les Moluches, les Taluhets & les Diuihets; mais les Chechehets & les Tehuelhets ou les Patagons, placent les os ſur des roſeaux ou de jeunes tiges entrelaſſées enſemble, pour les y faire ſécher & blanchir à la pluie & au ſoleil.

Pendant que la cérémonie de faire des ſquelettes s'exécute, les Indiens couverts de longs manteaux de cuir, le viſage barbouillé de ſuie, ſe promenent lentement autour de la tente, portant de longues perches ou des lances dans leurs mains, chantant d'un ton de voix triſte & ſombre, & frappant la terre pour effrayer Valiche ou l'être malfaiſant. Quelques-uns vont viſiter

& conſoler la veuve ou les veuves, & les autres parens du mort; mais ils ne le font que pour recevoir un préſent; car l'intérêt eſt en cela leur ſeul motif. Durant cette viſite de condoléance, ils crient, hurlent & chantent de la maniere la plus effrayante, font des efforts pour verſer des larmes, ſe piquent les bras & les cuiſſes avec des épines aiguës, & en font ſortir du ſang. Cette oſtentation de douleur eſt payée avec des bracelets de verre, des ornemens de laiton, ou autres colifichets qu'ils eſtiment beaucoup. On tue les chevaux du mort, afin qu'ils puiſſent monter ſur eux dans l'alhue-mapu, ou le pays de la mort; ils n'en réſervent que quelques-uns pour ſervir à la pompe funéraire, & tranſporter les os dans la ſépulture conſacrée à la nation.

La veuve ou les veuves du mort ſont

obligées de mener deuil pendant une année entiere. Ce deuil consiste à se tenir renfermées dans leurs tentes, sans communiquer avec personne, sans sortir jamais que pour satisfaire aux plus pressantes nécessités ; à ne point laver leur visage ni leurs mains, qui doivent être noircies de suie ; à ne porter que des vêtemens d'une lugubre apparence ; à s'abstenir de la chair de vaches & de chevaux, de celle des autruches & des guanacoes. Durant l'année de leur deuil, il leur est défendu de se marier; & si dans cet intervalle, on découvroit qu'une veuve a eu quelque liaison avec un homme, les parens du mort peuvent tuer l'un & l'autre, à moins qu'il ne paroisse que la femme n'a pas été libre d'éloigner le coupable, & qu'elle a été forcée de le devenir. Mais je n'ai point vu que les hommes fussent obligés à aucune

espece de deuil pour la mort de leurs femmes.

Lorsqu'ils veulent transporter les os d'un mort, ils les empaquettent ensemble dans une peau & les placent sur un des chevaux favoris du défunt, qu'ils ont conservé dans ce but, & qu'ils ornent à leur maniere, le plus richement qu'ils le peuvent avec des manteaux, des plumes, &c. Ils le suivent & voyagent ainsi, souvent à la distance de trois cents lieues jusqu'à leur cimetiere national, où ils s'acquittent de la derniere cérémonie.

Les Moluches, les Taluhets & Diuihets ensevelissent les os de leurs morts dans de larges puits quarrés, profonds d'environ 5 pieds. Ces os sont mis ensemble, liés dans la place qu'ils occupoient lorsque l'homme étoit vivant, ils revêtent ce squelette du meilleur habillement qu'il eut, l'ornent de

bracelets & de plumes,& chaque année on le lave ou le change. Ils ſont mis en rang tous aſſis, ayant à leur côté l'épée, la lance, l'arc & la flêche, & tout ce que le mort a poſſédé. Ces puits ſont couverts de ſolives, ou d'arbres, de roſeaux & de branches entrelaſſées, ſur leſquels on met de la terre. On choiſit une vieille matrone dans chaque tribu, pour prendre ſoin des tombeaux, & ſon office la rend l'objet de la vénération publique. Son emploi eſt d'ouvrir chaque année ces funèbres habitations, de laver & changer les habits, les ornements des ſquelettes. Chaque année, elle jette ſur ces tombeaux quelques gobelets de leur chica, de la premiere qu'ils font, & on en boit encore à la ſanté des morts. Ces cimetieres ſont en général peu éloignés des habitations ordinaires. Ils placent autour les reſtes de leurs chevaux morts,

élevés ſur leurs pieds, & ſupportés par des pieux.

Les Tehuelhets, ou Patagons méridionaux different en quelques points des autres Indiens. Après avoir ſéché les os de leurs morts, ils les tranſportent à une grande diſtance de leurs habitations, dans les déſerts voiſins des côtes de la mer; ils placent les os comme nous l'avons décrit, les ornent de la même maniere; ils les dépoſent enſuite non dans un puits ou une foſſe, mais ſur le ſol même, ſous une hutte ou une tente élevée dans ce but, & entourée des ſquelettes de leurs chevaux morts.

Dans une expédition que firent les Eſpagnols en 1746, accompagnés d'un miſſionnaire, ils traverſerent l'intérieur du pays à trente lieues au couchant du port Saint Julian, & ils trouverent un de ces ſépulchres

Indiens, où il y avoit trois ſquelettes, & qui étoit environné de chevaux morts.

CHAPITRE XXIX.

Gouvernement des Indiens.

Il n'eſt pas facile de tracer un plan régulier d'un gouvernement ou d'une conſtitution civile, parmi les Indiens. La ſeule régle fixe, ne ſemble conſiſter que dans la ſoumiſſion envers leurs caciques, & cette ſoumiſſion eſt foible. L'office de cacique n'eſt pas électif, il eſt héréditaire ; tous leurs fils ont droit à cette dignité ; mais c'eſt à eux de trouver des ſujets qui les ſuivent ; cette qualité les fait jouir d'avantages ſi minces, que ſouvent ceux qui la poſſédent, la reſignent.

Un cacique a le pouvoir de protéger tous ceux qui s'attachent à lui; d'arranger, de calmer les différens qui s'élevent, de livrer les coupables pour être punis de mort ſans répondre de ſes jugements & de ſes actions; car dans ces cās, ſa volonté eſt la loi. Sa juſtice n'eſt pas déſintéreſſée; il protége, il ſauve ſes vaſſaux, ſes amis, ſes parens lorſqu'ils le payent bien.

Quand il l'ordonne, les Indiens campent, marchent, voyagent d'un lieu à un autre; pour s'y fixer, pour y chaſſer, ou pour faire la guerre. Il les appelle fréquemment dans ſa tente, les harangue ſur ce qu'ils font ou doivent faire, ſur les circonſtances preſſantes, les injures qu'ils ont reçues, les meſures qu'ils doivent prendre. Dans ces harangues, il exhalte toujours ſes proueſſes & ſon mérite perſonnel. Lorſqu'il eſt éloquent, il eſt eſtimé, reſpecté; &

lorſqu'il n'a pas ce talent, il a ordinairement un orateur qui fait ce qu'il auroit dû faire. Quand il s'agit de choſes importantes, & ſur-tout de la guerre, il appelle dans ſon conſeil ſes principaux ſujets & les devins, & il cherche avec eux quelles ſont les meſures qu'on doit prendre, ou pour ſe défendre ou pour attaquer.

Dans une guerre générale, lorſque pluſieurs peuples ſe réuniſſent contre un ennemi commun, ils choiſiſſent un Apo, ou commandant en chef, parmi les plus âgés & les plus illuſtres des caciques. Mais cet honneur, quoiqu'électif, a par le fait été héréditaire pendant pluſieurs années chez les Indiens méridionaux, & dans la famille de Cangapol, qui réunit ſous ſes ordres les Tehuelhets, les Chechehets, les Huilliches, les Pehuenches & les Diuiches. Ordinairement il campe à trente ou qua-

rante lieues de leurs ennemis, afin qu'ils n'en puiffent être découverts; ils envoyent des coureurs pour examiner les places qu'ils fe propofent d'attaquer. Ceux-ci marchent en filence, fe cachent durant le jour, fortent la nuit de leurs obfcures retraites, & marquent avec la plus grande exactitude, chaque maifon, chaque ferme des villages écartés qu'on veut furprendre, leur difpofition, le nombre de leurs habitans, les moyens qu'ils ont pour fe défendre. Lorfqu'ils font bien inftruits de ces objets, ils viennent communiquer le tout à l'armée, qui attend l'inftant où la lune doit être pleine, afin d'en être éclairé pendant toute la nuit & qu'elle facilite l'attaque du matin. Lorfqu'ils approchent du lieu de l'attaque, ils fe féparent en petits corps, dont chacun fe charge de fe rendre maître d'une maifon ou d'une ferme.

C'eſt quelques heures après minuit qu'ils attaquent ; ils tuent tous les hommes qui réſiſtent, & emmenent les femmes & les enfans. Les femmes ſuivent leurs maris dans les camps armées de maſſues, de cailloux & quelquefois d'épées ; elles dévaſtent les maiſons, s'emparent de tout ce qu'elles trouvent à leur uſage ; habits, uſtenciles, meubles, tous ſe chargent de leur proie & ſe retirent auſſi loin qu'ils le peuvent, ne s'arrêtant ni le jour ni la nuit, juſqu'à ce qu'ils ſoient à une grande diſtance & hors de danger d'être ſurpris par leurs ennemis, qui ſont quelquefois à une centaine de lieues du village qu'on a pillé. Alors ils s'arrêtent & partagent le butin, ce qui ne ſe fait preſque jamais ſans cauſer des mécontentemens & des querelles, qui ſouvent ſe terminent par des combats ſanglans.

En d'autres tems ils ſe bornent à des courſes rapides avec des camps volants de cinquante ou cent hommes. Alors ils n'attaquent pas des villages entiers, mais ſeulement des fermes, des métairies écartées, qu'ils pillent promptement & ſe retirent à la hâte.

Les caciques n'ont pas le pouvoir d'impoſer des taxes, ni d'exiger aucune impoſition de leurs vaſſaux; ils ne peuvent les obliger de les ſervir pour quels travaux que ce puiſſe être ſans les payer. Au contraire, ils doivent les traiter avec la plus grande humanité, la plus grande douceur, & les aider dans leurs beſoins, ou ils chercheroient la protection de quelque autre cacique. C'eſt pour cette raiſon que les Elmens ou ceux qui ſont nés caciques, refuſent ſouvent d'avoir des vaſſaux, parce qu'ils leur coutent fort cher, & leur ſons

de peu d'utilité. Selon les loix de ces nations, aucun Indien, aucune tribu, ne peut vivre ſans la protection de quelques caciques; & ſi quelqu'un entreprenoit de le faire, il ſeroit mis à mort ou fait eſclave dès qu'il ſeroit découvert.

Dans les cas d'injures, l'autorité du cacique eſt rarement reſpectée, & la partie offenſée, tâche preſque toujours de ſe faire juſtice à elle-même. Ils ne connoiſſent d'autres ſatisfactions, d'autres châtiments que les amendes, que le rachat de l'injure ou du dommage dont ils font l'eſtimation: ſi l'on s'y refuſe, on peut craindre d'être puni de mort. Cependant lorſque l'injure eſt légère, ou que l'offenſeur eſt pauvre, l'offenſé ſe borne ordinairement à le frapper avec le caillou rond qui leur ſert d'arme, ſur le dos & ſur les côtes. Lorſque l'offenſeur eſt trop puiſſant, on l'abandonne &

le laiſſe ſeul, à moins que le cacique n'intervienne & ne l'oblige à faire ſatisfaction.

Les guerres dans leſquelles l'une des nations s'engage avec une autre, ou avec les Eſpagnols, naiſſent ſouvent d'une injure reçue qu'ils ſont ardens à venger ; plus ſouvent elle naît du défaut de proviſions, & du deſir du pillage.

Quoique ces peuples ſoient entr'eux dans un état de diſcorde perpétuelle, ils ſe réuniſſent ſouvent contre les Eſpagnols ; c'eſt alors qu'ils éliſent un apo ou capitaine général pour les commander tous. En d'autres circonſtances, chaque nation fait la guerre pour elle-même. Dans celle qu'elles firent aux Eſpagnols de Buenos-Aires, les Moluches s'y joignirent comme auxiliaires, & les chefs furent choiſis parmi les Puelches, parce qu'ils connoiſſoient mieux le pays. Pour la même raiſon, dans les

guerres contre les Espagnols du Chili, les chefs furent élus parmi les caciques des Moluches.

CHAPITRE XXX.

De leurs armes.

Leurs armes défensives consistent en une espece de casque, qui a la forme d'un chapeau à larges bords, fait d'une peau de bœuf doublée, & d'une cotte de maille, qui est une tunique large, faite & mise comme une chemise, ayant des manches étroites & courtes, composée de quatre doubles de peau d'anta. Elle est fort pesante, mais assez forte pour résister aux flêches & aux lances; quelques-uns disent qu'une balle de fusil ne pourroit la percer. Elle couvre le cou & presque le nez & les yeux.

Quand ils combattent à pied,ils ſe ſervent encore d'un large bouclier quarré & peſant de cuir de bœuf.

Leurs armes offenſives ſont des arcs aſſez courts, & des flêches dont la pointe eſt faite d'os. Les Tehuelhets & les Huilliches les empoiſonnent quelquefois avec un venin qui agit lentement ; ceux qui en ſont bleſſés languiſſent pendant 2 ou 3 mois, & n'expirent que lorſqu'ils ſont devenus des eſpeces de ſquelettes recouverts d'une peau livide. Ils ſe ſervent encore d'une lance longue de douze à quinze pieds , faite d'un roſeau ſolide qui croît dans le voiſinage des Cordelieres , qui a des nœuds à la diſtance de quatre à cinq pouces de diſtance,& eſt armée d'une pointe de fer. Pluſieurs ont des épées qu'ils achetent des Eſpagnols ; mais la plus grande partie d'entr'eux n'en ont point.

Une autre ſorte d'armes particuliere à

ces peuples, font des pierres d'environ quatre à cinq pouces de diamêtre, & qu'ils arrondiffent eux-mêmes: ordinairement ce font des cailloux, mais j'en ai vu quelques-unes qui venoient de l'intérieur du pays, qui étoient faites d'une forte de minerai, reffemblant à un cuivre très-beau & brillant: d'autres font faits avec une efpece de pierre de fer.

Ces boules font de deux ou trois fortes: la plus commune à la guerre eft une boule fimple & unie, pefant environ une livre, à laquelle ils attachent une petite corde de cuir ou de nerf. Avec cette arme, ils frappent leurs ennemis à la tête & lui font fauter la cervelle; quelquefois ils la lancent contr'eux, la pierre & la corde à la fois.

Il en eft une autre forte qui fert également à la guerre & à la chaffe. Elle con-

ſiſte en deux boules ou petites ſphères ; ſemblables aux précédentes, mais couvertes de cuir, & attachées l'une à l'autre par une laniere de cuir longue d'environ neuf à douze pieds. Ils en prennent une dans leur main, & faiſant tourner rapidement l'autre autour de leur tête, ils la lancent, & embarraſſent & lient l'homme ou la bête qu'ils ont voulu atteindre. Ils la jettent avec une telle dextérité qu'ils attachent l'homme à ſon cheval ; & lorſqu'ils ſont à la chaſſe, ils la lancent de maniere que la corde s'entortille deux fois autour du cou de l'animal, & que les boules viennent pendre entre ſes cuiſſes ; ce qui leur donne la facilité de l'abattre & de s'en ſaiſir.

Quelquefois, mais ſur-tout à la chaſſe, ils ſe ſervent de deux boules plus petites & moins peſantes, attachées l'une & l'autre

par une corde d'environ trois pieds, & qu'ils lient enſuite toutes deux à une boule plus groſſe. Lorſqu'ils chaſſent des autruches, des daims, ou des guanacoes, ils ſe ſervent de boules plus petites que celles dont nous venons de parler : elles ſont faites avec du marbre, bien polies, & attachées à une corde faite de nerfs d'animaux.

CHAPITRE XXXI.

De leurs mariages, de leurs enfans.

Leurs mariages ſont une eſpece de commerce : le mari achete ſa femme de ſes parens & ſouvent à un haut prix : il donne des bracelets, des joyaux, des habillements, des chevaux, ou d'autres choſes qu'ils eſtiment. Souvent ils conviennent

avec des filles lorſqu'elles ſont trop jeunes encore pour ſe marier, & payent d'avance une partie du prix. Chacun peut en avoir autant qu'il en peut acheter & nourrir. Les veuves, les orphelines peuvent diſpoſer d'elles-mêmes, & accepter pour époux ceux qui leur plaiſent. Celles qui dépendent d'un pere, ſont ſoumiſes à ſes vues d'intérêt, même contre leurs inclinations : en vain elles voudroient réſiſter, il peut les forcer à obéir. Rarement un Indien a plus d'une femme ; il en eſt cependant qui en ont deux ou trois ; tels ſont les elmens, les yas, ou les calciques. Car les femmes n'y ſont pas en trop grand nombre, & la plupart ſont à ſi haut prix, que pluſieurs préferent de vivre ſans en avoir aucune.

Il y a peu ou point de cérémonies dans leurs mariages. Lorſqu'ils ſont convenus du prix, les parens conduiſent l'épouſe à

ſon époux & la lui livrent ; ou il va la prendre & recevoir des mains de ſes parens, comme étant ſon bien, ſa propriété ; quelquefois elle va d'elle-même à ſon époux, certaine d'être bien reçue. Le matin qui ſuccède au jour du mariage, elle eſt viſitée par ſes parens tandis qu'elle eſt couchée encore, & quand ils la trouvent au lit avec ſon époux, le mariage eſt terminé. Mais comme pluſieurs de ces unions ne ſont point volontaires pour la femme, elles ſont aſſez fréquemment inutiles : l'opiniâtre réſiſtance de la femme laſſe la patience du mari qui la renvoye chez elle, ou la vend à l'homme qu'elle préfere. Rarement ils les frapent ou les maltraitent. Quelquefois elles s'échapent de l'habitation de leurs époux pour ſuivre leur amant, qui, s'il a du pouvoir, ou eſt d'un rang ſupérieur à celui qu'elle abandonne, l'o-

blige à ſupporter patiemment cet affront, & à conſentir à la perte de ſa femme, à moins qu'un ami plus puiſſant encore ne lui faſſe rendre juſtice, & ne force l'amant à la reſtitution ou à une compoſition ; ce qui ne rencontre pas ordinairement beaucoup de difficulté.

Les femmes qui ont une fois accepté leur mari, ſont en général pour eux des compagnes fidéles & laborieuſes. Leur vie n'eſt qu'une ſcene continuelle de travaux variés : elles nourriſſent, elles portent leurs enfans, elles ſont ſoumiſes à toutes ſortes d'occupations, mêmes les plus ſerviles : elles font tout, excepté qu'elles ne chaſſent ni ne combattent : encore ne ſont-elles pas toujours diſpenſées de ce dernier ſervice. Le ſoin du ménage eſt tout à leur charge, elles le pourvoient de bois &, d'eau, préparent les alimens, dreſſent

les tentes, les raccommodent, les nettoient; préparent & cousent les peaux, & des moins bonnes, elles font leurs habillemens; elles filent & font leur ponchas ou macuns. Lorsqu'on est en voyage, les femmes empaquettent chaque chose, même les perches des tentes, qu'elles élevent, qu'elles abattent elles-mêmes, aussi souvent que les circonstances l'exigent; elles chargent, déchargent les chevaux, & portent la lance devant leurs maris. La maladie, la grossesse ne les dispensent point de ces soins, ne leur allégent point le poids des devoirs qu'elles ont à remplir: leurs maris ne pourroient les en dispenser, en aucun tems, sans s'exposer lui-même à la plus grande ignominie. Les femmes riches ou respectées, celles qui sont de la famille des chefs, peuvent avoir des esclaves qui aident leurs maîtresses

dans l'ouvrage le plus pénible ; mais ſi elles ne peuvent avoir d'eſclaves, elles doivent ſe ſoumettre aux mêmes travaux que les autres.

Le devoir du mari eſt de fournir les proviſions, comme de la chair de cheval, d'autruche, de guanacoes, de lievre, de ſanglier, d'armadillos, d'antas, ou autres proviſions du pays. Il doit fournir encore à la femme, des peaux pour couvrir les tentes & pour leurs vêtemens, quoique ſouvent ils achetent des étoffes des Européens, des Eſpagnols ; ils leur donnent auſſi des pendans d'oreilles, de larges coliers de verre bleu qu'elles aiment beaucoup, & d'autres ornemens. Je leur ai vu donner un de leurs ponchas ou manteaux de peaux de petits renards, auſſi belles, auſſi précieuſes que celles de l'hermine, pour quatre de ces morceaux de verre ;

c'étoit comme s'ils euffent échangé fix à fept dollars pour quatre fous.

Les Moluches entretiennent quelques troupeaux de brebis pour en avoir la laine, & fement une petite quantité de grains; mais les Puelches ne vivent abfolument que de leur chaffe, & nourriffent pour cet objet un grand nombre de chiens qu'ils appellent *tehua*.

Quoique leurs mariages ne fubfiftent qu'autant qu'ils le veulent, cependant lorfque les parties fe font une fois unies & ont des enfans, rarement elles fe féparent, même dans l'extrême vieilleffe. Le mari défend fa femme, & la protége en public, même lorfqu'elle a tort, & cette partialité de fentiment occafionne de fréquentes querelles & des combats; mais en fecret, il la reprimande pour l'avoir engagé dans des difputes. Il ne la frappe jamais ou bien

rarement, & s'il la ſurprend dans un commerce criminel, tout le blâme retombe ſur le galant qu'il châtie avec ſévérité, à moins qu'on ne l'appaiſe avec des préſens. En général, ils ont ſi peu de décence ou de délicateſſe ſur ce point, que ſouvent lorſque les devins l'ordonnent, ils envoyent leurs femmes dans les forêts pour qu'elles ſe proſtituent au premier paſſager qu'elles rencontrent. Cependant, il y a des femmes aſſez modeſtes pour n'être point ſi obéiſſantes, & qui ſe refuſent aux déſirs du mari & aux ordres du devin.

Ils élevent leurs enfans avec la plus grande indulgence pour leurs caprices. Les Tehuelhets ou Patagons méridionaux portent cette foibleſſe à l'extrême, & les vieillards tranſportent leurs habitations, ſans autre raiſon que la volonté capricieuſe de leurs enfans. On peut juger de l'excès de

leur folle tendreſſe par les faits ſuivans. Si un Indien, un cacique même, a réſolu de changer le lieu de ſa demeure, & de tranſporter ailleurs ſa famille, & que ce projet déplaiſe à l'un de ſes vaſſaux ou de ſes voiſins, il eſt ordinaire de prendre un de ſes enfans, de dire que telle eſt ſa paſſion pour cet enfant, qu'on ne peut s'en ſéparer, & ce motif ſuffit pour engager le pere à oublier ſon projet & à demeurer : alors on lui rend ſon enfant, & au lieu de marquer du reſſentiment, il témoigne la plus vive reconnoiſſance de la tendreſſe qu'on a pour l'objet de ſon amour.

La femme d'un cacique Tehuel, dont le mari avoit été tué en trahiſon par les Eſpagnols dans un tems de paix, s'étoit réſolue de quitter la ville & les miſſionnaires ; on la ſupplia en vain de renoncer à ſon deſſein. Elle avoit un fils âgé de ſix ans qui étoit

très-attaché aux miſſionnaires, parce qu'ils lui faioient ſouvent de petits préſens de pain, de figues, de raiſins ou autres friandiſes, & qui, lorſqu'il apprit que ſa mere vouloit s'éloigner, ne voulut point qu'on le préparât pour ce voyage & déſira qu'on le conduiſit chez les peres. La mere voyant la déſolation de ſon fils, conſentit à demeurer, oublia ſon reſſentiment, & devint chrétienne.

CHAPITRE XXXII.

De leurs habillemens.

LEURS habillemens ſont ſinguliers. Les hommes ne portent point de bonnets ſur leurs têtes; mais leur chevelure eſt attachée ſur le derriere, & éléve des pointes en haut; ils la lient pluſieurs fois au-deſ-

fus de la tête avec une large ceinture d'étoffe de laine teinte, ouvragée avec ſoin. Dans leurs tentes, ils portent un manteau fait de peaux couſues enſemble : ceux qui ſont faits de peaux de jeunes poulins & de jumens ſont les moins eſtimés ; ceux qui le ſont d'un petit animal puant, aſſez reſſemblant à notre putois, & qu'ils appellent *yaguane*, ſont ſupérieurs à ces derniers ; cet animal eſt d'une couleur de ſable obſcur, il a deux raies blanches ſur chacun de ſes flancs, ſon poil eſt très-doux & fin.

La fourrure du coipu, ou loutre, eſt auſſi eſtimée que celle de l'yaguane ou maikel. La tête, la gueule, les dents de cet animal reſſemblent beaucoup à celles du lapin, ſa fourrure eſt belle, auſſi belle que celle du bievre, & le poil en eſt long. Il creuſe ſon terrier ſur les bords des rivieres, &

le

le fait quelquefois de deux étages; il se nourrit de poisson; il a une queue longue, ronde & conique, semblable à celle du rat; sa chair est très-bonne à manger.

Les manteaux de guanacoes sont encore plus estimés qne ceux dont nous venons de parler, parce leur laine est chaude, d'une grande beauté, & de beaucoup de durée. Mais ceux qu'on préfère à tous les autres, sont faits avec les peaux de petits renards; elles sont très-douces, chaudes & belles, d'une couleur grise mêlangée de rouge, leur durée n'est pas égale à celle des guanacoes.

Excepté les Tehuelhets & les Chechehets, tous ces peuples font des manteaux de fil de laine qu'ils tissent & colorent de belles couleurs, & dont ils s'enveloppent tout le corps, des épaules jusqu'aux gras de jambe. Ils en ont un autre de la même espece

qui leur ſert de veſte, & de plus un petit tablier de cuir à trois angles qui leur ſert de culottes : ils lient deux des angles autour de leur veſte, paſſent l'autre entre leurs cuiſſes, & l'attachent par derriere. Ils font encore des manteaux d'une étoffe rouge qu'ils achetent des Eſpagnols : ils en achetent auſſi des chapeaux qu'ils font orgueilleux de porter ſur-tout à cheval. Ils ſe parent de grains de verre bleus dont ils font un ou deux rangs autour du cou & des poignets. Ils peignent auſſi leur viſage, quelquefois en rouge, quelquefois en noir ; ils ſe rendent extrêmement ſales & hideux, & s'en croient infiniment plus beaux.

Les femmes n'ont point d'ajuſtemens pour leur tête ; leur chevelure eſt partagée en deux grandes treſſes qui deſcendent l'une d'un côté, l'autre de l'autre ; elles ont des pendans d'oreilles faits d'une plaque de cui-

vre quarrée, large d'environ deux ou trois pouces, jointe à une piece de même métal bien forgée pour garantir leurs oreilles où elles se sont façonné un large trou, qui les fait paroître comme coupées. Elles ont aussi des tours de grains de verre bleus de ciel, autour de leur cou, des bras & de la cheville du pied.

Elles portent la même espece de manteau que les hommes; mais elles l'attachent autour du cou avec une épingle ou une brochette de cuivre, en enveloppent leur veste, & le laissent tomber jusqu'à la cheville du pied. Elles ont encore un tablier court, qu'elles attachent au milieu de leur manteau par-dessous; il les couvre par devant jusqu'aux genoux. Elles le tissent elles-mêmes avec du fil teint, & le rayent du haut en bas en différentes couleurs. Lorsqu'elles montent à cheval, elles met-

ſent ſur leur tête un chapeau de paille, de la forme d'un cône large & applati, tel qu'on peint celui des Chinois : elles portent des bottes comme les hommes, & faites de la même maniere.

CHAPITRE XXXIII.

Eſſai ſur leur langage.

Les langues de ces Indiens different l'une de l'autre : Je ne connois que celle des Moluches, qui eſt la plus polie, & qu'on entend le plus généralement. Une longue abſence de ces contrées m'en rend l'expoſition difficile ; cependant j'eſſayerai d'en rendre un compte ſuffiſant pour ſatisfaire les curieux.

Cette langue eſt plus riche & plus élégante qu'on n'a lieu de l'attendre d'un peuple ſi peu civiliſé. Les noms n'y ont qu'u-

ne déclinaifon, & font tous du genre commun. Le datif, l'accufatif, l'ablatif, fe terminent tous de même; ils ont le nombre fingulier & le pluriel; le duel eft exprimé par le mot *épu*, qui fignifie deux, & qu'on ajoute au nom; mais les pronoms ont tous trois nombres. Les adjectifs font placés avant les fubftantifs, & ne varient leurs terminaifons dans aucun cas, dans aucun nombre, comme *cume* bon; *cume huentu*, bon homme; *cuone huentu eng'in*, les bons hommes. Voici comment les noms & les pronoms fe déclinent.

Nomb. Singulier.	Pluriel.
N. *Huenti*, l'homme.	N. *Pu huentu* ou *Huentu eng'n.*
G. *Huentuni*, de l'homme.	G. *Pu huentu*, &c.
D. *Huentumo.*	
Ac. *Huentumo.*	
V. *Huentu.*	
Ab. *Huentumo* ou *Huentu engu.*	

Pronoms.

Inch, je, moi.
Eimi, toi.
Vei, il, lui.
T'va ou *T'vachi*, cet.
Velli, qui.
Inei, lequel.
Quifu, lui feul ou lui-même.
Inche quifu, moi-même.
Inchiu, nous deux.
Inchin, nous.

Leurs trois nombres font:
Eimi, toi: *Eimu*, vous deux: *Eim'n*, vous.

Pour les pronoms poffeffifs, on fe fert du génitif, ou du figne du génitif des pronoms, *ni*, *min*, *mi*, tien; *m'ten*, feuls: quelquefois ce dernier eft adjectif ou pronom, quelquefois adverbe.

Les verbes n'ont qu'une conjugaifon & ne font jamais irréguliers, ni défectifs. Ils font formés de quelque autre partie du difcours, à laquelle on donne la terminaifon d'un verbe, ou en lui ajoutant le verbe

ſubſtantif *gen* ou *n'gen* qui répond au verbe latin, ſum, es, fui.

Exemples.

P'lle, près.	*Cume*, bon.
P'llen ou *P'llengen*, je ſuis près.	*Cumen*, *Cumengen*, *Cumelen*, } être bon.
P'lley ou *P'llengey*, il eſt près.	

Ata, mal ou mauvais.

Atan, *Atangen*, } être mauvais.

Atal'n ou *Atalcan*, corrompre ou faire mauvais.

Les verbes ont trois nombres, comme dans la langue grecque, le ſingulier, le duel, le pluriel, qu'ils forment en interpoſant certaines particules avant la derniere ſyllabe de l'indicatif, & avant la derniere du ſubjonctif.

Exemple.

Tems préſ. *Elun*, donner.	Plus que parf. *Eluyubun.*
Imparfait. *Elubun.*	Prem. Aoriſte, *Eluabun.*
Parfait. *Eluyeen.*	Sec. Aoriſte, *Eluyeabun.*

Premier Futur, *Eluan.*
Second Futur, *Eluyean.*

Dans le mode ſubjonctif la particule *li* prend la place de la lettre *n*, comme ſuit.

Tems préſ. *Eluli.*	Plus que parf. *Eluyubuli.*
Imparfait. *Eulubuli.*	Prem. Aoriſte, *Eluabuli.*
Parfait. *Eluyeeli.*	Sec. Aoriſte, *Eluyeabuli.*

Premier Futur, *Eluali.*
Second Futur, *Eluyeali.*

Les Huilliches ſe ſervent ſouvent d'*Eluven* ou *Eluvili*, au lieu d'Eluyeen dans le parfait de l'indicatif, & d'Eluyeeliy à la place du ſubjonctif.

J'ai remarqué que pour l'impératif, ils ſe ſervent du futur de l'indicatif, & quelque-

fois de la troisieme personne comme *Elupe*, qu'il donne.

J'ai entendu dire à un Moluche, qui mangeoit un œuf d'autruche & n'avoit point de sel : *chasimota iloavinquin*, que je mange ceci avec du sel. *Iloavin* est le premier futur avec la particule *vi* interposée pour exprimer *ceci* : *quin* n'est à ce que je crois, qu'une particule d'ornement comme *ta* dans *chasimota*, car *chasimo*, sans addition est l'ablatif de *chasi*, sel.

Les tems sont conjugués dans l'indicatif présent, & dans tous leurs nombres par le moyen de ces terminaisons.

Singulier, *n*, *imi*, *y*. Duel *iu*, *imu*, *ingu*.
Pluriel, *in*, *imn*, *ing'n*.

Indicatif. Exemple.

Sing. *Elun*, *Eluimi*, *Eluy*.
Duel, *Eluin*, *Eluimu*, *Eluingu*.
Plur. *Eluin*, *Eluim'n*, *Eluing'n*.

Et dans le ſubjonctif par les terminaiſons ſuivantes. Sing. *li* , *limi* , *liy*. Duel , *liu* , *limu* , *lingu*. Pluriel, *liin* , *lim'n* , *ling'n*.

Exemples.

Sing. *Eluli*,*Elulimi* ,*Eluliy*. Duel , *Eluliu*, *Elulimu*, *Elulingu*. Plur. *Elulien*, *Elulim'n*, *Eluling'n*.

Tous les autres tems ſe conjuguent de même.

Le ſecond Aoriſte & le ſecond Futur, ne ſont en uſage que chez les Pichunches & non chez les Huilliches.

Le mode infinitif eſt formé de la premiere perſonne de l'indicatif,avec le génitif du pronom primitif placé devant ; ou un pronom poſſeſſif, pour ſignifier la perſonne qui agit ou qui ſouffre , & peut être pris de quelqu'un des tems , comme *Ni Elun* , moi , donner : *Ni Elubun* , toi donner : *Ni Eluvin*, lui donner. Les autres pro-

noms possessifs sont *mi*, *tien*, & *'n* sien; mais ils ne s'employent qu'au singulier.

Il y a deux participes formés comme l'infinitif, pour être conjugués dans tous les tems : l'un est actif, l'autre passif. C'est *Elulu*, la personne qui donne pour l'actif, & pour le passif, c'est *Eluel*, la chose donnée. De ceux-là sont dérivés *Elubulu*, celui qui donna; *Eluyelu*, celui qui a donné; *Elualu*, celui qui donnera; *Eluabulu*, celui qui donnoit; *Elubuel*, la chose qui étoit donnée; *Eluyeel*, la chose qui a été donnée; *Elual*, la chose qui sera donnée; &c.

De ceux-là, & des verbes actifs, on forme les passifs, en ajoutant le verbe substantif *gen* : dans ce cas & dans tous les tems, la variation ou déclinaison change le verbe substantif; mais le verbe adjectif demeure invariable. Par exemple, *Elugen*, j'ai donné; *Elugebun*, j'étois donné; *Elu-*

gelì, je puis être donné; *Elugueyueeli*, je je puis avoir été donné; *Elungeali*, j'aurois été donné, &c.

Un autre accident que ſouffrent les verbes de cette langue, eſt celui de la tranſition, par laquelle ils expriment la perſonne qui agit comme celle qui reçoit l'action, ce qui ſe fait par l'interpoſition ou l'addition de certaines particules déterminées. Ceci leur eſt commun avec la langue des Péruviens; mais l'uſage en eſt là, plus difficile & plus multiplié. Je ne crois pas que la langue des Puelches, du Chaco & des Guaranis ait cette propriété ſinguliere. Je n'ai plus une idée bien nette de ces tranſitions; je tâcherai de la rendre auſſi-bien que je le pourrai.

Ces tranſitions ſont au nombre de ſix. De *moi* à *toi* ou *vous*; de *toi* ou *vous* à *moi*; de *lui* à *moi*; de *lui* à *vous*; de *vous* ou *moi*

à *lui*, & le mutuel lorſqu'il eſt réciproque des deux parts.

La premiere tranſition eſt exprimée par *eymi*, *eymu* & *eim'n* dans l'indicatif ; elle l'eſt par *elmi*, *elmu* & *elm'n* dans le ſubjonctif ; & il en eſt ainſi dans tous les tems.

Indicatif.	*Elun*, je donne.	Subjonctif.
	Elueymi, je donne à vous.	*Eluelmi*.
	Elueymu, je donne à vous deux.	*Eluelmu*.
	Elueim'n, je ou nous donnons à vous.	*Eluelm'n*.

Ainſi de leurs dérivés pour les autres tems.

La ſeconde tranſition de *vous* à *moi* eſt exprimée par la particule *en*, comme *Eluen*, vous me donnez, qui au duel & au pluriel fait *Elueiu*, & *Eluein*.

La troiſieme, de *lui* à *moi*, s'exprime par *Elumon* pour le ſingulier, *Elumoiu* pour le

duel, *Elumoin* pour le pluriel dans l'indicatif, & dans le ſubjonctif par *Elumoli* au ſingulier, *Eulumoliyu* pour le duel, *Elumoliin* pour le pluriel.

La quatrieme, de *lui* à *toi*, ſe forme en ajoutant *eneu* à la premiere perſonne du ſingulier, comme *Elueneu*, il te donne; & *Eymumo*, *Eim'nmo* pour le duel & le pluriel. Dans le ſubjonctif on dit *Elmimo*, *Elmumo*, *Elm'nmo*.

La cinquieme, de *moi* à *lui*, eſt formée par l'interpoſition de la particule *vi*, comme *Eluvin*, je lui donne; *Eluvimi*, tu lui donne; *Eluvi*, il lui donne; *Eluviyu* ou *Eluvimu*, nous donnons, ou vous deux lui donnent; *Eluviu* ou *Eluvim'n*, nous donnons à lui ou donnons cela. Le ſubjonctif eſt *Eluvili*.

Il y a ici quelque choſe d'équivoque dans le tems parfait des Huilliches; mais ils aiment à s'en ſervir, quoiqu'ils en connoiſſent

l'impropriété. Et ce n'eſt pas là la ſeule ſource d'équivoques dans leur langue ; elles ſont principalement dans les prépoſitions, qui ſont telles qu'une ſeule ayant pluſieurs ſignifications, le ſens en devient fort confus.

La derniere tranſition eſt conjuguée avec tous les nombres, les modes & les temps, de la même maniere que les verbes ſimples, & ſe forme par l'interpoſition de la particule *huu*, ou comme on la prononce, *wu*; comme *Eluhuun* ou *Euwun*, je donne à moi-même ; *Ayawimi*, t'aimer toi-même ; *Ayuhui*, il aime lui-même ; *Ayuhuim'n*, vous aimez un autre ; &c.

Ils ont une autre maniere particuliere de compoſer des verbes, d'altérer leurs ſignifications, de rendre affirmatifs ceux qui ſont négatifs, neutres ceux qui ſont actifs, de ſignifier, d'exprimer comment & de quelle maniere la choſe eſt faite ; c'eſt par l'inter-

poſition de prépoſitions, d'adverbes, d'abjectifs, &c. Par exemple, *Cupan*, venir, & *Naucupan*, venir en bas ; *Nag'n*, tomber, & *Nagcumen*, faire tomber ; *Payllac'non*, mettre la bouche de quelqu'un en-haut, de *pailla*, bouche en-haut, & de *c'non*, mettre ; *Aucan*, ſe révolter ; *Aucatun*, ſe révolter de nouveau ; *Aucatul'n*, faire révolter ; *Lan*, mort ou mourir ; *Langm'n*, tuer ; *Langm'chen*, tuer les Indiens ; *Ayun*, aimer ; *Ayulan*, ne pas aimer ; *Pen*, voir ; *Pevin*, je le vois. *Vemge*, ſignifie, de cette maniere, & *la* eſt négatif. Ces mots en compoſent un *Pevemgelavin*, je ne l'ai pas vu de cette maniere.

Dans cette langue, les noms de nombre ſont complets, & peuvent exprimer tous les nombres quelconques. *Quine*, un ; *Epu*, deux ; *Quila*, trois ; *Meli*, quatre ; *Kchue*, cinq ; *Cayu*, ſix ; *Selge*, ſept : *Mari* ou *Maſſi*

comme

comme le prononcent les Huilliches, dix; *Pataca*, cent; *Huaranca*, mille.

Les intermédiaires ſe compoſent de ceux-là : *Maſſi-quine*, onze; *Maſſi-epu*, douze; *Maſſi-quila*, treize; *Epu-maſſi*, vingt; *Epu-maſſi-epu*, vingt-deux; *Epu-maſſi-quila*, vingt-trois; *Quila pataca*, trois cents; *Selge pataca*, ſept cents.

Les adverbes ſont,

Mu, non.
May, oui.
Chay ou *Chayula*, ce jour, préſentement.
Vule, demain.
Tvou, ici.
Vellu, là.
P'lle, près.
Allu mapu, loin d'ici.
Nau, ſous.
Ii uenu, au-deſſus.
Pule, de nouveau.
Allu-pule, diſtant.
Chumgechi, de quelle maniere.
Vemge, de cette maniere.
Mo ou *Mau*, dans, avec, par, à cauſe.
Huecu, ſans.
Cay ou *Chay*, ſeul, &c.

Pour ajouter à l'idée que je viens de donner de cette langue, j'ajouterai les exemples ſuivans qui ſont traduits pour les Indiens, & mêlés de quelques mots Eſpagnols pour ſuppléer à ce que leur langue ne pouvoit exprimer, ou dont elle auroit donné une idée fauſſe. Et ceci, joint au petit vocabulaire qui ſuivra, peut ſuffire pour donner une idée imparfaite de cette langue.

Priere pour le ſigne de la Croix.

Santa Cruz ni gnelmeu, inchin in pu caynemo
Par le ſigne de la Ste. Croix, de nos ennemis
montulmoin, Dios, inchin in Apo,
délivre-nous, ô Dieu, notre Seigneur,
Chao, Votch'm cay Spiritu Santo cay
le Pere, le Fils & le St. Eſprit, au nom
ni wimeu. Amen.
deſquels. Amen.

Commencement du Pater.

Inchin in Chao, huenumeuta m' leymi;
Notre Pere dans les Cieux qui es,
ufchingepe mi wi; eymi mi toquin,
que béni foit ton nom, que ton regne
inchinmo cupape; Eymi mi piel chum
à nous puiffe venir; Ta volonté foit
gechi vemgey huenu-mapumo, vemgechi-
faite dans les Cieux, comme elle
cay vemengepe tue-mapumo; &c.
puiffe être faite fur la terre, &c.

Commencement du Credo.

Mupiltun Dios, Chaomo vilpepilvoe, huenu
Je crois en Dieu, le Pere Tout-puiffant, des
vemvoe, tue vemvoe cay; inchin in
Cieux & de la terre le Créateur; en notre
Apo Jefu-Chriftomo cay, veyni m'ten
Seigneur Jefus-Chrift, auffi fon feul
Votch'm, &c.
Fils, &c.

Commencement de la Doctrine Chrétienne.

Demande. *Chumten Dios m'ley ?*
Combien y a-t-il de Dieux ?

Réponse. *Quine m'ten.*
Un seul.

Dem. *Cheu m'ley ta Dios ?*
Où est Dieu ?

Rép. *Huenu - mapumo , tue mapumo , vill*
Dans le Ciel , sur la terre , &
mapumo sume cay.
par-tout dans l'univers

Dem. *Iney cam Dios ?*
Qui est Dieu ?

Rép. *Dios Chao,Dios Votch'm, Dios Spiritu*
Dieu le Pere , Dieu le Fils , Dieu le
Santo , cay quila Persona geyum ,
St.Esprit , & étant trois Personnes,
quiney Dios m'ten.
sont un Dieu seul.

Dem. *Chumgechi , quila Perſona geyum ;*
Pourquoi , trois Perſonnes étant ,
quine m'en ta Dios ?
n'y a-t-il qu'un Dieu ?

Rép. *T'vachi quila Perſona quine gen-n'gen,*
Ces trois Perſonnes ſont un ſeul Etre,
veyula quine m'ten ta Dios.
car il eſt un ſeul Dieu.

Vocabulaire.

P'llu , l'ame , l'eſprit.
Lonco, la tête,la chevelure.
Az , le viſage.
N'ge , les yeux.
Wun ou *Huum* , la bouche.
Gehuun , la langue.
Yu , le nez.
Voſo,les dents,les os.
Anca , le corps.
Pue , le ventre.
Cuugh , la main.
Namon , le pied.
Pinque , le cœur.
P'nen , un garçon.
Nahue , une fille.
Peni , un frere.
Penihuen , propres freres.
Huenca, un Eſpagnol.
Seche , un bel Indien.
Huenuy , un ami.
Caynie , un ennemi.
Huincha , une tête treſſée.

Makun, un manteau.
Lancalru, grains de verre.
Cofque, pain.
Ipe, aliment.
In ou *Ipen*, manger.
Ilo, chair.
Ilon, manger chair.
Putun, boire.
Putumum, gobelet.
Chilca, écrit.
Chilcan, écrire.
Sengu, un mot, chofe.
Huayqui, une lance.
Huayquitun, lancer.
Chinu, épée, couteau.
Chingofcun, bleffer.
Chingofquen, être bleffé.
Conan, un foldat.
Conangean, être en guerre.
Amon, fe promener.
Anun, s'affeoir.
Anupeum, une chaife.
Anunmahuum, fentir en foi.
Poyquelhuum, appercevoir.
Con'n, entrer.
Tipan, fortir.
Cupaln, apporter.
Entun, prendre.
Afeln, être contraire.
Afelgen, haïr.
M'len, pofféder.
Mongen, vivre, la vie.
Mongetun, revivre.
Suam, la volonté.
Suamtun, vouloir.
Pepi, pouvoir.
Pepilan, être capable.
Quimn, connoître.
Quimeln, inftruire.
Quimelcan, apprendre
Pangi, un lion.
Choique, une autruche.
Achahuai, un coq.
Malu, grand lézard ou iguana.
Cufa, une pierre, un œuf.

Saiguen, une fleur.
Milya, or.
Lien, argent.
Cullyin, monnoie.
Cullingen, être riche.
Cunnubal, pauvre, orphelin.
Cum panilhue, métal rouge, cuivre.
Chos panilhue, métal jaune, laiton.
Gepun, couleur, peinture.
Saman, artiſte, marchand.
Mamel, un arbre, un bois.
Mamel-ſaman, charpentier.
Suca-ſaman, conſtructeur de maiſons.
Antuigh, le ſoleil, le jour.
Cuyem ou *Kiyem*, la lune, un mois.
Tipantu, une année.
K'tal, feu.
Aſée, chaud.
Choſée, froid.
Atatui, il fait un froid extrême.

F I N.

04186

D 187
F193d2